

Jacques ROUMAIN

Écrivain haïtien et homme politique communiste [1907-1944]

(1944)

Gouverneurs de la rosée
roman

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES
CHICOUTIMI, QUÉBEC
<http://classiques.uqac.ca/>



<http://classiques.uqac.ca/>

Les Classiques des sciences sociales est une bibliothèque numérique en libre accès, fondée au Cégep de Chicoutimi en 1993 et développée en partenariat avec l'Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.



<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25^e anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Cette édition électronique a été réalisée par *Rency Inson Michel*, bénévole, étudiant en sociologie à la Faculté des sciences humaines à l'Université d'État d'Haïti et fondateur du Réseau des jeunes bénévoles des Classiques des sciences sociales en Haïti, [Page web](#). Courriel: rencyinson@gmail.com à partir de :

Jacques Roumain [1907-1944]

Gouverneurs de la rosée. Roman.

Montréal : Mémoire d'encrier, 2007, 167 pp. Édition originale, Imprimerie de l'État, Port-au-Prince, Haïti, 1994.

Police de caractères utilisés :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

Édition numérique réalisée le 17 juillet 2017. Nouvelle édition, le 12 février 2020 à Chicoutimi, Québec.



Merci aux universitaires bénévoles regroupés en association sous le nom de:

**Réseau des jeunes bénévoles
des Classiques des sciences sociales
en Haïti.**

Un organisme communautaire œuvrant à la diffusion en libre accès du patrimoine intellectuel haïtien, animé par *Rency Inson Michel* et *Anderson Layann Pierre*.



Page Facebook :

<https://www.facebook.com/Réseau-des-jeunes-bénévoles-des-Classiques-de-sc-soc-en-Haïti-990201527728211/?fref=ts>



Courriels :

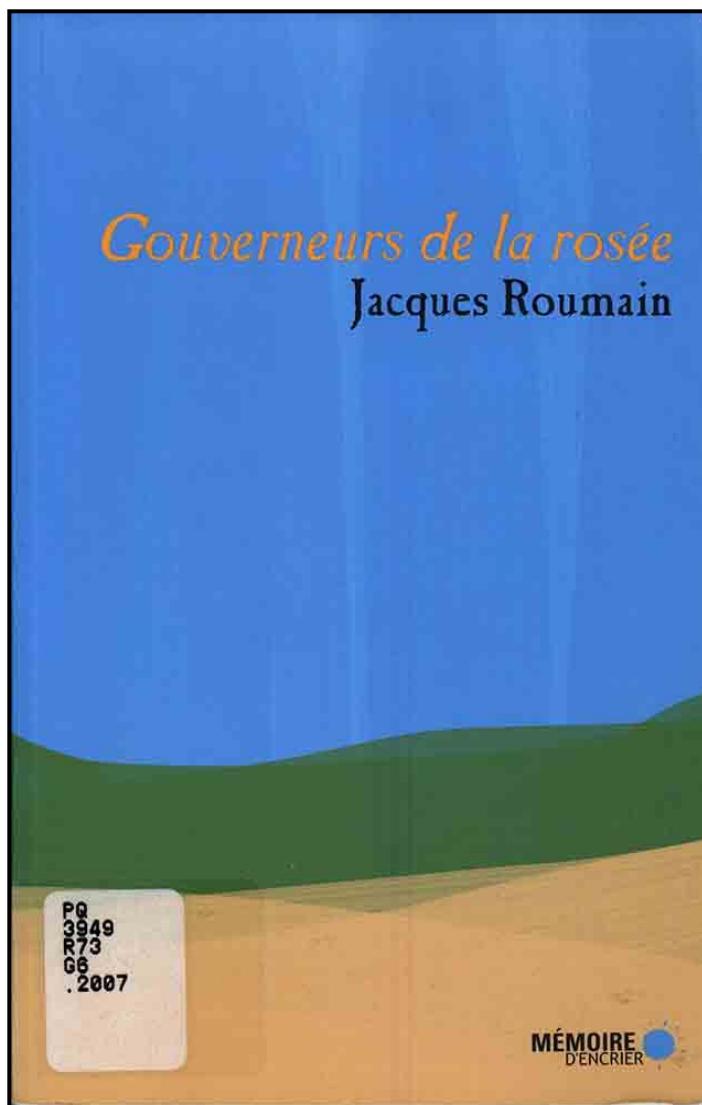
Rency Inson Michel :
rencyinson@gmail.com

Anderson Laymann Pierre :
andersonpierre59@gmail.com

Ci-contre : la photo de Rency Inson MICHEL.

Jacques ROUMAIN
Écrivain haïtien et homme politique communiste [1907-1944]

Gouverneurs de la rosée.
roman



Montréal : Mémoire d'encrier, 2007, 167 pp. Édition originale,
Imprimerie de l'État, Port-au-Prince, Haïti, 1994.

Note pour la version numérique : La numérotation entre crochets [] correspond à la pagination, en début de page, de l'édition d'origine est indiquée entre crochets dans le texte. JMT.

Par exemple, [1] correspond au début de la page 1 de l'édition papier numérisée.

Gouverneurs de la rosée
roman

Quatrième de couverture

[Retour à la table des matières](#)

Chaque pays a son Roumain, c'est-à-dire un écrivain qui résume en quelque sorte les rêves, les élans et les échecs de sa société. Ce n'est pas forcément le meilleur écrivain du pays, mais c'est celui en qui tout le monde se reconnaît. On ne doit pas penser pour autant à un poète bucolique qui vit retiré à la campagne, ni à un historien complaisant qui agite facilement ce vieux chiffon rouge du nationalisme sous le nez d'un peuple déjà énervé. C'est plutôt quelqu'un qui n'hésite pas à asséner ses quatre vérités à ses compatriotes. Pour le Québec, je pense à Miron. Pour Haïti, c'est Roumain.

Dany Laferrière (*La Presse*, Montréal)

Il y a heureusement un assez grand nombre de livres dont on peut conseiller : lisez-les. Il y en a très peu dont on ait envie de dire : il faut que vous les lisiez. Si vous mourez sans les avoir lus, vous avez manqué quelque chose d'important. *Gouverneurs de la rosée* de Jacques Roumain est de ceux-ci.

André Still (*L'Humanité*, Paris)

Jacques Roumain (...) nous livre une leçon de vie, osons le mot, un exemple de combat pour éléver la part d'humanité en nous.

Emile Ollivier

Gouverneurs de la rosée est peut-être (...) unique dans la littérature mondiale parce qu'il est sans réserve le livre de l'amour.

Jacques Stephen Alexis

Illustration et graphisme : Étienne Bienvenu
éditions Mémoire d'encrier

[2]

Illustration de la page couverture : Etienne Bienvenu

Mise en page : Hassan Charach

Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Québec, février 2007,

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Roumain, Jacques, 1907-1944

Gouverneurs de la rosée

(Roman)

Éd. originale : Port-au-Prince, Haïti : Impr. de l'État, 1944.

Publ. à l'origine dans la coll. : Collection Indigène.

ISBN 978-2-923153-71-1

I. Titre.

PQ3949.R73G6 2007 843.912 C2007-940542-8

MÉMOIRE D'ENCRIER

1260, BÉLANGER, SUITE 201

MONTRÉAL, QUÉBEC, H2S 1H9

TÉL. : 514-989-1491 TÉLEC. : 514-938-9217

INFO@MEMOIREDENCRIER.COM

HTTP://WWW.MEMOIREDENCRIER.COM

[3]

Jacques Roumain

Gouverneurs de la rosée.

Roman.



[4]

Gouverneurs de la rosée

roman

Du même auteur

Oeuvres principales :

Oeuvres complètes, édition établie par Léon-François Hoffmann, Madrid, ALLCA XX, Collection Archivos, 2003.

Romans :

Les fantoches, Port-au-Prince, Imprimerie de l'État, 1931 ; Port-au-Prince, Fardin, 1977.

La montagne ensorcelée, Préface de Jean Price-Mars, Imprimerie E. Chassaing, 1931 ; Paris, Éditeurs français réunis, 1972 ; Port-au-Prince, Fardin, 1976 ; Montréal, Mémoire d'encrier, 2005.

Gouverneurs de la rosée, Port-au-Prince, Imprimerie de l'État, 1944 ; Paris, La Bibliothèque Française, 1946 ; Paris, Les Éditeurs Français Réunis, 1961 ; Pantin, Le Temps des Cerises, 2000 ; Montréal, Mémoire d'encrier, 2004.

Poésie :

Bols d'ébène, Port-au-Prince, Imprimerie Henri Deschamps, 1945 ; *Bols d'ébène*, suivi de *Madrid* ; Montréal, Mémoire d'encrier, 2003 ; Port-au-Prince, Presses Nationales d'Haïti, 2005.

Essais :

Contribution à l'étude de l'ethnobotanique précolombienne des Grandes Antilles, Port-au-Prince, Imprimerie de l'État, 1942.

Nouvelles :

La proie et l'ombre, Port-au-Prince, Éditions La Presse, 1930 ; Port-au-Prince, Fardin, 1977.

[167]

Gouverneurs de la rosée
roman
Table des matières

Quatrième de couverture

Gouverneurs de la rosée [5]

I [5]

II [16]

III [32]

IV [42]

V [49]

VI [59]

VII [67]

VIII [71]

IX [81]

X [89]

XI [99]

XII [104]

XIII [118]

XIV [139]

La fin et le commencement [144]

Annexe [148]

Biographie de Jacques Roumain [149]

Lexique [163]

[5]

Gouverneurs de la rosée

roman

I

[Retour à la table des matières](#)

Nous mourrons tous... — et elle plonge sa main dans la poussière ; la vieille Délira Délivrance dit : nous mourrons tous : les bêtes, les plantes, les chrétiens vivants, ô Jésus-Marie Sainte Vierge ; et la poussière coule entre ses doigts. La même poussière que le vent rabat d'une haleine sèche sur le champ dévasté de petit-mil sur la haute barrière de cactus rongés de vert-de-gris, sur les arbres, ces *bayahondes*¹ rouilles.

La poussière monte de la grand-route et la vieille Délira est accroupie devant sa case, elle ne lève pas les yeux, elle remue la tête doucement, son madras a glissé de côté et on voit une mèche grise saupoudrée, dirait-on, de cette même poussière qui coule entre ses doigts comme un chapelet de misère : alors elle répète : nous mourrons tous et elle appelle le bon Dieu. Mais c'est inutile, parce qu'il y a, si tellement beaucoup de pauvres créatures qui hèlent le bon Dieu de tout leur courage que ça fait un grand bruit ennuyant et le bon Dieu l'entend et il crie : quel est, foutre tout ce bruit ? Et il se bouche les oreilles. C'est la vérité et l'homme est abandonné.

Bienaimé, son mari, fume sa pipe, la chaise calée contre le tronc d'un calebassier. La fumée ou sa barbe cotonneuse s'envole au vent.

¹ Plantes qui poussent en milieu aride.

— Oui, dit-il, en vérité, le nègre est une pauvre créature.

Délira semble ne pas l'entendre.

Une bande de corbeaux s'abat sur les chandeliers. Leur croassement enroué racle l'entendement, puis ils se laissent tomber d'une volée, dans le champ calciné, comme des morceaux de charbon dispersés.

Bienaimé appelle : Délira ? Délira, ho ?

Elle ne répond pas.

— Femme, crie-t-il.

Elle lève la tête.

Bienaimé brandit sa pipe comme un point d'interrogation :

— Le Seigneur, c'est le créateur, pas vrai ? Réponds : Le Seigneur, c'est le créateur du ciel et de la terre, pas vrai ?

Elle fait : oui; mais de mauvaise grâce.

[6]

— Eh bien, la terre est dans la douleur, la terre est dans la misère, alors, le Seigneur c'est le créateur de la douleur, c'est le créateur de la misère.

Il tire de courtes bouffées triomphantes et lance un long jet sifflant de salive.

Délira lui jette un regard plein de colère :

— Ne me tourmente pas, maudit. Est-ce que j'ai pas assez de tracas comme ça ? La misère, je la connais, moi-même. Tout mon corps me fait mal, tout mon corps accouche la misère, moi-même. J'ai pas besoin qu'on me baille la malédiction du ciel et de l'enfer.

Puis avec une grande tristesse et ses yeux sont pleins de larmes, elle dit doucement :

— O Bienaimé, nègre à *mou*²...

Bienaimé tousse rudement. Il voudrait peut-être dire quelque chose. Le malheur bouleverse comme la bile, ça remonte à la bouche et alors les paroles sont amères.

² En créole, mon homme.

Délira se lève avec peine. C'est comme si elle faisait un effort pour rajuster son corps. Toutes les tribulations de l'existence on froissé son visage noir, comme un livre ouvert à la page de la misère. Mais ses yeux ont une lumière de source et c'est pourquoi Bienaimé détourne son regard.

Elle a fait quelques pas et elle est entrée dans la maison.

Au-delà des *bayahondes*, une vapeur s'élève, où se perd, dans un dessin brouillé, la ligne à moitié effacée des mornes lointains. Le ciel n'a pas une fissure. Ce n'est qu'une plaque de tôle brûlante.

Derrière la maison, la colline arrondie est semblable à une tête de nègresse aux cheveux en grains de poivre : de maigres broussailles en touffes espacées, à ras du sol ; plus loin, comme une sombre épaule contre le ciel, un autre morne se dresse parcouru de ravinements étincelants : les érosions ont mis à nu de longues coulées de roches : elles ont saigné la terre jusqu'à l'os.

Pour sûr qu'ils avaient eu tort de déboiser. Du vivant encore de défunt Josaphat Jean-Joseph, le père de Bienaimé, les arbres poussaient dru là-haut. Ils avaient incendié le bois pour faire des jardins de vivres : planté des pois-congo sur le plateau, le maïs à flanc de coteau.

[7]

Travaillé durement en nègres conséquents, en travailleurs de la terre qui savent qu'ils ne pourront porter un morceau à la bouche s'ils ne l'ont extrait du sol par un labeur viril. Et la terre avait répondu : c'est comme une femme qui d'abord se débat, mais la force de l'homme, c'est la justice, alors, elle dit : prends ton plaisir...

À l'époque, on vivait tous en bonne harmonie, unis comme les doigts de la main et le *coumbite*³ réunissait le voisinage pour la récolte ou le défrichage.

Bienaimé se lève, il marche à pas indécis vers le champ. Une herbe sèche comme de l'étoope a envahi le canal. Il y a longtemps que les hautes tiges des roseaux se sont affaissées, mêlées à la terre. Le fond du canal est craquelé comme une vieille faïence, verdi de matières végétales pourries. Avant, l'eau y courait libre, au soleil : son

³ Travail agricole collectif.

bruissement et sa lumière faisaient un doux rire de couteaux. Le petit-mil poussait serré, dissimulait la case à la vue de la grand-route.

— Ah ces *coumbites*, songe Bienaimé... Dès le petit jour, il était là, en chef d'escouade sérieux, avec ses hommes, tous habitants de grand courage : Dufontaine, Beauséjour, cousin Aristhène, Pierrilis, Dieudonné, beau-frère Mérilien, Fortuné Jean, compère Boirond, le *Simidor*⁴ Antoine : un nègre habile à chanter, capable de remuer avec sa langue plus de malices que dix commères ensemble, mais c'était sans méchanceté, rien que pour l'amusement, parole d'honneur.

On entrait dans l'herbe de Guinée ! (Les pieds nus dans la rosée, le ciel pâli, la fraîcheur, le carillon de pintades sauvages au loin...) Peu à peu les arbres noircis, leur feuillage encore chargé de lambeaux d'ombre, reprenaient leur couleur. Une huile de lumière les baignait. Un madras de nuages soufrés ceignait le sommet des mornes élevés. Le pays émergeait du sommeil. Dans la cour de Rosanna, le tamarinier lançait soudain, comme une poignée de graviers, un tourbillonnement criard de corneilles.

Casamajor Beaubrun, sa femme Rosanna et leurs deux garçons les-saluaient. Ils disaient : frères, merci oui ; question de politesse parce qu'un service, ça se prête de bon vouloir : aujourd'hui je travaille ton champ, toi demain le mien. L'entraide, c'est l'amitié des malheureux, n'est-ce pas.

[8]

Un moment après, arrivaient de leur côté, Siméon et Dorisca, avec une vingtaine de nègres gaillards.

On laissait Rosanna s'affairer dans l'ombrage du tamarinier autour de ses chaudières et des grands récipients de fer-blanc d'où montait déjà le bredouillement volubile de l'eau qui bout. Délira et d'autres voisines viendraient plus tard lui donner un coup de main.

Les hommes s'en allaient la houe sur l'épaule. Le jardin à nettoyer était au tournant du sentier, protégé par un entourage de bambous entrecroisés. Des lianes aux fleurs mauves et blanches s'y accrochaient en buissons désordonnés ; dans les coques dorées des assorossis s'épanouissait une pulpe rouge comme un velours de muqueuses.

⁴ Troubadour.

Ils écartaient les lattes mobiles de la barrière. À l'entrée du jardin, le crâne d'un bœuf blanchissait sur un poteau. Maintenant ils mesuraient leur tâche du regard : ce « *carreau* ⁵ » d'herbes folles embrouillé de plantes rampantes. Mais c'était de la bonne terre, ils la rendaient aussi nette que le dessus d'une table fraîchement rabotée. Beaubrun, cette année, voulait y essayer des aubergines.

— Alignez ! criaient les chefs d'escouade.

Le *Simidor* Antoine passait en travers de ses épaules la bandoulière du tambour. Bienaimé prenait sa place de commandement devant la rangée de ses hommes. Le *Simidor* préludait par un bref battement, puis le rythme crépitait sous ses doigts. D'un élan unanime, ils levaient les houes haut en l'air. Un éclair de lumière en frappait le fer : ils brandissaient, une seconde, un arc de soleil.

La voix du *Simidor* montait rauque et forte :

— *A té...*

D'un seul coup, les houes s'abattaient avec un choc sourd, attaquant le pelage malsain de la terre.

— *Femme-la dit, mouché, pinga ou touché mouin, pinga-eh* ⁶

Les hommes avançaient en ligne. Ils sentaient dans leurs bras le chant d'Antoine, les pulsations précipitées du tambour comme un sang plus ardent.

Et le soleil soudain était là. Il moussait comme une écume de rosée sur le champ d'herbes. Honneur et respect, maître soleil, soleil levant. Plus caressant et chaud qu'un duvet de poussin sur le dos rond [9] du morne, tout bleui, un instant encore, dans la froidure de l'avant-jour. Ces hommes noirs te saluent d'un balancement de houes qui arrache du ciel de vives échardes de lumière. Et le feuillage déchiqueté des arbres à pain, rapiécé d'azur, et le feu du flamboyant longtemps couvé sous la cendre de la nuit et qui, maintenant, éclate en un boucan de pétales à la lisière des *bayahondes*.

⁵ Mesure agraire équivalent à 1,29 hectare.

⁶ « La femme dit : Monsieur, prenez garde à ne pas me toucher, prenez garde. »

Le chant obstiné des coqs alternait d'un jardin à l'autre. La ligne mouvante des habitants reprenait le nouveau refrain en une seule masse de voix :

*A té
Map mandé qui moune
Qui en de dans caille là
Compe répond :
Oest mouin avec cousinne mouin
Assez-é !*⁷

Brandissant les houes longuement emmanchées, couronnées d'éclairs, et les laissant retomber avec une violence précise :

*Mouin en dedans déjà
En Pai-oh !
Nan point taureau
Passé taureau
En l'ai, oh*⁸

Une circulation rythmique s'établissait entre le cœur battant du tambour et les mouvements des hommes : le rythme était comme un flux puissant qui les pénétrait jusqu'au profond de leurs artères et nourrissait leurs muscles d'une vigueur renouvelée.

Le chant emplissait le matin inondé de soleil. Le vent l'emporterait au-delà des collines vers le plateau de Bellevue, et commère Francilla (elle est devant sa case, sous la tonnelle de vigne sauvage, au milieu du battement d'ailes et du piaillage de la volaille à qui elle lance des grains de maïs), je dis : que ma commère Francilla se tournerait vers la rumeur de la plaine : — oui, qu'elle ferait, c'est la bonne saison — et elle lèverait la tête pour voir le ciel, sans une écaillure de nuages,

⁷ « À terre - Je demande - Qui est dans la case - Le compère répond : - C'est moi avec ma cousinne - Assez eh ! »

⁸ « Je suis déjà là-dedans - En l'air, oh - Il n'y a pas plus taureau - Que le taureau - En l'air, oh ! »

monter, comme un bol de porcelaine renversé, qu'il ne contenait pas une goutte de pluie.

[10]

Le chant prendrait le chemin des roseaux, le long du canal, il remonterait jusqu'à la source tapie au creux d'aisselle du morne, dans la lourde senteur du creux d'aisselle du morne, dans la lourde senteur des fougères et des *malangas*⁹ macérés dans l'ombrage et le suintement secret de l'eau.

Peut-être qu'une jeune négresse du voisinage : Irézile, Thérèse, Georgina..., finit de remplir ses calebasses.

Quand elle sort du courant, des bracelets de fraîcheur se défont autour de ses jambes. Elle dépose les calebasses dans un panier d'osier qu'elle équilibre sur sa tête. Elle marche dans le sentier humide. Au loin, le tambour délivre une ruche de sons bourdonnants.

— J'irai plus tard, se dit-elle. Un tel sera là. (C'est son amoureux.)

Une chaleur l'envahit, une langueur heureuse. Elle se presse à longues enjambées, les bras balancés. Ses hanches roulent avec une merveilleuse douceur. Elle sourit.

Au-dessus des *bayahondes* flottent des haillons de fumée. Dans les clairières, les charbonniers déblaient les tertres sous lesquels le bois vert a brûlé à feu patient. Un arbre, c'est fait pour vivre en paix dans la couleur du jour et l'amitié du soleil, du vent, de la pluie. Ses racines s'enfoncent dans la fermentation grasse de la terre, aspirant les sucs élémentaires, les jus fortifiants. Il semble toujours perdu dans un grand rêve tranquille. L'obscur montée de la sève le fait gémir dans les chaudes après-midi. C'est un rêve vivant qui connaît la course des nuages et pressent les orages, parce qu'il est plein de nids d'oiseaux.

Estinval essuie du revers de la main ses yeux rougis. De l'arbre mutilé, il ne reste plus que le squelette calciné des branchages épars dans la cendre : une charge de charbon que sa femme ira vendre au bourg de La Croix-des-Bouquets. Dommage qu'il ne puisse répondre à l'invitation du chant. La fumée lui a desséché la gorge. Sa bouche est amère comme s'il avait ruminé une pâte de papier. Pour certain, que ça lui ferait du bien, une boisson à la cannelle, — non : à l'anis, c'est plus

⁹ Tubercule comestible.

rafraîchissant, une longue goulée d'alcool jusqu'au fin fond de l'estomac.

— Rosanna, chère..., il dirait.

[11]

Elle connaît sa faiblesse et en riant lui offrirait la mesure de trois doigts en éventail. Il crache épais et se remet à fourgonner le tas de terre mêlé de cendre.

*

Vers les onze heures, le message du *coumbite* s'affaiblissait : ce n'était plus le bloc massif de voix soutenant l'effort des hommes ; le chant hésitait, s'élevait sans force, les ailes rognées. Il reprenait parfois, troué de silence, avec une rigueur décroissante. Le tambour bégayait encore un peu, mais il n'avait plus rien de son appel jovial, quant à l'aube, le *Simidor* le martelait avec une savante autorité.

Ce n'était pas seulement le besoin de repos : la houe devenant de plus en plus lourde à manier, le joug de la fatigue sur la nuque raide, réchauffement du soleil ; c'est que le travail finissait.

Pourtant, on s'était à peine arrêté, le temps d'avaler une gorgée de tafia, de se détendre les reins — dans le corps, c'est ce qu'il y a de plus récalcitrant, les reins. Mais ces habitants des mornes et des plaines, les bourgeois de la ville ont beau les appeler par dérision nègres pieds-à-terre, nègres va-nu-pieds, nègres-orteils (trop pauvres qu'ils étaient pour s'acheter des souliers) tant pis et la merde pour eux, parce que, question de courage au travail nous sommes sans reproche ; et soyez comptés nos grands pieds de travailleurs de la terre, on vous les foutra un jour dans le cul, salauds.

Ils avaient accompli une rude besogne. Gratté, raclé, nettoyé la face hirsute du champ ; la mauvaise broussaille jonchait le sol.

Beaubrun et ses garçons la rassembleraient pour y mettre le feu. Ce qui avait été herbe inutile, piquants, halliers enchevêtrés de lianes courantes, retomberait en cendres fertilisantes, dans la terre remuée.

Il avait son plein contentement. Beaubrun.

— Merci, voisins, qu'il répétait. Beaubrun.

— À votre service, voisin, nous répondions nous autres. Mais, à la hâte : on n'avait plus de temps pour les politesses. Le manger attendait. Et quel manger, quelle mangeaille. Rosanna n'était pas une négresse chiche, c'était justice de le reconnaître. Tous ceux qui, par dépit, avaient dit des méchancetés sur son compte : parce que c'était une femme [12] tout de bon qu'il ne fallait pas essayer de dérespecter, une bougresse avec qui on ne pouvait pas bêtiser, faisaient leur *mea culpa*. C'est que, dès le détour du chemin, une odeur venait à leur rencontre, les saluait positivement, les enveloppait, les pénétrait, leur ouvrait dans l'estomac le creux agréable du grand goût ¹⁰.

Et le *Simidor* Antoine qui, pas plus tard que l'avant-veille, avait reçu de Rosanna, lorsqu'il lui avait lancé une plaisanterie canaille, des détails d'une précision étonnante sur les débordements de sa propre mère, humant, à larges narines, la fumée des viandes, soupira avec une conviction solennelle :

— Beaubrun, mon cher, votre madame est une bénédiction...

Dans les chaudrons, les casseroles, les écuelles, s'empilaient le grilleau de cochon pimenté à l'emporte-bouche, le maïs moulu à la morue et si tu voulais du riz, il y en avait aussi : du riz-soleil avec des pois rouges étoffés de petit salé. Et des bananes, des patates, des ignames en gaspillage.

Bienaimé fait quelques pas et il est au bord de la grand-route. Il s'appuie contre les lattes entre-croisées de la barrière. De l'autre côté, c'est le même découragement : la poussière s'élève, tournoie en tourbillons épais et s'abat sur les chandeliers, l'herbe mauvaise et espacée, rongée à ras du sol, comme une pelade.

Autrefois en cette saison, dès le matin, le ciel se mettait à la grisaille, les nuages s'assemblaient gonflés de pluie, pas une grosse pluie, non, tout juste, quand les nuages crevaient comme des sacs trop pleins, une petite farinade, mais persistante avec quelques éclaircies de soleil. Elle ne suffisait pas à gorger la terre, mais elle la rafraîchissait, la préparait pour les grandes ondées, elle lustrait les jeunes pousses du maïs et du petit-mil : le ver et la lumière aidant. Les branches du campêche décrochaient à tout instant une volée d'ortolans ; à l'Angelus les pintades sauvages venaient boire frileusement le long des flaques à la

¹⁰ Du créole *grangou* qui signifie « faim ».

lisière du chemin, et si on les effarouchait, s'envolaient lourdement tout engourdis et engluées de pluie.

Puis le temps commençait à changer : vers midi une chaleur grasse enveloppait les champs et les arbres accablés ; une fine vapeur dansait et vibrait comme un essaim dans le silence que seul troublait [13] le stridulement acide des criquets. Le ciel se décomposait en boursouflures livides qui fonçaient vers le plus tard et se mouvaient pesamment au-dessus des mornes, parcourus d'éclairs et de grondements sourdement répercutés. Le soleil ne paraissait dans les rares décousures des nuages que comme un rayonnement lointain, d'une pâleur plombée et qui blessait le regard.

Au fond de l'horizon montait tout à coup une rumeur confuse et grossissante, un souffle énorme et rageur. Les habitants attardés aux champs pressaient le pas, la houe sur l'épaule ; les arbres ployaient soudain ; un rideau de pluie accourait, violemment agité dans l'abolement ininterrompu de l'orage. La pluie était déjà là : d'abord quelques gouttes chaudes et précipitées, puis, percé d'éclairs, le ciel noir s'ouvrait pour l'averse, l'avalanche, l'avalasse torrentielle.

Bienaimé, sur l'étroite galerie fermée par une balustrade ajourée et protégée par l'avancée du toit de chaume, contemplait sa terre, sa bonne terre, ses plantes ruisselantes, ses arbres balancés dans le chant de la pluie et du vent.

La récolte serait bonne. Il avait peiné au soleil à longueur de journées. Cette pluie, c'était sa récompense. Il la regardait, avec amitié, tomber en filets serrés, il l'écoutait clapoter sur la dalle de pierre devant la tonnelle.

Tant et tant de maïs, tant de pois-congo, le cochon engraisssé : cela ferait une nouvelle vareuse, une chemise et peut-être le poulain bai de voisin Jean-Jacques s'il voulait rabattre sur le prix.

Il avait oublié Délira.

— Chauffez le café, ma femme, dit-il.

Oui, il lui achèterait aussi une robe et le madras. Il bourra sa courte pipe d'argile. Voilà ce que c'était de vivre en bon ménage avec la terre.

Mais tout ça, c'était le passé.

Il n'en restait qu'un goût amer. On était déjà mort dans cette poussière, cette cendre tiède qui recouvrait ce qui autrefois avait été la vie, oh pas une vie facile, pour non, mais on avait bon courage et après s'être gourmé avec la terre, après qu'on l'avait ouverte, tournée et retournée, mouillée de sueur, ensemencée comme une femelle, venait la satisfaction : les plantes et les fruits et tous les épis.

Il avait pensé à Jean-Jacques, et le voici qui vient par le sentier, aussi vieux maintenant, aussi inutile que lui, conduisant une maigre bourrique et laissant traîner la corde dans la poussière.

[14]

— Frère, salue-t-il.

Et l'autre répond de même.

Jean-Jacques demande des nouvelles de commère Délira. Bienaimé dit : Comment va ma commère Lucia ? Et ils se donnent le merci.

La bourrique a une grande plaie sur le dos qui frémit sous les piqûres des mouches.

— Adieu, oui, dit Jean-Jacques.

— Adieu, mon nègre, fait Bienaimé.

Et il regarda son voisin s'en aller avec son âne vers l'abreuvoir, cette mare stagnante, cet œil boueux couvert d'une taie verdâtre où tous boivent, hommes et bêtes.

*

Il y a si longtemps qu'il est parti, il doit être mort maintenant, songe-t-elle.

La vieille Délira pense à son garçon, Manuel qu'il s'appelle, parti il y a des années couper la canne à sucre à Cuba. Il doit être mort maintenant, en pays étranger, répète-t-elle.

Il lui avait dit une dernière fois : maman... Elle l'avait embrassé. Elle avait tenu dans ses bras ce grand gaillard qui avait été à elle dans le profond de sa chair et de son sang, qui était sorti d'elle, de sa chair et de son sang, et qui était devenu cet homme à qui elle murmurait à travers ses larmes : Allez, mon petit, la Vierge Altigrâce vous protège ; et il avait tourné au coude de la route et il avait disparu, ô fils de mon ventre,

douleur de mon ventre, joie de ma vie, chagrin de ma vie, mon garçon, mon seul garçon.

Elle s'arrête de moudre le café, accroupie sur le sol. Elle n'a plus une larme, mais il lui semble que son cœur s'est racorni dans sa poitrine et qu'elle s'est vidée de toute vie sauf de ce tourment inguérissable qui lui noue la gorge.

Il devait rentrer après la *zafra*, ainsi que ces Espagnols appellent la récolte.

Mais il n'était pas revenu. Elle l'avait attendu, mais il n'était pas arrivé.

[15]

Parfois il lui arrivait de dire à Bienaimé :

— Je me demande de quel côté est Manuel.

Bienaimé ne répondait pas. Il laissait s'éteindre sa pipe. Il s'en allait à travers champs.

Elle lui disait encore plus tard :

— Bienaimé, papa, de quel côté est notre garçon ? Il lui répondait rudement :

— Paix à ta bouche.

Mais elle avait pitié de ses mains qui tremblaient.

Elle vida le tiroir du moulin, versa d'autres grains, reprit la manivelle. Ce n'était pas une grosse besogne, mais elle se sentait épuisée, à la limite de rester là, sans mouvement, son vieux corps usé abandonné à la mort qui la confondrait, enfin, avec cette poussière, dans une nuit éternelle et sans mémoire.

Elle se mit à chantonner. C'était comme un gémississement, une plainte de l'âme, un reproche infini à tous les saints et à ces divinités sourdes et aveugles d'Afrique qui ne l'avaient pas entendue, qui s'étaient détournés de sa douleur et ses tribulations.

O Sainte Vierge, au nom des saints de la terre, au nom des saints de la lune, au nom des saints des étoiles, au nom des saints du vent, au nom des saints des tempêtes, protège, je t'en prie, s'il te plaît, mon

garçon en pays étranger, ô Maître des Carrefours, ouvre-lui un chemin sans danger. Amen.

Elle n'avait pas entendu revenir Bienaimé.

Il s'assit près d'elle. Dans le dos du morne, on voyait un rougeoiement trouble. Mais le soleil était absent, il chavirait déjà derrière le bois. Bientôt la nuit serait là, enveloppant de silence cette terre amère, noyant dans l'ombre apaisée du sommeil ces hommes livrés au malheur, et puis l'aube se lèverait avec le chant enroué des coqs, le jour recommencerait, semblable à l'autre et sans espoir.

[16]

Gouverneurs de la rosée
roman

II

[Retour à la table des matières](#)

Il dit au chauffeur du camion : Arrêtez.

Le chauffeur le regarda, étonné, mais ralentit. Pas une case en vue : on était en plein mitan de la grand-route. Il n'y avait qu'une plaine de *bayahondes*, de gommiers et de halliers parsemés de cactus. La ligne des montagnes courait à l'est, pas très haute, et d'un gris violacé qui dans le lointain déteignait et se confondait avec le ciel.

Le chauffeur mit les freins. L'étranger descendit, tira à lui un sac qu'il jeta sur son épaule. Il était grand, noir, vêtu d'une veste haut boutonnée et d'un pantalon de rude étoffe bleue pris dans des guêtres de cuir. Une longue machette engainée pendait à son côté. Il toucha le large bord de son chapeau de paille et le camion démarra.

Du regard, l'homme donna encore une fois le bonjour à ce paysage retrouvé : bien sûr qu'il avait reconnu sous le massif de genévriers le sentier à peine visible entre cet amas de roches d'où fusait la tige des agaves empanachée d'une grappe de fleurs jaunes.

Il respira la senteur des genévriers exaltée par la chaleur ; son souvenir de l'endroit était fait de cette odeur poivrée.

Le sac était lourd, mais il n'en sentait pas le poids. Il assura la courroie qui le retenait à son épaule et s'engagea à travers bois.

Si l'on est d'un pays, si l'on y est né, comme qui dirait : natif-natal, eh bien, on l'a dans les yeux, la peau, les mains, avec la chevelure de ses arbres, la chair de sa terre, les os de ses pierres, le sang de ses

rivières, son ciel, sa saveur, ses hommes, et ses femmes : c'est une présence, dans le cœur, ineffaçable, comme une fille qu'on aime : on connaît la source de son regard, le fruit de sa bouche, les collines de ses seins, ses mains qui se défendent et se rendent, ses genoux sans mystère, sa force et sa faiblesse, sa voix et son silence.

— Ho ! fit-il. (Un chat sauvage traversa le sentier d'un bond, crocheta brusquement et disparut dans un bruit de feuillage bouleversé.)

Non, il n'avait rien oublié et maintenant une autre odeur familière venait à sa rencontre : le relent de fumée refroidie du charbon de bois, quand, de la meule, il ne reste dans la clairière, qu'un amas de terre dispersé en rond.

[17]

Une *barranque*¹¹ étroite et peu profonde s'ouvrait devant lui. Elle était à sec, et des touffes d'herbes, toutes sortes de piquants, envahissaient son lit.

L'homme leva la tête vers ce morceau de ciel embué de vapeur chaude, tira un foulard rouge, s'épongea le visage et sembla réfléchir.

Il descendit le sentier, écarta quelques galets, gratta le sable brûlant. Des racines mortes s'effritèrent entre ses doigts lorsque, sur les bords du ravin, il consulta la terre grenue, sans consistance et qui coulait comme de la poudre.

— *Carajo*¹², fit-il.

Il remonta lentement l'autre versant, le visage inquiet, mais pas pour longtemps. Il avait trop de contentement aujourd'hui. L'eau, ça change parfois de cours, comme un chien de maître. Qui sait où elle coulait à l'heure qu'il est, la vagabonde.

Il prit le chemin d'une butte couronnée de lataniers. Leurs éventails froissés pendaient inertes ; il n'y avait pas un souffle pour les ouvrir, les délivrer, dans un jeu échevelé de lumière luisante. Pour l'étranger, cela faisait un détour mais il voulait, de là-haut, embrasser le pays, la plaine étalée, et dans les éclaircies des arbres, les toits de chaume, les taches irrégulières des champs et des jardins.

¹¹ Ravine.

¹² Juron espagnol.

Sa face se durcit, plaquée de sueur. Ce qu'il voyait, c'était une étendue torréfiée, d'une sale couleur rouillée, nulle part, la fraîcheur verte qu'il espérait, et ça et là, la moisissure éparse des cases.

Il contempla, surplombant le village, le morne décharné, ravagé de larges coulées blanchâtres, là où l'érosion avait mis ses flancs à nu jusqu'aux roches. Il essayait de se rappeler les chênes élevés et la vie agitée, dans leurs branches, de ramiers friands de baies noires, les acajous baignés d'une obscure lumière, les pois-congo dont les cosses sèches bruissaient au vent, les tertres allongés des jardins de patates : tout ça, le soleil l'avait léché, effacé d'un coup de langue de feu.

Il se sentit abattu et comme trahi. Le soleil pesait à son épaulé ainsi qu'un fardeau. Il descendit la pente, rejoignit le sentier élargi.

Il entrait dans une savane où errait entre des buissons épineux et à la recherche d'une herbe rare, un bétail amaigri. Sur les hauts cactus perchaient des volées de corbeaux qui, à son approche, s'enfuyaient dans un noir remous, avec des croassements interminables.

[18]

C'est là qu'il la rencontra. Elle avait une robe bleue rétrécie à la taille par un foulard.

Les ailes nouées d'un mouchoir blanc qui lui serrait les cheveux, couvraient sa nuque. Portant sur la tête un panier d'osier, elle marchait vite, ses hanches robustes se mouvant dans la mesure de sa longue foulée.

Au bruit de ses pas, elle se retourna, sans s'arrêter, laissant voir son visage de profil et elle répondit à son salut par un « Bonjour M'sieur » timide et un peu inquiet.

Il lui demanda, comme s'il l'avait vue d'hier, — car il avait perdu les usages — , comment elle allait.

— À la grâce de Dieu, oui, fit-elle.

Il lui dit :

— Je suis des gens d'ici : de Fonds-Rouge. Il y a longtemps que j'ai quitté le pays ; attends : à Pâques, ça fera quinze ans. J'étais à Cuba.

— Comme ça..., fit-elle faiblement.

Elle n'était pas rassurée par la présence de cet étranger.

Quand je suis parti, il n'y avait pas cette sécheresse-là. L'eau courait dans la ravine, pas en quantité pour dire vrai, mais toujours de quoi pour le besoin, et même parfois, si la pluie tombait dans les mornes, assez pour un petit débordement.

Il regarda autour de lui.

— *Parece* une véritable malédiction, à l'heure qu'il est.

Elle ne répondit rien. Elle avait ralenti pour le laisser passer, mais il lui laissa le sentier et marchait à ses côtés.

Elle coula vers lui, de biais, un coup d'œil furtif.

C'est trop de hardiesse, pensait-elle ; mais elle n'osait rien dire.

Comme il allait sans prendre garde à ses pas, il buta contre une grosse roche qui affleurait et se rattrapa en quelques petits bonds assez ridicules.

— Ago ¹³ ! dit-elle, éclatant de rire.

Il vit alors qu'elle avait de belles dents blanches, des yeux bien francs et la peau noire très fine. C'était une grande et forte nègresse, et il lui sourit.

— Est-ce que aujourd'hui, c'est jour de marché ? demanda-t-il.

[19]

— Oui, à La Croix-des-Bouquets.

— C'est un grand marché. De mon temps, les habitants sortaient de tout partout pour aller le vendredi dans ce bourg-là.

— Tu parles du temps longtemps, comme si tu étais déjà un homme d'âge.

Elle s'effraya aussitôt de son audace.

Il dit, plissant les paupières, comme s'il voyait se dérouler devant lui un long chemin :

— Ce n'est pas si tellement le temps qui fait l'âge, c'est les tribulations de l'existence : quinze ans que j'ai passés à Cuba, quinze

¹³ Exclamation créole : « prends garde ! »

ans à tomber la canne, tous les jours, oui, tous les jours, du lever du soleil à la brune du soir.

Au commencement, on a les os du dos tordus comme un torchon. Mais il y a quelque chose qui te fait *aguantar*, qui te permet de supporter. Tu sais ce que c'est, dis-moi ; tu sais ce que c'est ?

Il parlait les poings fermés :

— La rage. La rage te fait serrer les mâchoires et boucler ta ceinture plus près de la peau de ton ventre quand tu as faim. La rage, c'est une grande force. Lorsque nous avons fait la *buelga*¹⁴ chaque homme s'est aligné, chargé comme un fusil jusqu'à la gueule avec sa rage. La rage, c'était son droit et sa justice. On ne peut rien contre ça.

Elle comprenait mal ce qu'il disait, mais elle était toute attentive à cette voix sombre qui scandait les phrases y mêlant de temps à autre l'éclat d'un mot étranger.

Elle soupira :

— Jésus Marie la sainte Vierge, pour nous autres malheureux la vie est un passage sans miséricorde dans la misère. Oui, frère, c'est comme ça : il n'y a pas de consolation.

— En vérité, il y a une consolation, je vais te dire : c'est la terre, ton morceau de terre fait pour le courage de tes bras, avec tes arbres fruitiers à l'entour, tes bêtes dans le pâturage, toutes tes nécessités à portée de la main et ta liberté qui n'a pas une autre limite que la saison bonne ou mauvaise, la pluie ou la sécheresse.

— Tu dis vrai, fit-elle, mais la terre ne donne plus rien et quand par chance tu lui as arraché quelques patates, quelques grains de [20] petit-mil, les denrées ne font pas de prix au marché. Alors la vie est une pénitence, voilà ce qu'elle est la vie, au jour d'aujourd'hui.

Ils longeaient maintenant les premières clôtures de chandeliers. Dans l'espace dégagé des *bayahondes* étaient tapies les cases misérables.

Leur chaume fripé couvrait un mince clissage plâtré de boue et de chaux craquelée. Devant l'une d'elles, une femme broyait des grains au

¹⁴ Esp. : la grève.

mortier, à l'aide d'un long pilon de bois. Elle s'arrêta, le geste suspendu, pour les regarder passer.

— Commère Saintélia, bonjour, oui, crie-t-elle de la route.

— Hé, boujour, belle sœur Annaïse, comment va tout ton monde, ma belle nègresse ?

— Tout le monde est bien, ma commère. Et toi-même ?

— Pas plus mal, non, sauf mon homme qui est couché avec la fièvre. Mais ça va passer.

— Oui, ça va passer, chère, avec l'aide du Bondieu. Ils marchèrent un moment.

— Alors, dit-il, ton nom c'est Annaïse.

— Oui, Annaïse c'est mon nom

— Moi-même, on m'appelle Manuel.

Ils croisaient d'autres habitants avec qui elle échangeait de longues salutations, et parfois elle s'arrêtait pour prendre et donner des nouvelles, car c'est en pays d'Haïti coutume de bon voisinage.

Enfin, elle arriva devant une barrière. On voyait la case au fond de la cour dans l'ombrage des campêchers.

— C'est icitte que je reste.

— Moi-même, je ne vais pas loin non plus. Je te dis merci pour la connaissance. Est-ce que nous nous reverrons encore ?

Elle détourna la tête en souriant.

— Parce que j'habite comme qui dirait porte pour porte avec toi.

— En vérité ! Et de quel côté ?

— Là-bas dans le tournant du chemin. Pour certain que tu connais Bienaimé et Délira : je suis leur garçon.

Elle arracha presque sa main de la sienne, le visage bouleversé par une sorte de colère douloureuse.

— *Hé, que pasa ?* ¹⁵ s'écria-t-il.

¹⁵ Esp. : Que se passe-t-il ?

[21]

Mais déjà elle traversait la barrière et s'en allait rapidement sans se retourner.

Il resta quelques secondes cloué sur place. « Une fille drôle, compère, se dit-il, secouant la tête ; un moment elle te sourit d'amitié et puis dans le temps d'un battement d'yeux, elle te quitte sans même un au revoir. Ce qui se passe dans l'esprit des femmes, le diable lui-même ne le sait pas. »

Pour se donner contenance, il alluma une cigarette et en aspira profondément l'acre fumée qui lui rappelait Cuba, l'immensité, étendue d'un horizon à l'autre, des champs de canne, le batey de la Centrale sucrière, la baraque empuantie où le soir venu il couchait pêle-mêle, après une journée épuisante, avec ses camarades d'infortune.

Dès qu'il entra dans la cour, un petit chien hirsute bondit vers lui en aboyant avec rage. Manuel fit mine de se baisser, de ramasser et de lui lancer une pierre. Le chien s'enfuit, la croupe basse et gémissant éperdument.

— Paix, paix-là, dit la vieille Délira en sortant de la case.

Elle abritait ses yeux de sa main pour mieux voir arriver l'étranger. Il marchait vers elle, et, à mesure qu'il avançait, une lumière éblouie se levait dans son âme.

Elle eut un élan vers lui, mais ses bras retombèrent le long de son corps, et elle chancela, la tête renversée.

Il la serrait contre lui. Les yeux fermés, elle appuyait son visage contre sa poitrine et, d'une voix plus faible qu'un souffle, elle murmurait :

— *Pitite mouin, ay pitite mouin* ¹⁶.

Entre ses paupières fanées, les pleurs coulaient. Elle s'abandonnait de toute sa lassitude d'interminables années d'attente, sans force pour la joie comme pour l'amertume.

De surprise, Bienaimé avait laissé tomber sa pipe. Il la ramassa et l'essuya soigneusement contre sa vareuse.

¹⁶ Mon petit, ah mon petit.

— Baille-moi la main, garçon, dit-il. Tu es resté longtemps en chemin ; ta maman a beaucoup prié pour toi.

Il contempla son fils, le regard brouillé de larmes et ajouta sur un ton bourru :

[22]

— Quand même, tu aurais pu prévenir que tu arrivais, envoyer un voisin au devant de toi avec la commission. La vieille a manqué mourir de saisissement. En vérité, tu es sans ménagement, mon fi.

Il soupesa le sac.

— Tu es plus chargé qu'une bourrique.

Il essaya d'en débarrasser Manuel, ploya sous le faix et le sac faillit lui échapper. Manuel le retint par la courroie :

— Laissez, papa, ce sac est lourd.

— Lourd ? protesta Bienaimé, confus. À ton âge, j'en portais d'autres et de bien plus conséquents. La jeunesse est gâtée aujourd'hui, elle est sans courage. Elle ne vaut rien, la jeunesse, c'est moi qui le dis.

Il chercha dans sa poche de quoi bourrer sa pipe.

— Est-ce que tu as du tabac ? Dans ce pays d'où tu sors, on dit que le tabac est aussi courant que les halliers dans nos mornes. La malédiction, quand même, sur ces Espagnols. Ils nous prennent nos enfants pendant des années et quand ils reviennent, ils sont sans considération pour leurs vieux parents. Pourquoi ris-tu ? Voilà qu'il rit, à l'heure qu'il est, cet effronté ?

Indigné, il prenait Délira à témoin.

— Mais papa..., fit Manuel, retenant son sourire.

— Il n'y a pas de mais papa ; je t'ai demandé si tu avais du tabac ; tu aurais pu me répondre, non ?

— Ce que tu ne m'as pas baillé le temps, papa.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ? Que je parle tout le temps, pas vrai, que les paroles me sortent de la bouche, comme l'eau à travers une passoire ? Tu veux dérespecter ton propre papa ?

Délira, d'un signe, essaya de le calmer, mais le vieux jouait au furieux, y prenant son plaisir :

— Et puis, le goût m'a passé de fumer : tu m'as trop contrarié, et le jour de ton arrivée encore.

Mais comme Manuel lui tendait un cigare, il le prit, le huma avec vénération, fit une fausse grimace dégoûtée.

— Je me demande s'il est bon. Moi, j'aime les cigares bien forts, moi-même.

Il se dirigea, à la recherche d'un tison, vers l'appentis couvert de feuilles sèches de palmiers qui servait de cuisine.

— Ne fais pas attention, fit Délira, touchant le visage de son fils d'un geste d'adoration timide. Il est comme ça ; c'est l'âge. Mais il a bon cœur, oui.

[23]

Bienaimé revint. Il avait maintenant la figure au beau temps.

— Merci, mon fi, pour un cigare, c'est un cigare tout de bon. Hé, Délira, qu'est-ce que tu as à te coller à ce garçon comme une liane grimpante ?

Il aspira une profonde bouffée, contempla le cigare avec admiration, cracha un long jet sifflant de salive :

— Oui, foutre. C'est un cigare vrai ; il mérite son nom. Allons prendre, mon fi, un petit *quèque* chose contre l'émotion.

Manuel retrouva la case fidèle à sa mémoire : l'étroite galerie à balustrades, le sol battu, pavé de galets, les murs vétustés où transparaît le clissage.

Il a maintenant son regard du temps longtemps, un regard d'où s'est évanouie la vague amère des champs de canne et la tâche à mesurer chaque jour pour la fatigue sans fin du corps accablé.

Il s'assied ; il est chez lui, avec les siens, ramené à son destin : cette terre rebelle et sa *barranque* altérée, ses champs dévastés et, sur sa colline, la crinière revêche des plantes dressées contre le ciel intolérable comme un cheval cabré.

Il touche le vieux buffet de chêne : bonjour, bonjour et je suis retourné ; il sourit à sa mère qui essuie les verres ; son père est assis, les mains sur les genoux et le regarde : il en oublie de tirer sur son cigare.

— La vie, c'est la vie, dit-il enfin, sentencieusement.

— Oui, c'est bien vrai, songe Manuel. La vie, c'est la vie : tu as beau prendre des chemins de traverse, faire un long détour, la vie c'est un retour continual. Les morts, dit-on, s'en reviennent en Guinée ¹⁷ et même la mort n'est qu'un autre nom pour la vie. Le fruit pourrit dans la terre et nourrit l'espoir de l'arbre nouveau.

Quand, sous le matraquage des gardes ruraux, il sentait ses os craquer, une voix inflexible lui soufflait : tu es vivant, tu es vivant, mords ta langue et tes cris car tu es un homme pour de vrai, avec ce qu'il faut là où il en faut. Si tu tombes, tu seras semé pour une récolte invincible.

« *Haitiano maldito, negro de mierda* ¹⁸ » hurlaient les gardes. Les coups ne faisaient même plus mal. À travers un brouillard parcouru de chocs [24] fulgurants, Manuel entendait, comme une source de sang, la rumeur inépuisable de la vie.

— Manuel ?

Sa mère lui servait à boire.

— Tu as l'air distrait comme un homme qui voit des loups-garous en plein jour, fit Bienaimé.

Manuel avala son verre d'un trait.

L'alcool parfumé de cannelle lui lécha le creux de l'estomac d'une langue brûlante et son ardeur se précipita dans ses veines.

— Merci, maman. C'est un bon *clairin* ¹⁹ et bien réchauffant.

Bienaimé but à son tour après avoir versé quelques gouttes sur le sol.

— Tu as oublié l'usage, gronda-t-il. Tu es sans égard pour les morts ; eux aussi ont soif.

Manuel rit :

— Oh, ils n'ont pas à craindre un refroidissement. Moi, j'avais sué et ma gorge était sèche à cracher de la poussière.

¹⁷ Afrique ; pour les vodouisants, la Guinée est le séjour des morts.

¹⁸ Maudit Haïtien, sale nègre.

¹⁹ Alcool de canne à sucre.

— Ce n'est pas l'insolence qui te manque, et l'insolence c'est l'esprit des nègres sots.

Bienaimé recommençait à se fâcher, mais Manuel se leva et lui mit la main sur l'épaule :

— On dirait que tu n'es pas content de me revoir ?

— Moi, qui est-ce qui dit ça ?

D'émotion, le vieux bégayait.

— Non, Bienaimé, fit Délira l'apaisant, personne n'a dit ça. Non, cher papa, tu as ton contentement et ta satisfaction. Voici notre garçon. Le bon Dieu nous a donné la bénédiction et la consolation. O merci, Jésus, Marie la Vierge, merci mes saints, je vous dis merci trois fois.

Elle pleurait ; ses épaules remuaient faiblement. Bienaimé s'éclaircit la voix :

— Je vais prévenir le voisinage.

Manuel entoura sa mère de ses longs bras musclés :

— Assez de chagrin, t'en prie maman. Depuis ce jour d'aujourd'hui, je suis icitte pour le restant de ma vie. Toutes ces années passées, j'étais comme une souche arrachée, dans le courant de la grand'rivière ; [25] j'ai dérivé dans les pays étrangers ; j'ai vu la misère face à face ; je me suis débattu avec l'existence jusqu'à retrouver le chemin de ma terre et c'est pour toujours :

Délira essuya ses yeux :

— Hier au soir, j'étais assise là où tu me vois : le soleil était couché, la nuit noire était là, déjà ; il y avait un oiseau dans le bois qui criait sans arrêt ; j'avais peur d'un malheur et je songeais : est-ce que je vais mourir sans revoir Manuel ? C'est que je suis vieille, *pitite mouin* ; j'ai des douleurs, le corps n'est plus bon et la tête n'est pas meilleure. Et puis la vie est si difficile — l'autre jour je disais à Bienaimé, je lui disais : Bienaimé, comment allons-nous faire ? La sécheresse nous a envahie ; tout dépérît : les bêtes, les plantes, les chrétiens vivants. Le vent ne pousse pas les nuages, c'est un vent maudit qui traîne l'aile à ras terre comme les hirondelles et qui remue une fumée de poussière : regarde ses tourbillons sur la savane. Du levant au couchant, il n'y a pas un seul grain de pluie dans tout le ciel : alors, est-ce que le bon Dieu nous a abandonnés ?

Le bon Dieu n'a rien à voir là-dedans.

— Ne déparle pas, mon fi. Ne mets pas de sacrilèges dans ta bouche.
La vieille Délira, effrayée, se signa.

— Je ne déparle pas, maman. Il y a les affaires du ciel et il y a les affaires de la terre, ça fait deux et ce n'est pas la même chose. Le ciel, c'est le pâturage des anges ; ils sont bienheureux ; ils n'ont pas à prendre soin du manger et du boire. Et sûrement qu'il y a des anges nègres pour faire le gros travail de la lessive des nuages ou balayer la pluie et mettre la propreté du soleil après l'orage, pendant que les anges blancs chantent comme des rossignols toute la sainte journée ou bien soufflent dans de petites trompettes comme c'est marqué dans les images qu'on voit dans les églises.

— Mais la terre, c'est une bataille jour pour jour, une bataille sans repos : défricher, planter, sarcler, arroser, jusqu'à la récolte, et alors tu vois ton champ mûr couché devant toi le matin, sous la rosée, et tu dis : moi untel, gouverneur de la rosée et, l'orgueil entre dans ton cœur. Mais la terre est comme une bonne femme, à force de la maltraiiter, elle se révolte : j'ai vu que vous avez déboisé les mornes. La terre est toute nue et sans protection. Ce sont les racines qui font amitié avec la terre et la retiennent : ce sont les manguiers, les bois de chênes, [26] les acajous qui lui donnent les eaux des pluies pour sa grande soif et leur ombrage contre la chaleur de midi. C'est comme ça et pas autrement, sinon la pluie écorche la terre et le soleil l'échaude : il ne reste plus que les roches.

— Je dis vrai : c'est pas Dieu qui abandonne le nègre, c'est le nègre qui abandonne la terre et il reçoit sa punition : la sécheresse, la misère et la désolation.

— Je ne veux plus t'entendre, fit Délira secouant la tête. Tes paroles ressemblent à la vérité et la vérité est peut-être un péché.

Le voisinage arrivait, c'était les habitants : Fleurimond Fleury, Dieuveille Riche, Saint-Julien Louis, Laurélien Laurore, Joachim Eliacin Lhérisson Célhomme, Dorélien Jean-Jacques, le *Simidor* Antoine et les commères Destine, Clairemise et Merillia.

— Cousin, dit l'un, tu es resté longtemps dehors.
— Frère, fait l'autre, nous sommes contents de te voir.

Et un troisième l'appelle : beau-frère, et tous lui prennent la main dans leurs grandes mains rugueuses de travailleurs de la terre. Destine le salue d'une révérence.

— C'est pas pour te faire un reproche, mais Délira se rongeait les sangs, la malheureuse.

Et Clairemise l'embrasse : Nous sommes la famille : Délira c'est ma tantine. L'autre jour, je lui racontais un songe. Je voyais un homme noir, un homme de grand âge. Il était campé sur la grand-route, là où elle croise le chemin des lataniers et il me dit : Va trouver Délira. Le reste, je ne l'ai pas entendu, les coqs chantaient, je me suis réveillée. C'était peut-être Papa Legba ²⁰.

Ou bien, c'était moi, dit le *Simidor*. Je suis vieux et noir, mais les femmes m'aiment toujours. Elles savent qu'avec les vieux bâtons on fait meilleure route. Elles me voient même en rêve.

Assez là, fit Clairemise. Tu as un pied dans la tombe et tu vis encore dans le désordre.

Le *Simidor* rit largement. Il était tout cassé maintenant et branlant comme un arbre pourri à la racine, mais il affilait sa langue à longueur de journées sur la meule des réputations et te contait un tas d'histoires et de racontars, sans ménager la salive.

[27]

Il regarda Manuel avec une étincelle de malice au coin de l'œil et découvrant ses quelques dents dessouchées :

— Sauf vot' respect, le proverbe dit : *Pissé quigaillé, pas cumin* ²¹ mais le tonnerre me fende en deux, si tu n'es pas un nègre bien planté.

— Il est toujours là à dire des bêtises en société, le rabroua Destine. Et le voilà qui sermente encore. Mal élevé que vous êtes !

— Oui, fit Bienaimé avec fierté, c'est un nègre de grande taille. Je reconnais ma race ; l'âge m'a rabougri, mais dans le temps de ma jeunesse, je le dépassais d'une tête.

²⁰ Dieu afro-haïtien. Celui qui « ouvre » le chemin.

²¹ Le pissat dispersé n'écume pas. Équivaut à : Pierre qui roule n'amasse pas mousse.

— Délira, interrompit Merillia, Délira chère, je vais te faire un thé contre le saisissement. Tu as eu ton compte d'émotion aujourd'hui.

Mais Délira contemplait Manuel, son front dur et poli comme une pierre noire, sa bouche au pli têtu qui contrastait avec l'expression voilée et comme lointaine de ses yeux. Une joie un peu douloureuse remuait dans son cœur ainsi qu'un enfant nouveau.

— Bon, commença Laurélien Laurore — c'était un habitant trapu, lent de mouvements et de langage : quand il parlait, il fermait les poings comme pour retenir le fils des mots -, bon ; on dit comme ça que dans ce pays de Cuba, ils parlent une autre langue que nous autres, comme qui dirait un jargon. On dit encore qu'ils causent si tellement vite, que tu peux ouvrir tout large le pavillon de ton oreille, tu ne comprends rien à rien, à croire qu'ils auraient monté chaque parole sur les quatre roues d'un *cabrouet* ²² à toute course. Est-ce que tu la parles, cette langue-là ?

— Pour sûr, répondit Manuel.

— Et moi aussi, cria le *Simidor*. Il venait d'avaler coup sur coup deux verres de *clairin*. *J'ai* traversé plusieurs fois la frontière : ces Dominicains-là, ce sont des gens comme nous-mêmes, sauf qu'ils ont une couleur plus rouge que les nègres d'Haïti, et leurs femmes sont des mulâtres à grande crinière. J'ai connu une de ces bougresses, elle était bien grasse, pour dire la vérité. Antonio, qu'elle m'appelait, voilà comment elle m'appelait. Eh bien, question de comparaison avec les femmes d'icitte, rien ne lui manquait. Elle avait de tout et de bonne qualité. Je pourrais faire un serment, mais Destine me crierà après. Destine chérie, ce n'est pas la langue qui compte, non, c'est le reste, tu peux me croire.

[28]

Il étouffa un petit toussotement hilare.

— Je ne suis pas ta chérie. Et tu es un vagabond, un homme sans aveu.

Destine était hors d'elle-même, mais tous se mirent à rire : Cet Antoine, quand même...

²² Charrette à bœufs pour le transport des denrées.

La bouteille de *clairin* circule à la ronde. Manuel boit, mais il observe les habitants, déchiffrant dans les rides de leurs visages l'écriture impeccable de la misère. Ils se tiennent autour de lui ; ils sont pieds nus et dans les déchirures de leurs hardes rapiécées, on voit la peau sèche et terreuse. Tous portent la machette à leur côté, par habitude sans doute, car quel travail s'offre maintenant à leurs bras désœuvrés ? Un peu de bois à couper pour réparer les entourages des jardins, quelques *bayahondes* à abattre pour le charbon que leurs femmes iront colporter à dos de bourrique jusqu'à la ville. C'est avec quoi ils devaient prolonger leur existence affamée, en ajoutant la vente de la volaille et, par ci par là, d'une génisse maigre cédée à bas prix au marché de Pont-Beudet.

Mais, pour l'instant, ils semblaient avoir oublié leur sort : ragaillardis par l'alcool, ils riaient du bavardage intarissable d'Antoine :

— Mes amis, c'est moi-même qui le dis, — est-ce que j'ai l'habitude de mentir ? — je dis que cette petite négresse, cette mamzelle Héloïse, s'arrondit de plus en plus. Voilà ce qui arrive quand on se met à jouer à qui l'aura avec les jeunes garçons du voisinage. De mon temps cette question des filles : c'était un tracas et une difficulté. Il fallait des manœuvres, des feintes, des parler-français, enfin toutes les macaqueries, toutes les simagrées et au bout du compte, tu te trouvais placé ²³ pour de bon et pour ainsi dire amarré comme un crabe, avec une case à bâtir, des meubles à acheter, sans compter la vaisselle.

— Je songe à *Sor* ²⁴ Mélie. La diablesse aurait pu mettre le feu à un bénitier. Une peau noire sans reproche, grâce à Dieu, des yeux avec des cils de soie et longs comme des roseaux le long d'un étang, des dents faites exprès pour la lumière du soleil et avec ça ronde de partout, bien grassette, comme je les aime. Tu la regardais et un goût de piment te montait à la bouche. Elle marchait avec un déhanchement à ras bord : c'était une danse pour la perdition de l'âme, ça te bouleversait véritablement jusqu'à la moelle.

²³ Placage : mariage paysan.

²⁴ Sœur.

[29]

Une après-midi, je rencontre *Sor Mélie*, revenant de la source, près du jardin de maïs de compère Cangé. Le soleil allait se coucher : c'était déjà la brune. Le chemin n'était pas passant.

De causer en causer, je prends la main de *Sor Mélie* : elle baisse les yeux et dit seulement : « Antoine ho, tu es hardi, oui, Antoine. » À l'époque, on était plus éclairé que vous autres nègres d'aujourd'hui, on avait de l'instruction : je commence dans mon français français : « Mademoiselle, depuis que je vous ai vur, sous la galerie di presbyte, j'ai un transpô d'amou' pou' toi. J'ai déjà coupé gaules, poteaux et paille pou' bâtir cette maison de vous. Le jou' de not' mariage, les rats sortiront de leurs ratines et les cabris de *Sor Minnaine* viendront beugler devant notre porte. Alô' pou' assurer not' franchise d'amour, Mademoiselle, je demande la permission pour une petite effronterie. »

Mais *Sor Mélie* me retire sa main, ses yeux font des éclairs, et elle me répond : « Non, *Mussieu*, quand les mangos fleuri et les cafés mûriront, quand le *coumbite* traversé la riviè' au son des *boulas*²⁵, alô' si vous êtes un homme sérieux, vous irirez réconnait'e mon papa et ma maman. »

Pour manger, il faut s'asseoir à table, pour avoir *Sor Mélie*, j'ai été obligé de la marier. C'était une bonne femme, elle est morte, il y a longtemps déjà. Le repos éternel pour elle. Ainsi soit-il.

Et il s'envoya d'une seule goulée un gobelet de *clairin*. Les habitants s'esclaffèrent.

— Ah la canaille, murmura Destine, troussant les lèvres avec mépris.

Mais Laurélien Laurore, avec une sorte d'application patiente sur son visage placide, interrogeait Manuel.

— Bon : je vais te demander encore. Est-ce qu'ils en ont, de l'eau ?

— En quantité, *viejo*²⁶. L'eau court d'un bout à l'autre des plantations et c'est une belle canne qui pousse là et de plus grand rendement que notre canne créole.

²⁵ Tambours.

²⁶ Mon vieux.

Tous écoutaient maintenant.

— Tu pourrais marcher d'icitte à la ville, sans rien voir d'autre que la canne, la canne de tout côté, sauf, de temps à autre, un palmiste sans importance, comme un balai oublié.

— Alors, tu dis qu'ils ont de l'eau, fit Laurélien, songeur.

[30]

Et Dieuvieille Riche demanda :

— Et à qui est-elle cette terre, et toute cette eau ?

— À un blanc américain, Mister Wilson qu'il s'appelle. Et l'usine aussi et tous les environs, c'est sa propriété.

Et des habitants, il y en a des habitants comme nous ?

— Tu veux dire avec une portion de terre, la volaille, quelques bêtes à cornes ? Non ; seulement des travailleurs pour couper la canne à tant et tant. Ils n'ont rien que le courage de leurs bras, pas une poignée de terre, pas une goutte d'eau, sinon leur propre sueur. Et tous travaillent pour Mister Wilson et ce Mister Wilson pendant ce temps est assis dans le jardin de sa belle maison, sous un parasol, ou bien il joue avec d'autres blancs à envoyer et renvoyer une boule blanche avec une espèce de battoir à lessive.

— Eh, dit *Simidor*, amèrement cette fois, si le travail était une bonne chose, il y a longtemps que les riches l'auraient accaparé.

— Bien dit, *Simidor*, approuva Saint-Julien Louis.

— J'ai laissé des mille et des mille d'Haïtiens du côté d'Antilla. Ils vivent et ils meurent comme des chiens. *Mataraun Haitiano o a unperro* : tuer un Haïtien ou un chien, c'est la même chose disent les hommes de la police rurale : de vraies bêtes féroces.

— C'est une insolenceté, s'exclama Lhérisson Célhomme.

Manuel demeura un instant silencieux.

Il se rappelait cette nuit. Il était en route pour la réunion clandestine.

La grève se préparait. *Alto*²⁷ avait crié une voix. Manuel s'était jeté de côté, s'adossant aux ténèbres. Malgré la rumeur frémissante du vent

²⁷ Halte là !

dans les cannes, il percevait, non loin de lui, une respiration excitée. Invisible, contracté, les mains prêtes, il attendait. Alto, alto ! répéta la voix, nerveusement. Une faible lueur raya la nuit. Manuel, d'un bond, saisit le revolver, brisa le poignet du garde. Ils roulèrent sur le sol. L'homme voulut héler au secours, Manuel d'un coup de crosse lui cassa les dents et frappa à coups redoublés jusqu'à enfoncer son arme dans le mou.

Il soupira de satisfaction à ce souvenir.

[31]

— Oui, dit le *Simidor*, c'est comme ça et c'est une injustice. Les malheureux travaillent au soleil et les riches jouissent dans l'ombrage ; les uns plantent, les autres récoltent. En vérité, nous autres le peuple, nous sommes comme la chaudière ; c'est la chaudière qui cuit tout le manger, c'est elle qui connaît la douleur d'être sur le feu, mais quand le manger est prêt, on dit à la chaudière : tu ne peux venir à table, tu saliras la nappe.

— C'est la vérité même, s'écria Dieuveille Riche.

Une lourde tristesse tombait sur les habitants. La deuxième bouteille de *clairin* était vide. Ils étaient ramenés à leur condition et aux pensées qui les tourmentaient : la sécheresse, les champs ravagés, la faim.

Laurélien Laurore tendit la main à Manuel :

— Je vais m'en aller, frère. Prends un repos après cette longue route. J'aimerais causer avec toi une autre fois de ce pays de Cuba. Alors, je dis : adieu, oui.

— Adieu, *compadre* ²⁸.

L'un après l'autre, ils le saluèrent, sortirent de la case, répétant :

— Délira, cousine, adieu, oui, Bienaimé, frère, adieu, oui.

— Adieu, voisins, répondraient les vieux, et merci pour la politesse.

Sur le pas de la porte, Manuel les regarda disparaître par les sentiers qui à travers bois menaient à leurs cases.

²⁸ Compère.

— Tu dois avoir grand goût, lui dit sa mère. Je vais te préparer à manger : il n'y a pas grand'chose, tu sais.

Sous l'appentis de feuilles de palmiers, elle s'accroupit devant les trois pierres noircies, alluma le feu, en aviva patiemment la flamme naissante en l'éventant de la paume de la main.

— Il y a de la lumière sur son front, pensait-elle avec extase.

Le soleil déclinait dans le ciel : on n'était pas loin de l'Angélus, mais une buée de chaleur épaisse de poussière persistait à l'horizon des *bayahondes*.

[32]

Gouverneurs de la rosée
roman

III

[Retour à la table des matières](#)

Ce doit être l'avant-jour, se dit Manuel.

Sous la porte rampait, avec une légère froidure, la clarté brouillée de l'aube. Il entendait dans la cour le chant agressif des coqs, le battement d'ailes et le piaillage affairé des poules.

Il ouvrit la porte. Le ciel, baigné de nuit, pâlissait au levant, mais le bois, encore endormi, reposait dans une masse d'ombre.

Le petit chien l'accueillit de mauvaise grâce et montrant les dents avec hargne, ne cessait de gronder.

— En voilà un chien ennuyant, un chien haïssable, s'écria la vieille Délira, le chassant de la voix et du geste.

Elle était déjà occupée à chauffer le café.

— Tu t'es levé de grand matin, *pitime mouin*. Est-ce que tu as dormi ton compte de sommeil ?

— Bonjour maman ; papa, je te dis bonjour, oui.

— Comment ça va, mon fi, répondit Bienaimé.

Il trempait un morceau de cassave dans son café. Délira offrit à Manuel un godet d'eau fraîche. Il se lava la bouche et les yeux.

— Je n'ai pas dormi, se plaignait Bienaimé, non je n'ai pas bien dormi. Je me suis réveillé au mi tan de la nuit, et je n'ai fait que me tourner et me retourner jusqu'à l'avant-jour.

— C'est peut-être le contentement qui te démangeait, remarqua Délira en souriant.

— Quel contentement ? rétorqua le vieux. C'était pour plus sûr les puces.

Tandis que Manuel buvait son café, une rougeur peu à peu montait et s'élargissait au-dessus du morne. La savane et sa broussaille crépue, avec la lumière, prenait de l'espace, s'étendait jusqu'à la lisière indécise où l'aube se dégageait lentement de l'embrasement confus de la nuit.

Dans le bois, les pintades sauvages jetèrent leur appel véhément.

« C'est pourtant de la bonne terre, pensait Manuel. Le morne est perdu, c'est vrai, mais la plaine peut encore donner sa bonne mesure de maïs, de petit-mil, et tous genres de vivres. Ce qu'il faudrait, c'est l'arrosage. »

[33]

Il voyait comme en songe, l'eau courante dans les canaux comme un réseau de veines charriant la vie jusqu'au profond de la terre ; les bananiers inclinés sous la caresse soyeuse du vent, les épis barbus du maïs, les « *carreaux* » de patates allongés dans les jardins : toute cette terre roussie, recrépie aux couleurs de la verdure.

Il se tourna vers son père :

— Et la source Fanchon ?

— Quoi, la source Fanchon ?

Bienaimé émiettait dans sa pipe ce qui lui restait du mégot de la veille.

— Par rapport à l'eau.

— Sèche comme le plat de ma main.

— Et la source Lauriers ?

— Tu es persistant, mon nègre. Pas une goutte, non plus. Il n'y a que la mare Zombi, mais c'est un marigot à maringouins ²⁹ : une eau pourrie comme une couleuvre morte, enroulée, une eau épaisse et sans force pour courir.

Manuel garda le silence ; un pli têtu contractait sa bouche.

Bienaimé traîna sa chaise vers le calebassier et s'assit en l'appuyant contre le tronc. Il était tourné vers la route où passaient des paysannes conduisant leurs bêtes de charges poussives.

— « Hue, bourrique, hue », leurs cris aigres s'élevaient dans le calme matinal.

— Maman, comment allez-vous vivre ?

— À la grâce de Dieu, murmura Délira. Elle ajouta tristement :

— Mais il n'y a pas de miséricorde pour les malheureux.

— Ça ne sert à rien, la résignation. Manuel secoua la tête avec impatience.

— C'est traître, la résignation ; c'est du pareil au même que le découragement. Ça vous casse les bras : on attend les miracles et la Providence, chapelet en main, sans rien faire. On prie pour la pluie, on prie pour la récolte, on dit les oraisons des saints et des *loa* ³⁰. Mais la Providence, laisse-moi te dire, c'est le propre vouloir du nègre de ne pas accepter le malheur, de dompter chaque jour la mauvaise volonté [34] de la terre, de soumettre le caprice de l'eau à ses besoins ; alors la terre l'appelle : cher maître, et l'eau l'appelle : cher maître, et il n'y a d'autre Providence que son travail d'habitant sérieux, d'autre miracle que le fruit de ses mains.

Délira le regarda avec une tendresse inquiète :

— Tu as la langue habile et tu as voyagé dans les pays étrangers. Tu as appris des choses qui dépassent mon entendement : je ne suis qu'une pauvre nègresse sotte. Mais tu ne rends pas justice au bon Dieu. C'est lui le Seigneur de toutes choses ; il tient dans ses mains le changement des saisons, le fil de la pluie et la vie des créatures. C'est lui qui donne la lumière au soleil et qui allume les chandelles des étoiles ; il souffle

²⁹ Moustiques.

³⁰ Divinités afro-haïtiennes.

sur le jour et il fait grande nuit ; il dirige les esprits des sources, de la mer et des arbres : Papa Loko ³¹, dit-il ; Maître Agoué ³², il dit, vous m'entendez ? Et Loko-atisou répond : que ta volonté soit faite ; et Agoueta-Woyo répond ; amen.

— Il y a longtemps que je ne les avais plus entendues, maman. Manuel souriait et Délira décontentée soupira :

— Ay, mon fi, c'est que c'est la vérité, oui.

Il faisait maintenant grand jour. Le soleil d'un rouge colérique embrasait la crête des mornes.

Les érosions s'avivèrent d'une lumière crue, et les champs apparurent dans leur pleine nudité. Dans la savane, les bœufs harcelés par les taons, mugirent longuement. La fumée des boucans de charbonniers flottait au-dessus des *bayahondes*.

Manuel alla chercher sa machette.

— Je vais faire un tour dans le pays, maman.

— Et de quel côté ?

— Par là.

Il fit un geste vague vers les collines.

— Je vais t'espérer ; ne muse pas trop en chemin, mon fi. Le regardant se diriger vers le bois, Bienaimé grommela :

— Il n'est pas arrivé qu'il se met déjà à vagabonder.

Manuel traversait le bois encore assombri et les branchages se penchaient sur le sentier bordé de cactus. Mais il se rappelait : après des détours et des croisements, le chemin déboucherait dans le vallon [35] resserré où Bienaimé avait autrefois défriché un morceau de terre à coton, et puis, par l'échancrure du morne, il monterait jusqu'à la source.

Il débucha une compagnie de pintades qui s'envola bruyamment à travers un fourré de campêchers : « Je pourrais essayer d'en prendre à l'éperlin, mais les pintades, ça a plus de ruse que la tourterelle et l'ortolan. » Il se sentait plein d'allégresse, malgré la pensée obstinée qui le hantait. Il avait envie de chanter un salut aux arbres : Plantes, à mes

³¹ Idem.

³² Id.

plantes, je vous dis : honneur ; vous me répondrez : respect, pour que je puisse entrer. Vous êtes ma maison, vous êtes mon pays. Plantes, je dis : lianes de mes bois, je suis planté dans cette terre, je suis lié à cette terre. Plantes, ô mes plantes, je vous dis : honneur ; répondez-moi : respect, pour que je puisse passer.

Il avait repris ce pas allongé et presque négligent, mais qui a bonne allure, des nègres de la plaine, dégageant parfois sa route d'un coup de machette rapide et il chantonnait encore lorsqu'il arriva à une clairière. Un habitant y dressait sa meule de charbon. C'était un nègre épais et comme foulé sous le pilon. Ses mains énormes pendaient au bout de ses bras ainsi que des paquets de racines. Ses cheveux lui descendaient sur le front buté par petits buissons enroulés et clairsemés.

Manuel le salua, mais l'autre, sans répondre, le regardait : sous l'avancée des sourcils, son regard bougeait comme un animal méfiant dans un terrier embroussaillé.

À la fin, il dit :

- Tu es le nègre qui est retourné hier de Cuba ?
- C'est moi-même.
- Tu es le garçon de Bienaimé ?
- C'est moi-même.

Le regard aminci, jusqu'à n'être plus qu'une escarille brûlante, l'habitant dévisagea Manuel, puis avec une lenteur calculée, il tourna la tête, cracha, et se remit à sa meule.

Manuel se débattait entre la surprise et la rage. Encore une seconde de ce voile rouge sur les yeux et il aurait rentré à l'inconnu son insolence à coups de plat de machette sur le crâne, mais il se domina.

[36]

Il poursuivit son chemin, remâchant sa colère et son malaise : « *El hijo de puta...* »³³. Mais que se passe-t-il ? Il se rappelait le brusque changement d'attitude d'Annaïse. « Il y a quelque chose de pas clair dans tout ça. »

³³ Le fils de putain.

Le vallon s'étendait au pied du morne. Les eaux dévalant des hauteurs l'avaient raviné et, par la pente, sa terre délavée avait été se perdre au loin. Les os des pierres perçaient sa peau maigre et les cadaches, qui sont parmi les plantes des araignées toutes velues de piquants, l'avaient envahi.

Manuel prit par le flanc du morne. Il montait dans la flambée du soleil. Il ne jeta qu'un coup d'œil vers la plaine, sa couleur de maladie, le crin grisâtre de ses *bayahondes*, la ravine déroulant au soleil la longue coulée de ses galets. Il tourna dans le sentier qui, de biais, redescendait vers la faille où autrefois coulait la source Fanchon.

Les dalles de pierres lissées par l'eau sonnèrent sous ses pas. Il les avait connues veinées de mousse humide : il se rappelait l'eau pure, sa phrase longuement dégorgée, sans commencement ni fin et le souffle du vent déchiré par les appels d'air comme un linge mouillé. Elle sortait de loin, la source, songeait Manuel, elle venait des reins mêmes du morne, cheminant secrètement, filtrant avec patience dans le noir, pour apparaître, enfin, dans la brèche de la colline, débarrassée de limon, fraîche et claire comme un regard d'aveugle.

Il n'en restait qu'une cicatrice de graviers et de chiendent, et, plus loin, là où commençait le plat du vallon, des blocs de roches, ayant roulé du morne, reposaient autour d'un sablier ainsi qu'un bétail paisible.

Il avait voulu se rendre compte ; eh bien, il savait maintenant, et pour la source Lauriers ça devait être pareil : un trou de boue caillée et c'était tout, alors est-ce qu'il fallait se résigner à dépérir lentement, à s'enfoncer sans remède dans le mouvant de la misère et dire à la terre adieu, je renonce ; non : derrière les mornes, il y avait d'autres mornes, et que le tonnerre l'écrase s'il ne fouillait les veines de leurs ravins avec ses propres ongles jusqu'à trouver l'eau, jusqu'à sentir sa langue humide sur la main.

— Compère, tu n'as pas vu une jument rouge dans ces parages ?

C'était la voix de Laurélien.

[37]

— La maudite a cassé sa corde.

Il descendit pesamment la pente vers Manuel.

— Comme quoi, tu refais connaissance avec le pays, frère ?

— Entendre et voir, ça fait deux, répondit Manuel, c'est pourquoi je suis venu icitte ce grand matin. Je me disais dans ma tête, je me disais comme ça : peut-être qu'il reste un petit filet caché, ça arrive parfois que l'eau se perde dans la passoire du sable, et puis, elle s'égoutte jusqu'à rencontrer le dur et mange son chemin dans le fond de la terre.

Il détacha avec sa machette une motte durcie, la cassa contre une pierre. Elle était pleine de brindilles et de détritus de racines desséchés qui s'écrasaient sous les doigts.

— Regarde : il n'y a plus rien ; l'eau est tarie depuis les entrailles du morne, c'est pas la peine de chercher plus loin, parce que c'est inutile.

Et avec une colère soudaine :

— Mais pourquoi, foutre, avez-vous coupé le bois : les chênes, les acajous et tout ce qui poussait là-haut ? En voilà des nègres inconséquents, des nègres sans mesure.

Laurélien lutta un moment avec les mots :

— Que veux-tu, frère... On a éclairci pour le bois-neuf, on a coupé pour la charpente et le faîlage des cases, on a refait les entourages des jardins, on ne savait pas nous-mêmes : l'ignorance et le besoin marchent ensemble, pas vrai ?

Le soleil raclait le dos écorché du morne avec des ongles étincelants ; la terre haletait par sa *barranque* altérée, et le pays enfourné dans la sécheresse se mettait à chauffer.

— Il se fait tard, dit Laurélien. Ma jument est à courir par là ; elle est en chaleur et j'ai peur que la salope se fasse couvrir par l'alezan bancal de compère Dorismond.

Ils grimpèrent ensemble la pente.

— Est-ce que tu viendras demain-si-dieu-veut à la gaguère ³⁴ ?

— Si l'idée m'en dit, fit Manuel.

³⁴ Où ont lieu les combats de coqs.

Il n'était préoccupé que d'une chose et il en tirait de l'irritation. Laurélien le sentit confusément et garda le silence. Arrivé à l'endroit où le sentier s'embranchait avec la montée et la descente, Manuel s'arrêta :

— Laurélien, dit-il, je vais te parler franc, mon compère. Écoute-moi, [38] t'en prie, écoute-moi bien. Cette question de l'eau, c'est la vie ou la mort pour nous, la salvation ou la perdition. J'ai passé une partie de la nuit les yeux clairs : j'étais sans sommeil et sans repos à force de réflexions. Manuel, je calculais, comment sortir de cette misère ? Plus j'imaginais la chose dans ma tête, plus je voyais qu'il n'y avait qu'un chemin et tout *drète* : faut chercher l'eau. Chaque nègre a sa conviction, n'est-ce pas ? Eh bien, je fais le serment : je trouverai l'eau et je l'amènerai dans la plaine, la corde d'un canal au cou. C'est moi qui le dis, moi-même, Manuel Jean-Joseph.

Laurélien le regardait, les yeux élargis ;

— Et comment vas-tu faire ?

— Espère, et tu verras. Mais, pour le moment, confiance pour confiance, c'est un secret entre nous.

— Que la Vierge Altagrâce me crève les yeux si je dis un mot.

— Bon ; et si j'ai besoin de ton concours, je peux compter sur toi ?

— Soyez assuré, jura solennellement Laurélien. Ils se serrèrent la main.

— D'accord ? fit Manuel.

— D'accord.

— En vérité ?

— En vérité, trois fois.

Tandis que Manuel descendait la butte, Laurélien lui cria encore :

— Compère Manuel, ho ?

— Plaît-il, oui, compère Laurélien ?

— Tu peux parier demain sur mon coq : il n'y a pas plus vaillant.

Manuel longea le bois ; l'ancien défrichage l'avait rongé en bordure, mais il reprenait maintenant ses droits avec la poussée tenace des cactus arborescents hérisrés d'aiguilles, leurs larges feuilles charnues,

insensibles au mouvement de l'air, épaisse et luisante comme la peau des caïmans.

Lorsqu'il arriva chez lui, le ciel tourné au gris-fer pesait ainsi qu'un couvercle brûlant sur l'ouverture des arbres. La case appuyée contre la tonnelle semblait abandonnée depuis une saison sans âge. Bienaimé somnolait sous le calebassier. La vie s'était détraquée, figée dans son cours : le même vent balayait les champs par rafales de poussière ; au-delà de la savane, le même horizon barrait la vue à tout espoir et reprisant une robe mille fois usée, la vieille Délira repassait, en tourment, les pensées de chaque jour : la réserve de vivres baissait, [39] on en était déjà réduit à quelques poignées de petit-mil et de pois-congo, ay Vierge Marie, ce n'était pas sa faute, elle avait fait son devoir et pris ses précautions selon la sagesse des anciens. Avant de semer le maïs, au lever du matin, devant l'œil rouge et vigilant du soleil, elle avait dit au Seigneur Jésus-Christ, tournée vers le levant, aux Anges de Guinée, tournée vers le Sud, aux Morts, tournée vers le couchant, aux Saints, tournée vers le nord, elle leur avait dit, jetant les grains aux quatre directions sacrées : Jésus-Christ, les Anges, les Morts, les Saints : voici le maïs que je vous donne, donnez-moi en retour le courage de travailler et la satisfaction de récolter. Protégez-moi contre les maladies et ma famille aussi : Bienaimé, mon homme, et mon garçon en pays étranger. Protégez ce jardin contre la sécheresse et les bêtes voraces, c'est une faveur que je demande, s'il vous plaît, par la Vierge des Miracles, amen et merci.

Elle leva ses yeux fatigués sur Manuel :

— Alors tu es de retour, mon fi.

— J'ai quelque chose à te demander, maman. Mais d'abord je vais me laver.

Il puisa de l'eau dans la jarre, en remplit une gamelle. Torse nu, derrière la case, sa peau frottée avec vigueur prenait une lumière lustrée et ses muscles s'étiraient avec souplesse comme des lianes gonflées de sève.

Il revint, rafraîchi, et tira le banc sous la tonnelle. Sa mère s'assit près de lui. Il lui raconta son étrange aventure dans le bois.

— Dis-moi comment est ce nègre ? demanda Bienaimé qui s'était réveillé.

— C'est un nègre noir, dru et membre, avec des cheveux en grains de poivre.

— Et des yeux enfoncés profond ?

— Oui.

— C'est Gervilen, déclara Bienaimé. Ah le maudit, le chien, le vagabond.

— Et hier, j'ai fait route avec une fille, nous avons causé d'amitié, mais quand je lui ai dit qui j'étais, elle m'a tourné le dos.

— Quel genre de nègresse c'était ? — interrogea encore le vieux.

— De belle taille, avec de grands yeux, des dents blanches, la peau fine. Elle m'a dit son nom : Annaïse, qu'elle s'appelle.

[40]

— C'est la fille de Rosanna et de défunt Beaubrun. Une grande gaule bonne à cueillir les imbéciles, avec des yeux de vache laitière ; quant à sa peau, je m'en fous, et pour ses dents, je n'ai jamais ri avec elle pour les remarquer.

Bienaimé bouillait de colère et les mots s'embrouillaient dans les flocons de sa barbe.

— Pourquoi sommes-nous ennemis ? demanda Manuel.

Sans répondre, Bienaimé alla chercher sa chaise.

Il y avait sous la tonnelle un jeu d'ombre qui venait du feuillage de palmier qui la couvrait.

— C'est une histoire ancienne, commença le vieux, mais elle n'est pas oubliée. Tu étais à Cuba à l'époque.

Il mâcha le tuyau de sa pipe.

Le sang a coulé.

— Racontez, papa, je vous écoute, fit Manuel avec politesse.

— Eh bien, mon fi, lorsque feu Johannes Lonjeannis est mort, — on l'appelait général Lonjeannis parce qu'il avait fait la guerre avec les cacos ³⁵, — il a fallu arriver au partage des terres.

³⁵ Paysans révolutionnaires.

C'était un véritable *don*³⁶, si tu as mémoire, ce général Lonjeannis, un nègre de grandes manières, un patriarche : on n'en voit plus de ce format. Par lui, on était pour ainsi dire tous parents. Il avait fait des enfants sans compter. Avec ma propre grand'tante, il avait eu Dorisca, le papa de ce Gervilen, la malédiction d'enfer sur sa tête galeuse. Un partage, ça se fait avec force discussions, c'est vrai, mais on est la famille, n'est-ce pas, on finit par se mettre d'accord. On dit : tu conçois, compère Un Tel ? et compère Un Tel répond : je conçois, et chacun prend son quartier de terre. La terre n'est pas un drap, il y a de la place pour tous. Mais voilà que Dorisca reste sourd comme un mulet rétif et un beau jour il s'amène avec sa famille et une escorte de partisans et prend possession. Nous autres, on va voir ce qui se passe. Ils étaient déjà en plein *coubite*, Dorisca et sa bande et ils n'avaient pas ménagé le *clairin*. Mon frère, défunt Sauveur Jean-Joseph, le bon Dieu ait pitié de son âme, n'étant pas capon, s'approche le premier : Compère Dorisca, il dit, tu n'agis pas dans ton droit. Mais Dorisca lui répond : Ote-toi de ma terre, ou je vais te hacher en morceaux que même les chiens [41] vomiront. Alors tu m'injuries, fait défunt Sauveur. La merde, répond Dorisca et ta maman ceci et ta maman cela. Tu n'aurais pas dû dire ça, fait Sauveur et il tire sa machette avant l'autre et l'étend raide mort. Alors la bataille a commencé. Il y a eu des blessés en quantité. Moi-même... Bienaimé souleva sa vareuse et souligna du doigt le tracé d'une cicatrice entre les poils blancs de sa poitrine.

— Et Sauveur est mort en prison, c'était mon frère cadet et c'était un bon nègre.

Bienaimé essuya une larme de son poing serré.

— J'écoute, dit Manuel.

— On a fini par séparer la terre, avec l'aide du juge de paix. Mais on a partagé aussi la haine. Avant on ne faisait qu'une seule famille. C'est fini maintenant. Chacun garde sa rancune et fourbit sa colère. Il y a nous et il y a les autres. Et entre les deux : le sang. On ne peut enjamber le sang.

— Ce Gervilen est un homme plein de mauvaisetés, murmura Délira. Et quand il boit, le *clairin* dérange son esprit.

³⁶ Propriétaire paysan. Vient de l'espagnol.

— C'est un nègre sans conscience, renchérit Bienaimé.

Tête basse, Manuel écoutait. Ainsi un nouvel ennemi se dressait dans le village et le divisait aussi sûrement que par une frontière. C'était la haine et son ruminement amer du passé sanglant, son intransigeance fratricide.

— Qu'est-ce que tu dis ? fit Bienaimé.

Manuel s'était levé. Devant son regard, les toits de chaume apparaissaient entre les arbres et dans chaque case macérait le poison noir de la vengeance.

— Je dis que c'est dommage.

— Je ne te comprends pas, mon fi.

Mais Manuel s'en allait lentement vers les champs, il marchait dans le soleil, il foulait les plantes flétries et il courbait un peu le dos comme s'il portait un fardeau.

[42]

Gouverneurs de la rosée
roman

IV

[Retour à la table des matières](#)

Quelques jours plus tard Manuel réparaît la tonnelle. Il remplaçait une traverse vermoulu par un jeune tronc de campêcher. Il l'avait ébranché, dévêtu de son écorce et mis à sécher. Mais le bois transpirait encore un peu d'humidité rouge.

- C'est bien que tu arrange la tonnelle, dit sa mère.
 - C'était tout pourri, répondit Manuel distrairement. Sa mère prit un temps :
 - Parce que j'ai prévenu Dorméus.
 - Dorméus ?
 - Le *houngan* ³⁷, mon fi. Manuel assura la traverse.
 - Tu m'entends, *pitite mouin* ?
 - Je t'entends, oui.
- Il enfonçait les clous dans la chair tendre du campêcher.
- Ce sera pour après-demain-si-dieu-veut, dit Délira.
 - Si-dieu-veut, répéta Manuel.

³⁷ Initié du vaudou.

Bienaimé a été chercher des feuilles fraîches pour couvrir la tonnelle. C'est un grand devoir que nous avons à remplir. Manuel descendit du banc. Il avait fini.

— C'est lui, Papa Legba, qui t'a ouvert le chemin du retour. Clairemise l'a vu en songe. Atibon-Legba, le maître des carrefours. Il nous faut le remercier. J'ai déjà invité la famille et le voisinage. Demain, tu iras au bourg acheter cinq gallons de *clairin* et deux bouteilles de rhum.

— J'irai, répondit Manuel.

Le surlendemain soir, les habitants attendaient sous la tonnelle nouvellement parée. Des lumignons accrochés aux poteaux brûlaient avec une acre odeur et, selon le battement d'ailes du vent, léchaient l'ombre d'une langue fumeuse.

Une rumeur de voix, sur la route, annonça l'arrivée de Dorméus. Bienaimé l'attendait déjà à la barrière. Le *houngan* s'avança ; c'était un grand nègre rougeâtre, du sérieux dans chacun de ses mouvements. La théorie de ses *hounsi*³⁸ coiffées et vêtues de blanc immaculé le suivait, [43] et elles élevaient dans leurs mains des esquilles de pin allumées. Elles précédaient le La Place, ordonnateur du cérémonial, les porte-drapeaux, les joueurs de tambours et de gong.

Faisant une révérence, Bienaimé offrit à Dorméus une cruche d'eau. Le *houngan* la reçut avec gravité, la souleva lentement de ses deux mains jointes vers les quatre directions cardinales. Ses lèvres murmuraient les paroles secrètes. Il arrosa ensuite le sol, traça un cercle magique, redressa sa haute taille et se mit à chanter accompagné de tous les assistants :

*Papa Legba, l'ouvri barriè-apou nous, ago yé !
 Atibon Legba, ah l'ouvri barriè-apou nous, pou nous passer
 Lo n'ya rivé, n'ya remercié loa yo
 Papa Legba, maît'e trois carrefours, maît'e trois
 [chemins, maît'e trois rigoles
 L'ouvri barriè-a pou nous, pou nous entrer*

³⁸ Initierées du vaudou.

Lo n'a entré, n'a remercié loa yo ³⁹

— Passez, papa, passez, dit Bienaimé s'effaçant humblement devant le *houngan*.

Dorméus prit les devants, suivi de ses gens. Les torches jetaient une lumière furtive sur les robes blanches des *hounsi*, tiraient quelques étincelles des paillettes dorées des drapeaux. Le reste avançait dans un remous plus épais que la nuit.

Et Legba était déjà là, le vieux dieu de Guinée. Il avait pris sous la tonnelle la forme de Fleurimond mais l'avait remodelée à son image vénérable, d'après son âge immémorial : les épaules voûtées et appuyé tout haletant d'épuisement sur la béquille d'une branche tordue.

Les habitants ouvrirent devant le *houngan* le chemin du respect. Les porte-drapeaux balancèrent au-dessus du possédé un dais de bannières déployées. Dorméus dessina à ses pieds le *vive* magique, planta en son mitan une bougie allumée.

— Tes enfants te saluent, dit-il au Legba ; ils t'offrent ce service en remerciement et en action de grâce.

[44]

Il désigna un sac de vannerie qui pendait au poteau central :

— Voici ta macoute, avec les vivres dont tu auras besoin dans ton voyage de retour. Rien ne manque : l'épis de maïs boucané, arrosé de sirop et d'huile d'olive, des salaisons, des gâteaux et la liqueur pour ta soif.

— Merci, fit le loa d'une voix éteinte, merci pour le manger et le boire. Je vois que vos affaires vont mal avec cette sécheresse. Mais ça va changer, ça va passer. Le bon et le mauvais font une croix. Moi

³⁹ Papa Legba, ouvre la barrière pour nous, afin que nous puissions passer, ago yé — Atibon Legba, ah, ouvre la barrière pour nous, afin que nous puissions passer. Lorsque nous serons arrivés, nous remercierons les loa...

Papa Legba, maître des trois carrefours, maître des trois chemins, maître des trois rigoles - Ouvre la barrière pour nous pour que nous puissions entrer — Lorsque nous serons entrés nous remercierons les loa.

Legba, je suis le maître de ce carrefour. Je ferai prendre la bonne route à mes enfants créoles. Ils sortiront du chemin de la misère.

Un chœur de prières l'entoura :

— Fais ça pour nous, papa, t'en prie, ay, cher papa, s'il vous plaît. La pénitence est trop grande et sans toi nous sommes sans défense. Grâce, grâce, la miséricorde.

Le possédé acquiesça d'un mouvement sénile. Sa main tremblait sur la béquille et il prononça encore quelques mots essoufflés et inintelligibles.

Dormeus fit un signe : le battement entrecoupé des tambours préluda, s'amplifia en un sombre volume percuté qui déferla sur la nuit et le chant unanime monta, appuyé sur le rythme antique et les habitants se mirent à danser leur supplication, genoux fléchis, bras écartés :

*Legba, fait leur voir ça
Alegba-sé, c'est nous deux.*

Leurs pères avaient imploré les fétiches de Whydah⁴⁰ en dansant ce Yanvalou⁴¹ et en leurs jours de détresse, ils s'en souvenaient avec une fidélité qui ressuscitait de la nuit des temps la puissance ténébreuse des vieux dieux dahoméens :

*C'est nous deux, Kataroulo
Vaillant Legba, c'est nous deux.*

Les *hounsi*, tournoyant autour du poteau central mélangeaient l'éclat de leurs robes à la vague brassée des habitants vêtus de bleu et Délira dansait aussi, le visage recueilli, et Manuel vaincu par la pulsation magique des tambours au plus secret de son sang, dansait et chantait avec les autres :

⁴⁰ Site d'un sanctuaire séculaire au Bénin.

⁴¹ Danse rituelle.

[45]

criez abobo ⁴², *Atibon Legba*
Abobo Kataroulo, Vaillant Legba.

Dorméus agita son *asson*, le hochet rituel fait d'une calebasse évidée, ornée d'un treillis de vertèbres de couleuvre et de perles de verroteries entrelacées. Les tambours s'apaisèrent. Au milieu du *vèvè*, le La Place avait déposé sur une serviette blanche un coq couleur de flamme afin de centrer toutes les forces surnaturelles en un seul nœud vivant, en un buisson ardent de plumes et de sang.

Dorméus saisit le coq et l'agita en éventail au-dessus des sacrifiants.

Mérillia et Clairemise chancelèrent, en frissonnant, le visage ravagé. Elles dansaient maintenant, en se débattant de l'épaule, dans l'étreinte forcenée des loa qui les possédaient en chair et en esprit.

Santa Maria Gratia.

Les habitants entonnèrent l'action de grâces, car c'était le signe visible que Legba acceptait le sacrifice.

D'une torsion violente, Dorméus arracha la tête du coq et en présenta le corps aux quatre directions cardinales.

Abobo hululèrent les hounsi.

Le *houngan* refit le même geste d'orientation et laissa tomber trois gouttes de sang par terre.

Saignez, saignez, saignez.

chantèrent les habitants.

Pendant tout ce temps, Délira se tenait agenouillée à côté de Bienaimé, les mains jointes à la hauteur du visage. Elle cherchait Manuel des yeux, mais lui, à ce moment-là, buvait dans la case un verre de *clairin* avec Laurélien et Lhérisson Céhomme.

— Ah, c'est qu'il faut servir les vieux de Guinée, oui, disait Laurélien.

⁴² Cri de jubilation religieuse.

— Notre vie est entre leurs mains, répondit Lhérisson.

Manuel vida son verre. Le martèlement rauque des tambours soutenaient l'exaltation du chant.

— *Vamos*⁴³, allons voir ce qui se passe, fit-il.

Le sang du coq s'égouttait, élargissant un cercle rouge sur le sol. Le *houngan* les *hounsi*, Délira et Bienaimé y trempèrent un doigt et tracèrent sur leur front le signe de la croix.

[46]

— Je t'ai cherché de tous côtés, dit la vieille avec un reproche dans la voix.

Il l'entendit à peine : dans un tourbillon frénétique, les *hounsi* dansaient en chantant autour de l'animal sacrifié et au passage lui arrachaient les plumes par poignées jusqu'à l'avoir entièrement dépouillé.

Antoine reçut la victime des mains du *houngan*. Ce n'était plus le *Simidor* hilare, hérissé de malice comme un cactus de piquants : cérémonieux et pénétré de son importance, il représentait maintenant Legba-au-vieux-os, chargé de cuire, sans ail ni graisse de porc, ce qui n'était plus un coq ordinaire, mais le *Koklo* du *loa*, revêtu de ce nom rituel et de la sainteté que lui conférait son meurtre sacré.

— Fais attention, compère, dit-il à un habitant qui le bousculait.

Il se tut, aussitôt, terrifié.

Car ce n'était plus Duperval Jean-Louis, cet homme qui bondissait sauvagement, la face convulsée, c'était Ogoun, le *loa* redoutable, dieu des forgerons et des hommes de sang et il criait d'une voix de tonnerre :

— C'est moi, c'est moi, c'est moi Nègre Olicha Baguita Wanguita.

Dorméus s'approcha de lui, brandissant son *asson*. Parcouru de grands tremblements, le possédé aboyait :

— C'est moi, c'est moi, c'est moi Nègre Batala, Nègre Ashadé Bôkô.

Entre les mains du *houngan*, l'*asson* bruissait avec une sèche autorité :

⁴³ Allons.

— Papa Ogoun, dit Dorméus, ne sois pas contrariant : ce service n'est pas pour toi, sauf ton respect. Un jour vient, un jour s'en va : ce sera ton tour une autre fois. Laisse-nous continuer cette cérémonie.

Le possédé écumait, titubant violemment de droite, de gauche, refoulant autour de lui le cercle des habitants.

Ne sois pas insistant, continuait Dorméus, mais avec moins d'assurance déjà, parce qu'il n'y avait rien à faire. Ogoun s'entêtait, il ne s'en irait pas, il réclamait sa part d'hommage et le La Place lui présenta son sabre qu'il baissa et les *hounsi* lui nouèrent un mouchoir rouge autour de la tête, lui en attachèrent d'autres aux bras et Dorméus dessina sur le sol un *vive* pour permettre au *loa* de faire son entrée. On lui apporta une chaise et il s'assit, une bouteille de rhum et il but à larges traits, un cigare et il se mit à fumer.

— Ah, dit-il, ce Manuel est retourné. Où est-il ce Manuel ?

[47]

— Je suis là, oui, fit Manuel.

— Réponds-moi : oui, papa.

— Oui, papa.

— On dirait que tu es impertinent, pas vrai ?

— Non.

— Réponds-moi : non, papa.

— Non, papa.

Le possédé, d'un bond, se leva, repoussa brutalement les *hounsi* et se mit à danser en chantant :

Bolada Kimalada, O Kimalada

N'a fouillé canal la, ago

N'a fouillé canal la, mouin dis : ago yé

Veine l'ouvri, sang courri

Veine l'ouvri, sang coulé, ho

Bolada Kimalada, Ô Kimalada ⁴⁴.

Il se balançait d'avant en arrière, dans une danse Nago, seul, au milieu des habitants troublés, puis il ralentit par soubresauts, soufflant encore, tremblant toujours, mais plus faiblement, car le *loa* s'en allait, et sous le masque guerrier d'Ogoun, réapparaissait lentement le visage hébété de Duperval. Encore quelques pas incertains, encore quelques saccades spasmodiques de la tête et Duperval s'écroula : le *loa* était parti. Manuel, aidé de Dieuveille Riche, releva l'homme et le transporta à l'écart. Il était pesant et insensible comme un tronc d'arbre.

— Bienaimé, dit Délira, Bienaimé, mon homme. Je n'aime pas ce que Papa Ogoun a chanté, non. Mon cœur est devenu lourd. Je ne sais pas ce qui m'arrive.

Mais Dorméus continuait le service de Legba par la cérémonie de l'*asogwé* ⁴⁵. Bienaimé, Délira et Manuel joignirent leurs mains autour de la macoute et la présentèrent successivement aux quatre points cardinaux. Le *houngan* planta les plumes du coq autour du poteau, traça un nouveau *vèvè*, alluma une bougie en son centre.

[48]

Les drapeaux ondoyèrent, l'appel sourd du tambour retentit, précipitant le chant dans un nouvel élan, les voix des femmes fusèrent très haut, fêlant l'épaisse masse chorale :

*Legba-si, Legba saigné, saigné
Abobo
Vaillant Legba
Les sept Legba Kataroulo
Vaillant Legba
Alegba-sé, c'est nous deux
Ago yé*

⁴⁴ Bolada Kimalada, ô Kimalada - Vous fouillerez le canal, prenez garde - Vous fouillerez le canal, je dis : prenez garde - La veine est ouverte, le sang court - Ô la veine est ouverte, le sang coule - Bolada Kimalada, ô Kimalada.

⁴⁵ Du nom des verroteries et vertèbres de serpent qui ornent l'*asson*.

Manuel s'abandonnait au ressac de la danse, mais une singulière tristesse se glissait en son esprit. Il rencontra le regard de sa mère et il lui sembla y voir briller des larmes.

Le sacrifice de Legba était terminé ; le Maître des chemins avait regagné sa Guinée natale par les voies mystérieuses où marchent les *loa*.

Cependant la fête se poursuivait. Les habitants oubliaient leur misère : la danse et l'alcool les anesthésiaient, entraînaient et noyaient leur conscience naufragée dans ces régions irréelles et louches où les guettait la déraison farouche des dieux africains.

Et lorsque vint l'aube, les tambours battaient encore sur l'insomnie de la plaine comme un cœur inépuisable.

[49]

Gouverneurs de la rosée
roman

V

[Retour à la table des matières](#)

La vie recommençait, mais elle ne changeait pas : elle suivait le même parcours, le même sillon, avec une indifférence cruelle. On était debout dès l'avant-jour : par les craquelures du ciel obscur passaient et se répandaient les premières et confuses clartés. Plus tard, la ligne du morne se dessinait, frangée d'une pâle lumière. Aussitôt que le soleil touchait le bois, assez pour éclairer à travers les *bayahondes* les sentiers entrecroisés, Manuel partait. Il abattait les arbres, dressait dans la clairière la meule sous laquelle le bois brûlerait à feu lent. Puis, il prenait le chemin du morne. Il revenait de sa course, trempé de sueur et les mains pleines de terre. Délira lui demandait où il avait été. Il répondait avec des mots qui prenaient le détour. Il avait ce pli tête au coin de la bouche.

Chaque samedi, Délira chargeait le charbon sur deux bourriques et s'en allait à la ville. Elle revenait à la nuit tombée, avec quelques misérables provisions et un peu de monnaie. Elle s'asseyait dans la case, toute cassée, sous le poids d'une immense fatigue. Bienaimé réclamait son tabac et ne le trouvait jamais assez fort.

Parfois la vieille contait ses déboires. Les inspecteurs des marchés, postés aux abords de la ville, s'abattaient sur les paysannes et les volaient sans pitié.

— Il vient et il me demande de payer. Je lui montre que j'avais déjà payé. Il se met en colère et commence à jurer. Regarde, si tu n'as pas honte, je lui dis, regarde mes cheveux blancs. Tu n'as donc pas de maman pour me traiter comme ça ? Ferme ta gueule, il crie — voilà ce qu'il crie, ou bien je te traîne en prison pour rébellion et scandale public. J'ai été obligée de lui donner l'argent. Non, il n'y a pas de considération pour nous autres malheureux.

Manuel serrait les poings à les faire craquer.

— Le bandit, le nègre sans aveu, grondait Bienaimé.

Un moment plus tard, il disait :

— Va dormir, ma vieille femme. Tes yeux se ferment. Tu as fait une longue route.. .

Délira déroulait sa natte, l'étendait sur le sol. Malgré les protestations de Manuel, elle exigeait qu'il occupât, dans l'autre pièce, le lit d'acajou.

... Quelques fois, Antoine venait dans le courant de la journée.

[50]

Il s'accroupissait auprès de Bienaimé.

— Ah, *Simidor*, *Simidor*, disait le vieux, quelle est cette misère ? Le *Simidor* secouait la tête.

— Ça ne s'est jamais vu.

Et il ajoutait d'une voix étouffée, regardant tristement les champs brûlés :

— Ne m'appelle pas *Simidor*. Appelle-moi Antoine : c'est mon nom. Vois-tu, compère, quand tu dis : *Simidor*, ça me fait songer au temps longtemps. C'est amer ces souvenances-là, c'est amer comme le fiel.

... Les après-midi, Manuel tressait sur la galerie des chapeaux de paille de latanier. On les vendait bien trente centimes pièce au bourg voisin. La cérémonie vaudou avait dévoré le peu d'argent qu'il avait rapporté de Cuba. Dormeus à lui seul avait coûté quarante piastres.

Souvent, Laurélien venait le voir. Il s'asseyait sur le banc : ses grandes mains tordues faites pour manier la houe reposaient sur ses genoux ; il disait à voix basse :

— Et cette eau ?

— Pas encore, pas encore, répondait Manuel. Mais je suis sur sa trace.

Ses doigts habiles allaient et venaient tandis que ses pensées voyageaient vers Annaïse. À plusieurs reprises, il l'avait aperçue dans le village. Chaque fois, elle s'était détournée ; elle s'était éloignée de ce long pas nonchalant et balancé.

Laurélien demandait à nouveau :

— Parle-moi de Cuba.

— C'est un pays, cinq fois, non dix, non vingt fois peut-être plus grand qu'Haïti. Mais, tu sais, moi je suis fait avec ça, moi-même.

Il touchait le sol, il en caressait le grain :

— Je suis ça : cette terre-là, et je l'ai dans le sang. Regarde ma couleur : on dirait que la terre a déteint sur moi et sur toi aussi. Ce pays est le partage des hommes noirs et toutes les fois qu'on a essayé de nous l'enlever, nous avons sarclé l'injustice à coup de machette.

— Oui, mais à Cuba, il y a plus de richesse, on vit plus à l'aise. Icitte, il faut se gourmer dur avec l'existence et à quoi ça sert ? On n'a même pas de quoi remplir son ventre et on est sans droit contre la malfaissance des autorités. Le juge de paix, la police rurale, les arpenteurs, les spéculateurs en denrées, ils vivent sur nous comme des puces. J'ai passé un mois de prison, avec toute la bande de voleurs et [51] des assassins, parce que j'étais descendu en ville sans souliers. Et où est-ce que j'aurais pris l'argent, je te demande, mon compère ? Alors qu'est-ce que nous sommes, nous autres, les habitants, les nègres-pieds-à-terre, méprisés et maltraités ?

— Ce que nous sommes ? Si c'est une question, je vais te répondre : eh bien, nous sommes ce pays et il n'est rien sans nous, rien du tout. Qui est-ce qui plante, qui est-ce qui arrose, qui est-ce qui récolte ? Le café, le coton, le riz, la canne, le cacao, le maïs, les bananes, les vivres et tous les fruits, si ce n'est pas nous, qui les fera pousser ? Et avec ça nous sommes pauvres, c'est vrai, nous sommes malheureux, c'est vrai, nous sommes misérables, c'est vrai. Mais sais-tu pourquoi, frère ? À cause de notre ignorance : nous ne savons pas encore que nous sommes une force, une seule force : tous les habitants, tous les nègres des plaines

et des mornes réunis. Un jour, quand nous aurons compris cette vérité, nous nous lèverons d'un point à l'autre du pays et nous ferons l'assemblée générale des gouverneurs de la rosée, le grand *coubite* des travailleurs de la terre pour défricher la misère et planter la vie nouvelle.

— Tu dis des paroles conséquentes, oui, fit Laurélien.

Il s'était comme essoufflé à suivre Manuel. Une ride marquait sur son front l'effort de la méditation. Dans le retrait le plus inarticulé de son esprit accoutumé à la lenteur et à la patience, là où les idées de résignation et de soumission s'étaient formées avec une rigidité traditionnelle et fatale, un rideau de lumière commençait à se lever. Il éclairait un espoir soudain, obscur encore et lointain, mais rude, certain et vérifique comme la fraternité.

Il cracha un jet de salive entre les dents.

— Ce que tu dis là est clair comme l'eau courante au soleil.

Il était debout et ses mains se fermaient comme pour essayer de retenir le fuyant des mots.

— Tu t'en vas déjà ?

— Oui, je ne faisais que passer avant d'aller voir après les bêtes. Je vais songer à tes paroles ; elles ont bon poids ; quant à ça, oui. Alors adieu, chef.

— Pourquoi m'appelles-tu : chef ? fit Manuel, étonné. Laurélien baissa la tête, réfléchit :

— Je ne sais pas moi-même, dit-il.

[52]

Il s'en alla de son pas tranquille et solide et Manuel le suivit du regard jusqu'à l'endroit où il disparut entre les arbres.

Un seul rayonnement aveuglant embrasait la surface du ciel et de la terre. La plainte roucoulée d'une tourterelle se faisait entendre. On ne savait d'où elle venait. Elle roucoulait au sein du silence avec des notes oppressées. Le vent s'est apaisé, les champs étaient couchés à plat sous le poids du soleil, avec leur terre assoiffée, leurs plantes affaissées et rouillées. Sur une butte lointaine dominant l'étendue embrouillée des *bayahondes* les feuilles des lataniers pendaient, inertes, comme des ailes cassées.

Devant chaque case, à l'ombre des quelques arbres que la sécheresse avait épargnés, les habitants contemplaient leur malheur. Des querelles explosaient sans motif visible, le bavardage des femmes s'aigrissait, tournait aisément à la dispute. Les enfants se tenaient à l'écart des taloches, mais la prudence, ça ne leur servait à rien. On entendait une voix irritée qui criait :

— Philogène, ho ? *Mussieu* Philogène, tu n'entends pas que je t'appelle ?

Et l'autre s'approchait, la mort dans l'âme, et recevait son affaire en pleine calebasse, que ça sonnait.

C'est que les choses prenaient mauvais visage, la faim se faisait sentir pour tout de bon, le prix du gros-bleu⁴⁶ montait en ville, alors on avait beau raccommoder le linge, il y en avait dont le derrière, sauf votre respect, paraissait par les bâillements du pantalon comme un quartier de lune noire dans les déchirures d'un nuage, ce qui n'était pas honorable, non, on ne pouvait pas le prétendre.

Le dimanche à la gaguière, le *clairin* à la cannelle, au citron ou à l'anis, montait vite à la tête des habitants, surtout des perdants, et il y eut des cas où les bâtons se mirent de la partie ; grâce à Dieu, ça n'allait pas plus loin, pas jusqu'à la machette, heureusement et quelques jours plus tard on se réconciliait, mais ce n'était pas tellement sûr qu'on ne gardait pas au fond de soi un restant de rancune tenace...

— Manuel, dit Bienaimé, si tu allais voir où est passé la génisse peintelée⁴⁷, si tu allais te rendre compte ?

[53]

Manuel laissa son travail, décrocha la corde qui pendait à un clou, en éprouva la résistance.

— Amarre-la à un piquet, mais avec une bonne longueur pour qu'elle ne s'empêtre pas.

— Pourquoi n'attends-tu pas qu'elle ait grandi ? fit Délira. Qu'elle ait mis bas un veau que nous vendrons plus tard à sa place ?

⁴⁶ Toile épaisse de coton dont on fait les blue-jeans.

⁴⁷ Tachée de blanc.

— Et de quoi vivrons-nous d'ici là ? Nous aurons le temps de manger nos propres dents jusqu'à la gencive, répliqua le vieux.

Comme les clôtures des jardins la côtoyaient et que le grillage du bois la fermait au couchant, la savane servait de barré ⁴⁸ au bétail. Les habitants tiraient des vaches un peu de lait de méchante qualité. Mais, à l'ordinaire, les bêtes vivaient dans une liberté sauvage et on ne les capturait que pour les marquer au fer rouge ou les vendre au marché de Pont Beudet quand le besoin se faisait pressant d'avoir quelques piastres sous la main.

Une espèce de graminée courte et sèche poussait là par petites touffes comme le mauvais poil des verrues et, sauf sous l'ombrelle de rares campêchers le soleil y exerçait son domaine sans limite. « Avec l'arrosage, je vois ça tout gras d'herbe de Guinée » pensait Manuel.

Il aperçut la génisse : elle se détachait dans la savane avec son pelage tacheté de roux et de blanc. Il fit un crochet pour la prendre par le plus court, lui couper la retraite et la pousser contre l'entourage de cactus-chandeliers qui bordait le champ de Saint-Julien.

Elle se rendit compte de la manœuvre et commença à trotter vers le large. Manuel se précipita à grandes enjambées et en pleine course la lassa. Elle l'entraîna, mais il s'arc-boutait ferme, tirant sur la corde par saccades, l'apaisant impérieusement de la voix :

— Hoh, turbulente, hoh, brigande, hoh, ma belle vache, hoh.

Il réussit à jeter le bout de la corde autour d'une souche. La génisse se débattit, donnant de la corne de tous côtés, mais à la fin, elle dut se tenir pour vaincue. Manuel attendit un moment, puis il la mena vers un campêcher et l'attacha à son ombre. « Tu vas changer de maître, dit-il, lui flattant le museau. Tu vas quitter la grande savane. C'est comme ça, la vie, que veux-tu. »

[54]

La génisse le regarda de ses larges yeux larmoyants et mugit. Manuel lui caressa l'échiné et les flancs du plat de la main. « Tu n'es

⁴⁸ Clôture.

pas trop grasse, on dirait ; on n'a qu'à te tâter pour sentir les os ; tu ne feras pas bon prix, non, certain que non. »

Le soleil maintenant glissait sur la pente du ciel qui, sous la vapeur délayée et transparente des nuages, prenait la couleur de l'indigo dans l'eau savonneuse. Mais là-bas, au-dessus du bois, une haute barrière flamboyante lançait des flèches de soufre dans le saignant du couchant.

Manuel retourna à la grand-route et traversa le village. Les cases s'alignaient au hasard des cours, dans le désordre des sentiers. Quelque chose de plus que les arbres, les jardins, les haies, les séparait. Une colère sourde et contenue, qu'une étincelle ferait éclater en violences et que la misère exacerbait, donnait à chaque habitant pour son voisin, cette bouche cousue, ce regard évasif, cette main toujours prête.

On aurait dit que le passé n'était pas enterré depuis des années avec Dorisca et Sauveur. Ils le rafraîchissaient sans cesse comme on avive de l'ongle une plaie mal fermée.

Les femmes étaient les plus enragées : elles étaient véritablement déchaînées. C'est qu'elles étaient les premières à savoir qu'il n'y avait rien à mettre sur le feu, que les enfants pleuraient de faim, qu'ils dépérissaient, les membres grêles et noueux comme du bois sec, le ventre énorme. Elles en avaient parfois la tête dérangée et elles s'injuriaient, à l'occasion, avec des mots que ça n'est pas permis. Mais les injures des femmes ne tirent pas à conséquence, ce n'est que du bruit fait avec du vent. Ce qui était plus grave, c'était le silence des hommes.

Manuel pensait à tout ça, en marchant dans le village. Il y en avait qu'il saluait : Adieu, frère, disait-il ; oh, adieu Manuel, disait l'autre. Et le courage ? faisait Manuel. Nous nous battons avec la vie, faisait l'autre. Mais certains se détournaient quand il passait ou bien regardaient tout drète à travers lui comme s'il avait été de fumée.

Pourtant, il les connaissait bien. N'étaient-ce pas là Pierrilis, Similien, Mauléon, Ismaël, Termonfis, Josaphat ? Il avait grandi avec eux au milieu de ces bois, partagé leurs jeux, tendu dans la savane des pièges aux ortolans, chapardé ensemble des épis de maïs. Plus tard ils avaient mêlé dans les *coumbites* leurs voix et leurs forces de jeunes nègres fringants. Ah, comme ils avaient, jadis, nettoyé et propreté ce jardin de frère Mirville, même que ce jour-là ils avaient bu un peu trop de *clairin*, mais oui, il se souvenait, et de tout, il n'avait rien oublié.

[55]

L'envie le prenait de s'avancer et de dire : Ho, cousins, ne me reconnaissez-vous pas, c'est moi, Manuel, Manuel Jean-Joseph lui-même et pas un autre.

Mais leurs faces étaient comme des murailles, noires et sans lumière.

Non, il n'y avait ni justice ni raison dans cette histoire. Il fallait laisser les morts reposer dans la paix du cimetière sous les frangipaniers. Ils n'avaient rien à faire dans l'existence des vivants, ces revenants de plein grand jour, ces fantômes sanglants et obstinés.

Et puis, s'il trouvait l'eau, le concours de tous serait nécessaire. Ce ne serait pas une petite affaire que de l'amener jusqu'à la plaine. Il faudrait organiser un grand *coubite* de tous les habitants et l'eau les unirait à nouveau, son haleine fraîche disperserait l'odeur maligne de la rancune et de la haine ; la communauté fraternelle renaîtrait avec les plantes nouvelles, les champs chargés de fruits et d'épis, la terre gorgée de vie simple et féconde.

Oui, il irait les trouver et il leur parlerait : ils avaient de l'entendement, ils comprendraient.

Devant sa porte, Hilarion, l'officier de police rurale, jouait au trois-sept avec son adjoint.

Il loucha de ses cartes vers Manuel.

— Salut, fit-il ; j'avais justement besoin de toi ; reste un moment, j'ai quelque chose à te dire.

Et à son adversaire :

— Dix de carreau ; baille-moi ton as.

— Je n'ai pas d'as.

— Donne-moi cet as, cria Hilarion, menaçant.

L'adjoint déposa l'as.

— Tricheur, impertinent que vous êtes, triompha Hilarion.

Il ramassa les cartes en un paquet dans le creux de sa main et se tourna vers Manuel.

— Comme quoi, tu causes aux habitants, n'est-ce pas ? Manuel attendait.

— Tu causes toutes sortes de paroles, il paraît.

Un éclair de malveillance passa dans ses yeux plissés :

— Eh bien, elles ne sont pas du goût des autorités, ce sont des paroles de rébellion.

Il déplia ses cartes en éventail :

[56]

— Tu ne diras pas que je ne t'ai pas prévenu. Manuel sourit :

— C'est tout ?

— C'est tout, répondit Hilarion, la tête dans ses cartes. Dix de trèfle, neuf de trèfle, baille-moi ton as.

— Mais je n'ai pas d'as, gémit l'autre, désespéré.

— Baille-moi cet as, tout de suite.

L'adjoint déposa l'as de trèfle.

— Ah, macaque, jubila Hilarion, tu te croyais de force à jouer avec Hilarion Hilaire. Ça t'apprendra, coquin.

Son gros rire s'enflait encore tandis que Manuel s'éloignait. Il n'était pas inquiet. Souvent, il avait parlé à Laurélien, Saint-Julien, Riche et aux autres.

Sûr, qu'ils n'avaient pas rapporté, mais seulement discuté et répété ses paroles et elles étaient arrivées aux oreilles poilues de cet Hilarion comme une mouche se prend dans une toile d'araignée. C'était bon signe, au fond, ça se répandait.

Les enfants suivaient sa haute taille avec des regards fascinés. Pour eux, il était l'homme qui avait traversé la mer, qui avait vécu dans ce pays étrange de Cuba : il était auréolé de mystères et de légendes.

Manuel en attrapa un par le bras ; c'était un petit nègre tout noir, les yeux ronds et polis comme des billes. Il lui caressa le crâne rasé au cul de bouteille :

— Comment est ton nom ?

— Monpremier, oui.

Mais une voix de femme héla, hargneusement :

— Monpremier, viens icitte.

Le gamin partit en vitesse vers la case ; dans sa précipitation, ses talons martelaient ses fesses nues.

Manuel s'en alla, le cœur mal à l'aise. Il laissa derrière lui les dernières cases. Les chardons dorés couvraient de leurs soleils minuscules les talus du chemin. Un reflet de lumière oblique traînait sur la plaine, mais l'ombre se nichait déjà dans les arbres et des taches mauves s'étendaient sur les flancs des collines. Ce qui dans la lumière avait été âpre et hostile l'apaisait et se réconciliait avec la fin du jour.

Dans le prolongement de la route, il la vit venir. Il la reconnut aussitôt à sa robe sombre, à son madras blanc et parce qu'elle était grande, qu'elle seule avait ce jet pur et souple des jambes, cet oscillement des hanches dans la douceur et parce qu'il l'attendait.

[57]

Il marcha lentement vers elle.

— Je te dis bonsoir, oui, Annaïse.

Quelques pas les séparaient.

— Ote-toi de mon chemin.

Elle respirait fort : sa poitrine se soulevait.

— Raconte-moi ce que je t'ai fait et pourquoi nous sommes ennemis.

Elle lui dérobait son visage :

— Je n'ai pas à te bailler d'explications. Je suis pressée ; laisse-moi passer.

— Réponds-moi d'abord. Je ne veux pas te faire des violences, Annaïse. J'ai de la bonne amitié pour toi. Crois-moi, en vérité.

Elle soupira :

— Ay, mes amis, en voilà un homme entêté. On dirait qu'il n'a pas d'oreilles pour entendre. Je te dis de me laisser continuer mon chemin, oui.

On voyait qu'elle faisait un effort pour l'impatience et le mécontentement.

— Je t'ai cherchée tout partout, mais tu te cachais comme si j'étais le loup-garou lui-même. Je voulais te parler, parce que je sais que tu peux m'aider.

— Moi t'aider et comment ça ? fit-elle surprise.

Pour la première fois, elle le regarda et Manuel vit qu'il n'y avait pas de colère dans ses yeux mais seulement une grande tristesse.

— Je te dirai si tu veux m'écouter.

— Les gens vont nous voir, murmura-t-elle, faiblement.

— Personne ne viendra et même si... Est-ce que tu n'es pas fatiguée, Annaïse, de toute cette haine qu'il y a, à l'heure qu'il est, entre nous.

— On a assez de peine comme ça avec l'existence, c'est vrai, ah, ce que l'existence est devenue difficile, Manuel.

Elle se reprit très vite :

— Laisse-moi, laisse-moi partir, pour la grâce de Dieu.

— Alors, tu n'avais pas oublié mon nom ? Elle répondit d'une voix éteinte :

— T'en prie, ne me tourmente pas.

Il lui prit la main. Elle voulut la lui retirer, mais elle était sans force.

[58]

— Tu es une bonne travailleuse, on dirait.

— Oui, dit-elle avec fierté, mes mains sont usées.

— J'ai à faire un grand causer avec toi, tu sais.

— On n'aura pas le temps ; la nuit vient ; regarde.

Le chemin s'effaçait, les arbres noircissaient et se fondaient dans l'ombre. Le ciel n'avait plus qu'une lueur hésitante, assombrie et lointaine. Seul, au plus bas de l'horizon, un nuage rouge et noir se dissolvait dans le vertige du crépuscule.

— Est-ce que tu as peur de moi, Annaïse ?

— Je ne sais pas, fit-elle dans un souffle oppressé

— Demain, vers le tard de l'après-midi, quand le soleil sera au pied du morne, je t'attendrai sur la butte des lataniers. Est-ce que tu viendras ?

— Non, non.

Sa voix était basse et effrayée.

— Anna, dit-il.

Il sentit sa main trembler dans la sienne.

— Tu viendras, n'est-ce pas, Anna ?

— Ah, tu me tourmentes, et c'est comme si j'avais perdu mon bon ange ⁴⁹, pourquoi me tourmentes-tu, Manuel ?

Il vit ses yeux pleins de larmes, et entre ses lèvres qui suppliaient, l'éclat humide de ses dents. Il lâcha sa main.

— Voici la nuit, Anna, va en paix, va reposer, ma négresse.

Elle n'était déjà plus là, ses pieds nus, en s'en allant, ne faisaient pas de bruit.

Il dit encore :

— Je vais t'espérer, Anna.

⁴⁹ Pour les vodouisants, l'une des deux moitiés de l'âme humaine, siège de la volonté.

[59]

Gouverneurs de la rosée
roman

VI

[Retour à la table des matières](#)

Sous les lataniers, il y avait un semblant de fraîcheur ; un soupir de vent à peine exhalé glissait sur les feuilles dans un long murmure froissé et un peu de lumière argentée les lissait avec un léger frémissement, comme une chevelure dénouée.

Sur la route, les paysannes conduisaient leurs ânes fatigués. Elles les encourageaient de la voix et l'écho affaibli de leurs cris monotones parvenait jusqu'à Manuel. Il les perdait de vue au gré d'un rideau de *bayabondes*, mais elles reparaissaient plus loin : c'était jour de marché et elles s'en revenaient, ayant encore un long trajet devant elles avant le coucher du soleil. À cette distance, il ne pouvait les reconnaître, mais il savait que c'était les commères de son propre village, Fonds-Rouge, de Ravine-Sèche qui se trouvait plus loin dans le renforcement du Morne Crochu, et des habitations des plateaux de Bellevue, Mahotière et Boucan-Corail.

Elles allaient en file presque ininterrompue, dans la poussière soulevée, et parfois l'une d'elles courait après sa bête qui s'écartait et la rabattait dans le rang, à grand renfort de malédic peace et de coups de fouet.

Séparée des autres, venait une paysanne montée sur un cheval alezan. Le sang de Manuel bondit vers son cœur avec des pulsations précipitées et brûlantes. Elle s'arrêta, tourna plusieurs fois la tête en

arrière et s'engagea dans un sentier de traverse. « Elle prend le chemin de la ravine, elle arrivera dans le détour de la butte. » Il prêta l'oreille et perçut le bruit des sabots sur les galets. C'était un claquement hésitant qui s'étouffait en un piétinement plus rapide quand le cheval trouvait le sable. Le terrain inclinait ses broussailles rabougries vers la ravine. « C'est par là qu'elle passera, entre ces bois d'orme ; je sortirai et elle me verra. » Il entendait maintenant le choc et le ricochet sec, sur les galets, des pierres qui dévalaient la pente. Elle émergea du sentier resserré. Le cheval allongeait le cou et renâclait avec effort. Elle portait une robe d'indienne à fleurs et un grand chapeau de paille retenu par une mentonnière. *Huïe !* disait-elle, encourageant sa bête du talon : *huïe !*

Manuel quitta sa retraite et elle l'aperçut. Elle s'arrêta et d'un mouvement vif des reins sauta à bas de sa monture.

[60]

L'alezan écumait, ses flancs haletaient, on voyait qu'Annaïse l'avait poussé à une bonne allure malgré les roches et la montée. Elle le mena par la bride et l'attacha à la fourche d'un arbre.

Elle s'avança vers lui de son pas égal et agile, sa gorge était haute et pleine, et sous le déploiement de sa robe, la noble avancée des jambes déplaçait le dessin épanoui de son jeune corps.

Elle fit une révérence devant lui.

— Je te salue. Manuel.

— Je te salue, Anna.

Elle toucha sa main tendue du bout de ses doigts. Sous l'ombrage de son chapeau un madras de soie bleue serrait son front. Des anneaux d'argent brillaient à ses oreilles.

— Alors, tu es venue.

— Je suis venue, tu vois, mais je n'aurais pas dû. Elle baissa la tête et détourna le visage.

— Toute la nuit j'ai lutté, toute la nuit j'ai dit : non, mais au matin je me suis habillée au chant du coq et j'ai été au bourg pour avoir une raison de sortir.

— Et tu as eu bonne vente, au marché ?

— Ah, Dieu, non, frère. Quelques mesures de maïs, c'est tout. Elle resta un moment silencieuse, puis :

— Manuel, ho ?

— Je t'écoute, oui, Anna.

— Je suis une négresse sérieuse, tu sais. Aucun garçon ne m'a jamais touchée. Je suis venue parce que je suis sûre que tu ne seras pas abusant.

Et s'interrogeant elle-même, rêveusement :

— Pourquoi que j'ai confiance en toi, pourquoi que j'écoute tes paroles ?

— La confiance, c'est presque un mystère. Ça ne s'achète pas et ça n'a pas de prix ; tu ne peux pas dire : vends m'en pour tant. C'est comme qui dirait une complicité de cœur à cœur ; ça vient tout naturel et tout vrai, avec un regard peut-être et le son de la voix, ça suffit pour savoir la vérité ou la menterie. Depuis le premier jour, tu m'entends, Anna, depuis le premier jour j'ai vu que tu n'avais pas de fausseté, que tout était clair en toi et propre comme une source, comme la lumière de tes yeux.

[61]

— Ne commence pas avec les galanteries, ça ne sert à rien et ce n'est pas nécessaire. Moi aussi, après notre rencontre sur la route, je me disais en moi-même : il n'est pas comme les autres et il a l'air bien sincère, mais quels mots il parle, Jésus Marie Joseph, c'est trop savant pour l'entendement d'une malheureuse comme moi.

— Ne commence pas avec les compliments, ça ne sert à rien et ce n'est pas nécessaire.

Ils rirent tous deux. Le rire d'Annaïse roulait dans sa gorge renversée et ses dents se mouillaient d'une blancheur éclatante.

— Tu ris comme la tourterelle, dit Manuel.

— Et je vais m'envoler comme elle, si tu continues tes flatteries.

Son visage noir s'éclairait d'un beau sourire.

— Est-ce que tu ne veux pas t'asseoir ? Icitte, tu ne saliras pas ta robe.

Elle s'assit à côté de lui, appuyée au tronc d'un latanier, sa robe étalée autour d'elle, et elle joignit les mains sur ses genoux.

La plaine se déroulait devant eux, cernée par les collines. D'ici, ils voyaient l'entremêlement des *bayahondes*, les cases distribuées dans leurs clairières, les champs abandonnés aux ravages de la sécheresse et dans la réverbération de la savane, le mouvement dispersé du bétail. Sur cette désolation planait le vol des corbeaux. Ils reprenaient les mêmes circuits, se perchaient sur les cactus et, alertés pas on ne sait quoi, écorchaient le silence de leur croassement grinçant.

— Quel est ce grand causer que tu avais à me faire, et comment, moi Annaïse, je voudrais bien savoir, je pourrais aider un homme comme toi ?

Manuel resta un moment sans répondre. Il regardait devant lui avec cette expression tendue et lointaine.

— Tu vois la couleur de la plaine, dit-il, on dirait de la paille dans la bouche d'un four tout flambant. La récolte a péri, il n'y a plus d'espoir. Comment vivez-vous ? Ce serait un miracle si vous viviez, mais c'est mourir que vous mourrez lentement. Et qu'est-ce que vous avez fait contre ? Une seule chose : crier votre misère aux *loa*, offrir des cérémonies pour qu'ils fassent tomber la pluie. Mais tout ça, c'est des bêtises et des macaqueries. Ça ne compte pas, c'est inutile et c'est un gaspillage.

— Alors qu'est-ce qui compte, Manuel ? Et tu n'as pas peur de dérespecter les vieux de Guinée ?

[62]

— Non, j'ai de la considération pour les coutumes des anciens, mais le sang d'un coq ou d'un cabri ne peut faire virer les saisons, changer la course des nuages et les gonfler d'eau comme des vessies. L'autre nuit, à ce service de Legba, j'ai dansé et j'ai chanté mon plein contentement : je suis nègre, pas vrai ? Et j'ai pris mon plaisir en tant que nègre vérifique. Quand les tambours battent, ça me répond au creux de l'estomac, je sens une démangeaison dans mes reins et un courant dans mes jambes, il faut que j'entre dans la ronde. Mais c'est tout.

— C'est dans ce pays de Cuba que tu as pris ces idées-là ?

— L'expérience est le bâton des aveugles et j'ai appris que ce qui compte, puisque tu me le demandes, c'est la rébellion, et la connaissance que l'homme est le boulanger de la vie.

— Ah, nous autres, c'est la vie qui nous pétrit.

— Parce que vous êtes une pâte résignée, voilà ce que vous êtes.

— Mais qu'est-ce qu'on peut faire, est-ce qu'on n'est pas sans recours et sans remèdes devant le malheur ? C'est la fatalité, que veux-tu.

— Non, tant qu'on n'est pas ébranché de ses bras et qu'on a le vouloir de lutter contre l'adversité. Que dirais-tu, Anna, si la plaine se peinturait à neuf, si dans la savane, l'herbe de Guinée montait haute comme une rivière en crue ?

— Je dirais merci pour la consolation.

— Que dirais-tu si le maïs poussait dans la fraîcheur ?

— Je dirais merci pour la bénédiction.

— Est-ce que tu vois les grappes du petit-mil, et les merles pillards qu'il faut chasser ? Tu vois les épis ?

Elle ferma les yeux :

— Oui, je vois.

— Est-ce que tu vois les bananiers penchés à cause du poids des régimes ?

— Oui.

— Est-ce que tu vois les vivres et les fruits murs ?

— Oui, oui.

— Tu vois la richesse ? Elle ouvrit les yeux.

— Tu m'as fait rêver. Je vois la pauvreté.

— C'est pourtant ce qui serait, s'il y avait quoi, Anna ?

— La pluie, mais pas seulement une petite farinade : de grandes, de grosses pluies persistantes.

[63]

— Ou bien l'arrosage, n'est-ce pas ?

— Mais la source Fanchon est à sec et la source Lauriers aussi.

— Suppose, Anna, suppose que je découvre l'eau, suppose que je l'amène dans la plaine.

Elle leva sur lui un regard ébloui :

— Tu ferais cela, Manuel ?

Elle s'attachait à chacun de ses traits avec une intensité extraordinaire, comme si, lentement, il lui était révélé, comme si pour la première fois, elle le reconnaissait.

Elle dit d'une voix assourdie par l'émotion :

— Oui, tu le feras. Tu es le nègre qui trouvera l'eau, tu seras le maître des sources, tu marcheras dans ta rosée et au milieu de tes plantes. Je sens ta force et ta vérité.

— Pas moi seulement, Anna. Tous les habitants auront leur part, tous jouiront de la bienfaisance de l'eau.

Elle laissa aller ses bras avec découragement.

— Ay, Manuel, ay frère, toute la journée, ils affilent leurs dents avec des menaces ; l'un déteste l'autre, la famille est désaccordée, les amis d'hier sont les ennemis d'aujourd'hui et ils ont pris deux cadavres pour drapeaux et il y a du sang sur ces morts et le sang n'est pas encore sec.

— Je sais, Anna, mais écoute-moi bien : ce sera un gros travail de conduire l'eau jusqu'à Fonds-Rouge, il faudra le concours de tout le monde et s'il n'y a pas de réconciliation ce ne sera pas possible. Je vais te raconter : dans les commencements, à Cuba, on était sans défense et sans résistance ; celui-ci se croyait blanc, celui-là était nègre et il y avait pas mal de mésentente entre nous : on était épargillé comme du sable et les patrons marchaient sur ce sable. Mais lorsque nous avons reconnu que nous étions tous pareils, lorsque nous nous sommes rassemblés pour la *huelga*...

— Qu'est-ce que c'est ce mot : la *huelgue* ?

— Vous autres, vous dites plutôt la grève.

— Je ne sais pas non plus ce que ça veut dire. Manuel lui montra sa main ouverte :

— Regarde ce doigt comme c'est maigre, et celui-là tout faible, et cet autre pas plus gaillard et ce malheureux, pas bien fort non plus, et ce dernier tout seul et pour son compte.

Il serra le poing :

[64]

— Et maintenant, est-ce que c'est assez solide, assez massif, assez ramassé ? On dirait que oui, pas vrai ? Eh bien, la grève, c'est ça : un NON de mille voix qui ne font qu'une et qui s'abat sur la table du patron avec le pesant d'une roche. Non, je te dis : non, et c'est non. Pas de travail, pas de *zqfra*, pas un brin d'herbe de coupé si tu ne nous paies le juste prix du courage et de la peine de nos bras. Et le patron, qu'est-ce qu'il peut faire, le patron ? Appeler la police. C'est ça. Parce que les deux, c'est complice comme la peau et la chemise. Et chargez-moi ces brigands. On n'est pas des brigands, on est des travailleurs, des prolétaires, c'est comme ça que ça s'appelle, et on reste en rangs têtus sous l'orage ; il y en a qui tombent, mais le reste tient bon, malgré la faim, la police, la prison, et pendant ce temps la canne attend et pourrit sur pied, la Centrale attend avec les dents désœuvrées de ses moulins, le patron attend avec ses calculs et tout ce qu'il avait escompté pour remplir ses poches et à la fin des fins, il est bien obligé de composer : alors quoi, qu'il dit, on ne peut pas causer ? Sûr, qu'on peut causer. C'est qu'on a gagné la bataille. Et pourquoi ? Parce qu'on s'est soudé en une seule ligne comme les épaules des montagnes et quand la volonté de l'homme se fait haute et dure comme les montagnes il n'y a pas de force sur terre ou en enfer pour l'ébranler et la détruire.

Il regarda au loin, vers la plaine, vers le ciel dressé comme une falaise de lumière :

— Tu vois, c'est la plus grande chose au monde que tous les hommes sont frères, qu'ils ont le même poids dans la balance de la misère et de l'injustice.

Elle dit humblement :

— Et moi, quel est mon rôle ?

— Quand j'aurai déterré l'eau, je te ferai savoir et tu commenceras à parler aux femmes. Les femmes, c'est plus irritable, je ne dis pas non, mais c'est plus sensible aussi et porté du côté du cœur, et il y a des fois, tu sais, le cœur et la raison c'est du pareil au même. Tu diras : Cousine Une Telle, tu as appris la nouvelle ? Quelle nouvelle ? elle répondra — On répète comme ça que le garçon de Bienaimé, ce nègre qui s'appelle Manuel, a découvert une source. Mais il dit que c'est tout un tracas de

l'amener dans la plaine, qu'il faudrait faire un *coumbite* général, et comme on est fâchés, ce n'est pas possible et la source restera là où elle est sans profit pour personne. Et puis tu mettras le causer sur la pente de la sécheresse, de la misère, et comment les enfants faiblissent et tombent [65] malades et que tout de même s'il y avait l'arrosage ça changerait du tout au tout, et si elle a un semblant de t'écouter tu diras encore que cette histoire de Dorisca et de Sauveur avait peut-être fait son temps, que l'intérêt des vivants passait avant la vengeance des morts. Tu feras le tour des commères avec ces paroles, mais va avec précaution et prudence, va avec des : « C'est dommage, oui ; et si pourtant ; peut-être que malgré tout... » Tu as compris, ma négresse ?

— J'ai compris et je t'obéirai, mon nègre.

— Si ça prend, les femmes vont rendre leurs hommes sans repos. Les plus récalcitrants vont se fatiguer de les entendre jacasser toute la sainte journée, sans compter la nuit : de l'eau, de l'eau, de l'eau... Ça va faire une sonnaille de grelots sans arrêt dans leurs oreilles : de l'eau, de l'eau, de l'eau... Jusqu'au moment où leurs yeux verront vraiment l'eau courir dans les jardins, les plantes pousser toutes seules, alors il diront : Bon, oui, femmes, c'est bien, nous consentons.

— De mon côté, je suis responsable de mes habitants, je leur parlerai comme il faut, et ils accepteront, je suis sûr et certain. Et je vois arriver le jour quand les deux partis seront face à face :

« Alors, frères, diront les uns, est-ce que nous sommes frères ? »
« Oui, nous sommes frères, feront les autres. »

« Sans rancune ? »

« Sans rancune. »

« Tout de bon. »

« En avant pour le *coumbite*. »

— Ah, dit-elle avec un sourire émerveillé, comme tu as de la malice. Je n'ai pas d'esprit moi-même, mais je suis rusée aussi, oui ; tu verras.

— Toi-même ? Tu es pleine d'esprit, et la preuve :

tu vas répondre à cette question, c'est une devinette. Il désigna la plaine de la main tendue :

— Tu vois ma case ? *Puerto*. Maintenant, suis-moi sur la gauche, tire une ligne toute drète à partir du morne jusqu'à cet emplacement à la lisière du bois. *Puerto*. C'est un bel emplacement, non ? On pourrait bâtir une case là, avec une balustrade, deux portes et deux fenêtres, et peut-être bien un petit perron, non ? Les portes, les fenêtres, les balustrades, je vois ça peinturé en bleu. Ça fait propre le bleu. Et devant la case si on plantait des lauriers, c'est pas très utile les lauriers, ça ne donne ni ombrage, ni fruits, mais ce ne serait rien que pour le plaisir de l'ornement.

[66]

Il passa son bras autour de ses épaules et elle frémît.

— Qui serait la maîtresse de la case ?

— Lâche-moi, dit-elle d'une voix étranglée, j'ai chaud.

— Qui serait la maîtresse du jardin ?

— Lâche-moi, lâche-moi, j'ai froid.

Elle se délivra de son étreinte et se leva. Elle avait la tête baissée, elle ne le regardait pas.

— Il est temps pour moi de partir.

— Tu n'as pas répondu à ma question, non.

Elle commença à redescendre la pente et il la suivit. Elle détacha la bride du cheval.

— Tu n'as pas répondu à ma question.

Elle se retourna vers Manuel.

Une lumière illumina son visage, ce n'était pas un rayon de soleil couchant, c'était la grande joie.

— Oh Manuel.

Il tenait embrassée la chaude et profonde douceur de son corps.

— C'est oui, Anna ?

— C'est oui, chéri. Mais laisse-moi aller, t'en prie. Il écouta sa prière et elle glissa de ses bras.

— Alors, adieu mon maître, dit-elle dans une révérence.

— Adieu, Anna.

D'un élan aisé, elle sauta sur sa monture. Une dernière fois, elle lui sourit, puis éperonnant le cheval du talon, elle redescendit vers la ravine.

[67]

Gouverneurs de la rosée
roman

VII

[Retour à la table des matières](#)

Aux approches de Fonds-Rouge, la nuit commença à l'envelopper, mais l'alezan pour l'avoir fait tant de fois à cette heure, connaissait le chemin. Son allure régulière berçait les pensées d'Annaïse : elle était encore bouleversée par la langueur qui l'avait saisie, cette surprise éblouissante de sa chair, cette dérive tournoyante des arbres et du ciel devant son regard égaré et qui l'aurait laissée, si sa volonté ne s'était accrochée à une panique obscure, brisée et renversée entre les bras de Manuel.

« Elle avait perdu son âme, ah Dieu bon Dieu, quel était ce sortilège ? Certains maudits, je fais le signe de la croix, protégez-moi Vierge Altagrâce, connaissent les maléfices qui changent un homme en bête, ou en plante ou en roche, en un moment de temps, c'est vrai, oui. Et je ne suis plus la même, qu'est-ce qui m'arrive, c'est une douceur qui fait presque mal, c'est une chaleur qui brûle comme la glace, je cède, je m'en vais ; ô Maître de l'eau, il n'y a pas de mauvaise magie en toi, mais tu connais toutes les sources, même celle qui dormait dans le secret de ma honte, tu l'as réveillée et elle m'emporte, je ne peux pas résister, adieu, me voici. Tu prendras ma main et je te suivrai, tu prendras mon corps dans tes bras et je dirai : prends-moi, et je ferai ton plaisir et ta volonté, c'est la destinée. »

Le cheval broncha brusquement. Quelqu'un ou quelque chose venait de sauter sur la route.

— Qui est là ? crie-t-elle, alarmée. Il y eut un ricanement rouillé :
— Bonsoir, cousine.
— Qui est là, quel est ton nom ?
— Tu ne me reconnais pas ?
— Comment veux-tu que je te reconnaisse dans ces ténèbres-là ?
— C'est moi, Gervilen.

Il marchait à côté d'elle, une ombre tassée, à peine distincte de la nuit, et elle sentit une vague menace dans sa présence.

— Comme quoi tu as eu du retard au bourg ?
— Oui, le maïs ne se vendait pas, et je ne sais pas ce qui le prend, ce cheval, à être si rétif aujourd'hui. C'est une nuisance, ce cheval.
— Et tu ne crains pas de rentrer après la brume ?
— Non, il n'y a pas de malfaiteurs sur cette route.

[68]

— Les bandits de grand chemin, ce n'est pas le plus dangereux.
Et avec le même rire sinistre :
— Il y a surtout les mauvais esprits, les démons, les grands diables, toutes sortes de Lucifer.
— Je demande pardon à Dieu, saint Jacques, saint Michel, aidez-moi, murmura-t-elle effrayée.
— Tu as peur ?
— Mon sang est devenu tout frète.

Gervilen se tut un moment et dans ce silence, Annaïse éprouvait une angoisse insupportable.

— On dit qu'il y en a un dans ces parages.
— Et de quel côté ?
— Tu veux savoir ?
— Oh, dis-moi vite.

Il siffla entre ses dents :

— Sur la butte des lataniers.

Elle comprit aussitôt. Gervilen les avait surpris, le malveillant, le Judas.

Elle dit avec une feinte indifférence :

— C'est peut-être pas vrai.

— Et de toutes manières, tu ne passes pas par là, n'est-ce pas. Ce n'est pas ta route.

— Non.

— Tu mens.

Il tira si violemment sur la bride que l'alezan se cabra et battit l'air des sabots.

Il avait crié mais sa voix était restée dans le fond de sa gorge, rauque et gonflée de fureur. Elle respira une haleine empoisonnée de *clairin*.

— Tu mens, éhontée. Je vous ai vus de mes propres yeux.

— Lâche cette bride, tu es saoul ; je suis pressée de rentrer.

— Saoul ? Tu vas prétendre que je n'ai pas vu qu'il a mis ses pattes sur toi et que tu n'as rien fait pour l'empêcher ?

— Et même si c'était vrai. De quel droit tu te mêles de mes affaires ? Quelle autorité as-tu sur moi ?

— Ça me regarde, foutre. Nous sommes la même famille : est-ce que Rosanna n'est pas la propre sœur de défunte Miranise, ma maman ?

— Tu sens le tafia, dit-elle avec dégoût. Tu me fais tourner le cœur.

[69]

— Tu es bien méprisante, mais tu te conduis comme une jeunesse ⁵⁰. Et avec qui encore ? Avec un vaurien qui a vagabondé dans les pays étrangers comme un chien sans maître, le garçon de Bienaimé, le neveu de Sauveur : pour ainsi dire ce qu'il y a de plus ennemi parmi les ennemis.

Il parlait avec une âpre véhémence, mais à voix basse, comme si la nuit était aux écoutes.

⁵⁰ Prostituée.

Ils allaient à la rencontre de lumières vacillantes. Des chiens se mirent à aboyer. Dans les cours, les ombres des habitants bougeaient autour du rougeoiement des cuisines en plein air.

— Annaïse, ho ? Elle ne répondit pas.

— Je te parle, oui, Annaïse.

— Tu n'as pas fini de m'invectiver ?

— C'est que j'étais en colère.

— Alors, tu me dis : excusez ?

Il murmura comme si chaque mot lui était arraché avec des tenailles :

— Je dis : excusez.

Il retenait toujours le cheval par la bride.

— Annaïse, est-ce que tu as oublié de quoi je t'ai causé l'autre jour ?

— Quant à ça jamais.

— C'est ton dernier mot ?

— Le dernier.

— Je n'ai pas besoin d'envoyer Dorismé, mon oncle, te demander à Rosanna ?

— Non, c'est inutile.

Il dit lentement, et avec un effort enroué comme s'il étouffait :

— Tu te repentiras, Annaïse. Et je fais le serment : que le tonnerre me réduise en cendres et la Vierge me crève les yeux, si je ne me venge.

Elle devina dans l'obscurité sa face convulsée.

— Tu ne me fais pas peur.

Mais l'inquiétude la saisit au cœur.

— Je suis un homme de parole ; marque bien ce que je te dis : il regrettera, ce nègre, d'avoir croisé le chemin de Gervilen Gervilis. Malheur à lui.

— Qu'est-ce que tu prétends faire ?

— Malheur à lui, je répète. Un jour tu comprendras cette phrase et tu mordras tes poingts jusqu'aux os.

— Hue, cria-t-il brusquement au cheval, abattant avec rage le plat de sa main sur sa croupe.

L'alezan partit au galop et Annaïse eut de la peine à le maîtriser. Lorsqu'elle arriva chez elle, Rosanna l'attendait. C'était une négresse de grand format : elle prenait tout l'encadrement de la porte.

— Pourquoi rentres-tu tard comme ça ?

Annaïse descendit du cheval et Gille, son frère, s'avança pour le desseller.

— Je parle à cette fille, est-ce qu'elle ne m'entend pas ? fit Rosanna avec colère.

— Bonsoir sœur, dit Gille, on te demande pourquoi tu rentres tard.

— Ah, gémit-elle, à bout de forces, si vous saviez combien je suis fatiguée.

[71]

Gouverneurs de la rosée
roman

VIII

[Retour à la table des matières](#)

Tu es tracassé, est-ce que je ne le vois pas, mais oui je le vois, je te demande pourquoi et tu ne me réponds pas, ce n'est pas bien, mon fi, non ce n'est pas bien. Alors, c'est que tu n'as pas confiance ? Depuis petit tu étais comme ça : glissant et fermé comme une muraille quand on voulait t'approcher, mais il y avait des fois, ah, Dieu, on dirait que c'était hier et tout ce temps a passé pourtant, tu venais près de moi le soir : maman, raconte-moi ce conte, et moi je faisais semblant d'être occupée et tu disais : maman, s'il vous plaît ; nous étions assis à cette même place, à la nuit tombée, et je commençais : Cric ? Crac, et à la fin tu dormais la tête sur mes genoux, c'était comme ça, mon fi, c'est ta vieille maman qui te le dis.

Délira mit un morceau d'igname dans l'assiette de Manuel, c'est tout ce qu'il y avait à manger aujourd'hui, avec un peu de mil.

— Tu radotes, ma femme, fit Bienaimé.

— Peut-être, peut-être que je radote. C'est que le temps passé et le temps présent ça ne fait pas une grosse différence ; ne te fâches pas, Manuel, si la vieille déraille ; pour moi, tu vois, tu es toujours resté mon petit garçon et lorsque tu étais perdu à l'étranger et que je t'attendais, j'avais un poids du côté du cœur comme si je te portais encore dans mon ventre. C'était toute la charge du chagrin, ah Manuel, quel chagrin j'avais, et maintenant tu es retourné et je ne suis pas tranquille, non, et depuis quelques nuits, je fais de mauvais songes.

Manuel mangeait en silence. Sa mère assise à ses pieds sur un escabeau le regardait, les yeux baignés de tristesse.

— Je n'ai rien, maman. Je ne suis pas malade, pas vrai ? Ne te tourmente pas.

— Certain que tu n'es pas malade, intervint Bienaimé. A-t-on jamais vu un nègre plus gaillard ? Délira, est-ce que tu vas le laisser en paix, à la fin des fins ? Et si moi, je voulais parler aussi ? Je dirais : qui est-ce qui lui a appris à manier la houe et la serpette, à sarcler, à planter, et même à faire des carabans ⁵¹ pour attraper les oiseaux ? Ça ne finirait jamais.

Il alluma sa pipe à un tison.

[72]

— Tu as fini de manger ? demanda Délira.

— Oui, je suis plein jusque là.

Il mentait ; la faim lui creusait l'estomac, mais la vieille n'avait pas encore pris une bouchée et il ne restait pas grand'chose dans la marmite.

Comme d'habitude, il traîna sa chaise vers le calebassier et l'adossa face à la grand-route. Le soleil rampait à ses pieds, mais il avait la tête dans la fraîcheur de l'ombre.

Délira toucha humblement le bras de Manuel.

— Pardon, mon fi, je dis : pardon, pour toutes ces plaintes. Elles sont sans raison, mais je me suis fait tellement de mauvais sang pour toi que ma tête continue à travailler à vide, ça tourne, ça tourne : c'est un véritable moulin à inquiétudes. Lorsque tu pars pour courir dans ces mornes — qu'est-ce que tu cherches c'est un mystère — je te regarde disparaître derrière les *bayahondes* et tout d'un coup, mon cœur s'arrête : s'il ne revenait pas, s'il sen allait pour toujours ? Je sais bien que c'est pas possible, mais je prie mes anges et mes saints comme s'il y avait un danger sur ta tête et la nuit je me réveille et j'ouvre la porte de ta chambre et je te vois couché : il dort, il respire, il est là, merci Vierge des Miracles.

⁵¹ Pièges.

C'est que, mon fi, tu es mon seul bien sur cette terre, avec mon vieil homme, tout désagréable qu'il est, pauvre Bienaimé.

Manuel lui caressa la main. Il était profondément remué.

— N'aies pas de peine pour moi, tu entends maman ? Et bientôt je t'apprendrai une grande nouvelle, tu entends, chère ? J'ai l'air tracassé, parce que tous les jours j'attends l'événement et je suis impatient.

— Quelle nouvelle, quel événement, mais de quoi parles-tu, Manuel ?

— Il est trop de bonne heure pour le dire. Mais ce sera une réjouissance, tu verras.

Délira le regarda, interdite, puis un tendre sourire effaça ce qui restait d'anxiété sur son visage.

— Tu as fais choix de quelque fille ? Ay Manuel, il est temps pour toi de t'établir et avec une négresse sérieuse et travailleuse, pas une de ces jeunesse comme il y en a dans le bourg. Combien de fois, je me suis dit : je n'ai plus beaucoup à vivre, est-ce que je mourrai sans voir les petits de mon petit ? Dis-moi son nom, parce que j'ai deviné, n'est-ce pas ? Attends : c'est Marielle, non ? Alors : Célina, la fille de commère Clairemisse, elle est bien honnête aussi.

[73]

— Ni l'une ni l'autre, maman, et c'est pas ça la nouvelle. C'est-à-dire...

— C'est-à-dire ?

— Ça se pourrait aussi et même c'est sûr : les deux choses sont amarrées comme la liane et la branche, mais ne me demande pas, maman ; avec tout le respect que je te dois, c'est encore un secret, à cause de certaines circonstances.

— Voilà que tu as des secrets pour ta propre maman, à l'heure qu'il est.

Elle était déçue et un peu mortifiée.

— Et comment elle est cette fille ; ce n'est pas une de ces pimbêches, au moins ?

— C'est une négresse qui n'a pas sa pareille dans tout le pays.

— Quelle est sa couleur ? Elle est noire noire ou bien, disons : rougeâtre ?

— Noire, noire. Mais tu vas me demander si elle a de grands yeux ou non, un nez comme ci ou comme ça et encore : quelle est sa taille, si elle est grasse ou maigre, si c'est une nègresse à grandes tresses ou à cheveux courts, et puis tu auras son portrait tout de même que si elle était devant toi.

Il rit :

— Ah maman, tu es ruseuse, oui.

— Bon, bon, fit Délira feignant d'être fâchée, je dis : paix à ma bouche, je ne veux rien savoir, je ne me mêle de rien. Allez-vous-en, M'sieur, j'ai à laver ces assiettes.

Mais on voyait que l'aventure l'intriguait et l'enchantait. Et Manuel lui passa le bras autour du cou et ils rirent tous deux ; le rire de Délira était étonnamment jeune, c'est qu'elle n'avait pas tellement l'habitude de le faire entendre, la vie n'est pas assez gaie pour ça : non, elle n'avait jamais eu le temps de trop l'user : elle l'avait préservé tout frais, comme un chant d'oiseau dans un vieux nid.

— On ne dirait pas des amoureux ? s'écria Bienaimé.

Ses bras levés prenaient le ciel à témoin.

— Tout à l'heure elle était à geindre et la voilà qui rit. Quelle est cette comédie, mes amis ? Les femmes, c'est changeant comme le temps. Mais c'est un proverbe qui n'est pas vrai, parce que je voudrais bien, moi, qu'une bonne pluie tombe après toute cette sécheresse.

[74]

Il tira sur sa pipe :

— Une saison malédictionnée comme celle-là, je n'en ai jamais vue de pareille.

Le ciel teinté d'ardoise offrait une surface nue brouillée d'un dur rayonnement solaire. Les poules accablées cherchaient l'ombre. Le petit chien dormait, la tête entre ses pattes. On pouvait compter ses os : si les chrétiens vivants n'avaient presque plus rien à manger, allez voir les chiens.

Bienaimé ferma les yeux, il tenait encore sa pipe éteinte, mais sa tête penchait de côté ; il glissait dans ce sommeil qui le prenait maintenant à toute heure de la journée et qui répétait souvent le même rêve : un champ de maïs à l'infini, les feuilles ruisselantes de rosée, les épis si gonflés qu'ils forçaient leurs enveloppes et que des rangées de grains paraissaient qui semblaient rire.

Délira, elle, lavait les plats. Et elle chantait, c'était une chanson semblable à la vie, je veux dire qu'elle était triste : elle n'en connaissait pas d'autre. Elle ne chantait pas fort et c'était une chanson sans mots, à bouche fermée et qui restait dans la gorge comme un gémissement, et pourtant son cœur était apaisé depuis qu'elle avait causé avec Manuel, mais il ne savait d'autre langage que cette plainte douloureuse, alors que voulez-vous, elle chantait à la manière des négresses ; c'est l'existence qui leur a appris, aux négresses, à chanter comme on étouffe un sanglot et c'est une chanson qui finit toujours par un recommencement parce qu'elle est à l'image de la misère, et dites-moi, est-ce que ça finit jamais la misère ? Si Manuel entendait ses pensées, il l'attraperait ; lui, voit les choses dans une lumière de joie, une lumière rouge ; il dit que la vie est faite pour que les hommes, tous les nègres, aient leur satisfaction et leur contentement ; peut-être bien qu'il a raison : un jour s'en va et un jour viendra qui apportera cette vérité, mais en attendant, la vie est une punition, voilà ce qu'elle est, la vie.

Pendant un bon moment tout sembla endormi et seul le chant berçait le silence qui est le sommeil du bruit.

Mais la voix excitée du *Simidor* réveilla Bienaimé.

— Bienaimé, ho Bienaimé, il y a des nouvelles, dit-il.

Le vieux bâilla, se frotta les yeux, secoua les cendres de sa pipe.

— Encore des tripotages que tu viens me raconter. Si tes jambes marchaient aussi vite que ta langue, tu ferais la route d'icitte à Port-au-Prince en un clin d'œil.

[75]

— Non, ce que je te dis est la vérité du Bon Dieu : Saint-Julien est parti et compère Loctama aussi.

— Eh bien, ils retourneront. Le cheval connaît la longueur de sa corde.

— Mais ils sont partis pour de vrai. Erzulie, la madame de Saint-Julien, répète qu'ils vont passer la frontière du côté de Grand-Bois pour essayer de trouver du travail en Dominicanie. La malheureuse crie et se lamente. Bientôt il ne lui restera plus une seule goutte d'eau dans le corps. Saint-Julien l'a laissée avec six petits nègres en bas-âge. Qu'est-ce que tu veux, cette sécheresse, c'est décourageant et il y en a qui ne se résignent pas à périr ; ils préfèrent quitter la terre des anciens pour aller chercher la vie en pays étranger. Et Charité, la fille de commère Sylvina, est partie aussi.

— Tu ne me diras pas ?

— Ouais, c'est comme ça, et d'autres vont la suivre sûrement. Elle est allée à la ville. Tu sais comment elle va finir ? Dans le péché et les mauvaises maladies. Mais il vaut mieux être laid que mort, dit le proverbe. Et nous allons tous mourir, si ça continue. Moi, je ne demande pas autre chose : je suis vieux, j'ai fait mon temps. Et à quoi bon vivre, si je ne peux plus passer mon tambour en bandoulière et conduire le *coubite* en chantant et boire mon compte de *clairin* après ? J'étais né pour ça, avec des doigts comme des baguettes et à la place de la cervelle une nichée d'oiseaux musiciens. Alors, je te demande pourquoi je vis encore. Mon rôle est fini.

Il avait un peu bu, le *Simidor*, et maintenant il avait la soulaison amère.

— Jésus-la-vierge, soupira Délira. Si les jeunes s'en vont, qui donc enterrera nos vieux os, pour que le jour du Jugement, ils soient assemblés entre Satan et le Père Éternel ?

— Ne m'énerve pas, Délira, gronda Bienaimé. Et le Bon Dieu va se fatiguer de t'entendre nommer son nom pour un oui et pour un non.

Il se tourna vers Antoine.

— Faut les empêcher de partir. Cette terre nous a nourris pendant des générations. Elle est encore bonne, elle ne demande qu'un peu d'eau. Dis leur que la pluie viendra, d'avoir une petite patience. Non, j'irai leur parler moi-même.

Savoir si les habitants écouterait Bienaimé. Ils étaient gavés de misère, ils n'en pouvaient plus. Les plus raisonnables perdaient la tête, [76] les plus forts flétrissaient. Quant aux faibles, ils s'abandonnaient, advienne que pourra, disaient-ils. On les voyait couchés, mornes et

silencieux, sur leurs nattes devant les cases, ruminant leur déveine, ayant perdu toute volonté. D'autres dépensaient leurs derniers centimes à acheter du clairin chez Florentine, la femme de l'officier de police rurale, ou bien ils prenaient à crédit, ce qui tôt ou tard leur jouerait un mauvais tour. L'alcool leur donnait un semblant de vigueur, une brève illusion d'espoir, un oubli momentané. Mais ils se réveillaient la tête orageuse, la bouche sèche ; la vie prenait un goût de vomissure et ils n'avaient même pas un morceau de salaison pour se refaire l'estomac. Fonds-Rouge s'en allait en débris et ces débris étaient ces bons habitants, ces nègres conséquents et de grand courage avec la terre, est-ce que ce n'était pas dommage, tout de même ?

— Manuel, où est ce Manuel ? cria Bienaimé.

— Il est sorti, répondit Délira.

— Toujours sorti, toujours dehors, toujours à courir dans les mornes. Un vrai nègre marron, ton garçon, Délira.

— C'est ton garçon aussi, Bienaimé.

— Ne me contrarie pas. Ces tendances-là, il a dû les prendre de ton côté.

— Oui, parce que toi tu es sans reproche.

— Je ne dis pas, parce que ce serait de la vantardise.

— Il y en a, dit le *Simidor*, leur derrière est léger comme les cerfs-volants, ils ne tiennent pas en place, c'est pas de leur faute.

Mais Délira s'était fâchée. Quand ça lui arrivait et c'était rare, elle redressait son corps décharné. Elle paraissait très grande ; sa voix ne s'élevait pas, elle restait calme et posée, mais les mots prenaient un fil coupant :

— C'est ça : j'ai été une vagabonde, je n'ai pas travaillé pour toi tous les jours de mon existence, du lever du soleil à la nuit noire. Je n'ai fait que rire et danser. La misère n'a pas graffigné ma figure, regarde mes rides, la misère ne m'a pas écorchée, regarde mes mains, la misère ne m'a pas saignée, si seulement tu pouvais regarder dans mon cœur. Quant à toi, tu es un nègre sans défaut, un nègre sans pareil, un nègre sans comparaison. Merci, mon Dieu, qu'une personne si peu méritante soit la femme d'un homme comme lui.

— Bon, assez, je dis : assez, femme, assez pour mes oreilles. Compère Antoine, allons voir ce qui se passe.

[77]

Délira, les regardant s'éloigner, secoua la tête et sourit ; sa colère était tombée.

— Ah, Bienaimé, ah mon pauvre nègre, murmura-t-elle.

Sa pensée revint aussitôt à Manuel : « Qu'est-ce qu'il peut bien chercher dans ces mornes ? Peut-être un trésor ? » L'idée lui en vint soudain : « Les blancs français avaient habité par icitte, on voyait encore par ci par là les traces de leurs indigoteries. Et ne disait-on pas qu'un habitant de Boucan-Corail avait trouvé par hasard, en fouillant son jardin, une jarre remplie de pièces d'argent ? Comment qu'il s'appelait déjà cet habitant ? Ah, bah, j'ai oublié, mais ça ne fait rien, la chose était vraie et Bienaimé avait vu un de ces carolus, il était gros comme ça et lourd ; un Italien de la ville avait pris le tout pour une bonne valeur et cet habitant, mais quel était donc son nom ? Ciriaque, c'est ça : Ciriaque avait acheté des terres du côté de Mirebalais et était devenu un grand propriétaire.

Mais on prétend que pour trouver un trésor, il faut avoir des compromissions avec le diable. Manuel n'en est pas capable ; quant à ça, je suis sûre que non. »

... Ce plateau de Chambrun où se trouvait Manuel s'élevait au milieu d'une petite plaine qui l'isolait, comme une île, du mouvement dès collines environnantes. De là, le regard portait à la ronde sur tout le pays : au levant, ce promontoire incliné d'où montaient des fumées, c'était Bellevue, ces cases en contrebas, Boucan-Corail, et plus loin, dans le bleu de la distance, étagée sur une pente adoucie, Mahotière et la belle venue de ses jardins de vivres à l'ombre des manguiers et des avocatiers. Ses habitants avaient même la chance d'une source d'eau bonne à boire et qui suffisait aussi pour la lessive. Elle jaillissait dans une gorge, et des choux caraïbes poussaient là, du cresson, et même de la menthe. C'est là que s'approvisionnaient ceux de Fonds-Rouge, mais c'était loin, et les calebasses remplies pesaient lourd sur le chemin du retour.

C'est ce qu'on appelait les Terres Froides, par contraste avec la plaine. Leurs habitants étaient plus râblés que nous autres et ils avaient

une manière de traîner le derrière en marchant : Nègres Congo, que nous leurs disions, mais on vivait quand même en bonne intelligence avec eux.

Au-dessus de Mahotière, à une journée de chevauchée, on arrivait au morne Villefranche ; les bois de pin commençaient sur ses flancs, [78] avec de longues traînées de brouillard, des loques humides pires que la pluie, pénétrantes jusqu'à la moelle des os. C'est une montagne à pic, déchirée de gouffres dont on ne voit pas le fond, couronnée de pitons qui se perdent dans le ciel bouleversé, les arbres y sont noirs et sévères ; le vent se plaint nuit et jour dans leurs branches, parce que c'est sensible et chantant, les pins.

— J'ai entendu dire que le plateau donnait un bon pâturage et que les bêtes à cornes y engrassaient à plaisir, mais je n'ai jamais été plus haut que Les Orangers où habite ma commère — Finélia qu'on l'appelle — et là, déjà, il fait une froidure qui n'est pas supportable pour nous, nègres de la plaine.

Devant le regard de Manuel, l'alignement des mornes courait jusqu'au couchant en une seule vague d'un bleu passé et tendre à l'œil ; si parfois le creusement d'un vallon la rompait, comme pour ce plateau de Chambrun, elle reprenait bientôt avec une nouvelle houle, d'autres gommiers rouges, d'autres chênes et la même brous saille confuse d'où s'élançaient les lataniers.

Un remuement d'air rapide et soyeux lui fit lever la tête vers un passage de ramiers. « C'est des millets. » Il suivit leur sillage cendré, jusqu'à leur plongée épargnée sur un morne voisin.

Soudain une idée le frappa qui le mit debout :

« Les ramiers, ça préfère le frais. *Caramba*, si c'était comme qui dirait un signe du ciel ? » Il redescendit le morne presque en courant. Le cœur lui battait à grands coups. « Qu'est-ce qui t'arrive, ho Manuel ? se disait-il. On croirait que tu vas à une première rencontre avec une fille. Ton sang est tout bouillant. » Une angoisse singulière lui nouait la gorge. « J'ai peur que ce soit comme les autres fois, une tromperie et une déception, et je sens que si je ne la trouve pas ce coup-ci, j'aurai un grand découragement. Peut-être même que je dirai : eh bien bon, tant pis. Non, c'est pas possible. Est-ce qu'on peut déserter la terre, est-ce qu'on peut lui tourner le dos, est-ce qu'on peut la divorcer, sans perdre

aussi sa raison d'existence et l'usage de ses mains et le goût de vivre ? Mais oui, il recommencerait à chercher, il le savait bien, c'était sa mission et son devoir. Ces habitants de Fonds-Rouge, ces têtes dures, ces *cabezes*⁵² de roche, il le fallait cette eau pour retrouver l'amitié [79] entre frères et refaire la vie comme elle doit être : un service de bonne volonté entre nègres pareils par la nécessité et la destinée. »

Il traversa le couloir de la plaine, il allait vite, il était pressé, il était impatient et il lui sembla que son sang s'engorgeait et essayait de s'échapper par ce tapage sourd dans le plein de sa poitrine.

« C'est là que les ramiers ont *jouqué*. Un morne bien boisé, il y a même des acajous, et ce feuillage gris qui fait argenté au soleil, je ne me trompe pas : c'est des bois-trompettes, et les gommiers, naturellement, ne manquent pas, mais de quel côté je vais entrer ? »

Son oreille le guidait plus que le regard. Chaque pas qu'il dégageait à coups de machette dans l'enchevêtrement des plantes et des lianes, il s'attendait à entendre l'envol effarouché des ramiers.

Il taillait son chemin de biais, vers le plus touffu du morne. Il avait déjà remarqué ce retrait, ce tassement assombri où les arbres se ramassaient dans une lumière épaisse.

Une faille abrupte s'ouvrit devant lui. Il la descendit, s'accrochant aux arbustes. Les pierres qui roulèrent sous lui, susciterent aussitôt un claquement d'ailes multiplié, les ramiers se dégageaient des branchages et par les déchirures du feuillage il les vit se disperser à tous les vents.

« Ils étaient plus haut ; il y en avait sur ce figuier-maudit là-bas. »

Manuel se trouvait au bas d'une sorte d'étroite coulée embrassée de lianes qui tombaient des arbres par paquets déroulés. Un courant de fraîcheur circulait et c'était peut-être pourquoi les plantes volubiles et désordonnées poussaient si drues et serrées. Il monta vers le figuier-maudit, il sentait ce souffle bienfaisant lui sécher la sueur, il marchait dans un grand silence, il entrait dans une pénombre verte et son dernier coup de machette lui révéla le morne refermé autour d'une large plateforme et le figuier géant se dressait là d'un élan de torse puissant ; ses branches chargées de mousse flottante couvraient l'espace d'une

⁵² Caboches.

ombre vénérable et ses racines monstrueuses étendaient une main d'autorité sur la possession et le secret de ce coin de terre.

Manuel s'arrêta ; il en croyait à peine ses yeux et une sorte de faiblesse le prit aux genoux. C'est qu'il apercevait des *malangas*, il touchait même une de leurs larges feuilles lisses et glacées, et les *malangas*, c'est une plante qui vient de compagnie avec l'eau.

Sa machette s'enfonça dans le sol, il fouillait avec rage et le trou n'était pas encore profond et élargi que dans la terre blanche comme craie, l'eau commença à monter.

[80]

Il recommença plus loin, il s'attaqua avec frénésie aux *malangas*, les sarclant par brassées, les arrachant des ongles par poignées : chaque fois il y avait un bouillonnement qui s'étalait en une petite flaue et devenait un œil tout clair dès qu'elle reposait.

Manuel s'étendit sur le sol. Il l'étreignit à plein corps :

« Elle est là, la douce, la bonne, la coulante, la chantante, la fraîche, la bénédiction, la vie. »

Il baisait la terre des lèvres et riait.

[81]

Gouverneurs de la rosée
roman

IX

[Retour à la table des matières](#)

— Tu as remarqué notre Manuel ? Depuis deux jours, il est comme s'il était tombé dans un nid de fourmis. Il est par icitte, il est par là, mais jamais à la même place. Il va sur la grand-route, il s'assied sur la galerie, il se lève à nouveau. Tu l'appelles, il n'entend pas, tu l'appelles encore, il semble sortir d'un rêve : Eh bien, oui ? il dit, mais tu vois qu'il ne t'écoute pas. La nuit, je l'entends se retourner sur son matelas, et s'agiter et se débattre ; il cherche le sommeil, il ne le trouve pas. Ce grand matin, je l'ai entendu qui riait tout seul et pour son compte tandis qu'il se lavait derrière la case. Est-ce qu'il aurait l'esprit dérangé, notre garçon ? Bienaimé, mon homme, réponds-moi, Bienaimé.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? fit le vieux de mauvaise humeur. Je ne suis pas dans sa peau, je ne suis pas dans sa tête. C'est un nègre remuant, ce Manuel, un nègre mouvementé. Voilà tout. Il y en a qui sont lents de nature et d'autres vifs comme l'éclair. Où vois-tu là du drôle et de l'inquiétant ? Toi, tu voudrais l'avoir tout le temps dans les plis de ton caraco comme un petit garçon et qu'il te raconte : maman, j'ai ceci, maman, j'ai cela, comme s'il n'avait pas grandi, comme s'il n'était pas un homme fait, avec toute sa conscience et toute sa raison. Alors, laisse lui donc sa liberté : les jeunes poulains, c'est fait pour galoper dans la savane. Baille-moi un morceau de charbon pour que j'allume ma pipe.

— C'est pas toi qui te plaignais l'autre jour qu'il était toujours en course ?

— Moi, quand ça ?

Le vieux faisait l'étonné.

— Tu cherches à me disputer, Délira ?

— Et cette pelle qu'il a été acheter hier au bourg, tu me diras pourquoi il en a besoin, et pourquoi il est parti ce matin avec elle dans les mornes, même qu'à son retour, elle était pleine d'une terre blanche comme il n'y en a pas dans ces parages ?

— Mais comment veux-tu que je réponde à tous ces pourquoi ? Demande-moi une bonne fois la raison que la lune certains jours ressemble à une tranche de melon d'Espagne, et à d'autres, la voilà ronde comme une assiette. C'est que tu es une femme enrageante, oui, Délira. Qu'est-ce que tu as à me pincer les côtes avec tes questions [82] toute la sainte journée ? Dans ta jeunesse, tu étais plutôt pas parlante, on te tirait les mots difficilement. Pour dire la vérité, je regrette ce temps passé.

Il se rencontra dans sa chaise, bougon et mécontent, les lèvres serrées autour du tuyau de sa pipe.

Les ennuis s'accumulaient. Quand un homme commence à avoir du guignon, dit-on, même le lait caillé peut lui casser la tête. La génisse peintelée s'était empêtrée dans sa corde et foulé une jambe. Dormeus l'avait traitée pour trois piastres, le sans-honte, mais elle tardait à guérir et Bienaimé devrait encore attendre avant d'aller la vendre. Lhérisson était parti travailler du côté de La Croix-des-Bouquets dans une équipe des Travaux Publics. D'autres songeaient à suivre son exemple et même à laisser Fonds-Rouge pour tout de bon. Et maintenant, ce Manuel qui se conduisait comme s'il allait tomber du mal caduc, quand donc, par la barbe du Saint Esprit, pardon, mon Dieu, j'ai blasphémé, je ne le ferai plus, mea culpa, quand donc finiraient tous ces emmerdements ?

Et voici arriver la commère Destine. Comment fait-elle pour garder toute cette graisse, se demande Bienaimé. Sa grosse figure noire brille comme du cuir bien ciré.

— Je suis passée te dire un petit bonjour, commère Délira. Compère Bienaimé, bonjour, oui.

— Bonjour, chère, répond le vieux.

Et puis il fait semblant de dormir. Il n'a pas envie de parler. Délira a avancé l'escabeau à Destine. Elle, reste debout. Destine s'étale et déborde de tous côtés.

— Comment va la vie ? fait-elle.

La pénitence continue, soupire Délira.

D'un mouvement de la tête, elle désigne les champs, et elle lève les yeux vers le ciel implacable.

On est au moment le plus chaud de la journée, et ce n'est pas midi, c'est plutôt vers les deux heures, lorsque la terre commence à dégager une vapeur qui monte et danse et fait plisser les paupières, tellement c'est aveuglant.

Il y a dans les *bayahondes* un roucoulement triste de tourterelle et le mâle répond avec un accent rauque, qui appelle. Mais leur dialogue n'interrompt pas le silence, il l'accompagne et le rend plus lourd et plus présent.

— Je vais partir, moi aussi, déclare Destine.

[83]

— Ne me dis pas... s'exclame Délira, effrayée.

— Oui, chère, c'est comme ça. Nous allons quitter la terre des anciens, mon nègre Joachim et moi-même. Nous avons de la famille du côté de Boucan-Corail, c'est de la famille éloignée, mais peut-être nous fera-t-elle la charité d'un morceau de terre, de quoi bâtir un *ajoupa* ⁵³ et planter un petit jardin. À la grâce de Dieu, Délira, mais comme c'est une grande peine...

Elle pleurait ; les larmes traçaient des sillons sales sur ses joues.

La vie était tarie à Fonds-Rouge. On n'avait qu'à écouter ce silence pour entendre la mort, se laisser aller à cette torpeur et on se sentait enseveli. Le heurt régulier et répété des pilons dans les mortiers s'était tu : il n'y avait plus un grain de petit-mil, et ce qu'il était loin le temps des *coubites*, du chant viril et joyeux des hommes, du balancement étincelant des houes au soleil, le temps bienheureux où nous dansions

⁵³ Case.

le menuet sous les tonnelles et les voix insouciantes des jeunes négresses jaillissaient comme une fontaine dans la nuit, adieu, je dis : adieu au temps de la grâce et de la miséricorde, adieu, adieu, nous nous en allons, c'est fini. Oh *loa*, mes *loa* de Guinée, vous n'avez pas bien mesuré le travail de nos mains et notre part de misère, votre balance a faux poids et c'est pourquoi nous mourrons sans recours et sans espoir, est-ce que c'est juste, répondez-moi, non, en vérité, c'est pas juste.

Délira dit, et sa voix est tranquille :

— À la Toussaint, j'ai nettoyé les tombes de mes morts. Ils sont tous enterrés icitte : ils m'attendent. Mon jour commence à tomber, ma nuit approche. Je ne peux pas partir.

Destine pleurait toujours :

— J'ai deux garçons dans le cimetière.

Délira lui toucha l'épaule :

— Prends courage, Destine, tu retourneras, cousine, tu retourneras avec la pluie et la bonne saison.

Destine essuya ses yeux du revers de sa main grasse, molle et comme désossée :

— Ce matin, il y avait une couleuvre enroulée dans le faîlage de la case. Joachim est monté sur la table et lui a fait sauter la tête d'un coup de serpette. Joachim, je lui ai dit, pourvu que ça ne nous porte [84] pas malheur, tu m'entends, Joachim ? Mais il a haussé les épaules sans une parole ; ça le ronge, Joachim, cette situation, ça le ronge en dedans comme une maladie, alors, c'est à peine, à l'heure qu'il est, s'il ouvre la bouche. Et Florentine lui réclame l'argent du *clairin* avec force menaces et des mots que ça ne peut pas se répéter, la scandaleuse, la femelle de gendarme.

Elle se leva :

— Nous nous verrons encore, Délira chère, je ne partirai pas avant la fin de cette semaine. J'ai rencontré Manuel en chemin ; en voilà un nègre bien fait. Tu as de la chance, cousine ; moi, mes deux garçons sont dans le cimetière, mais c'est la vie, on ne peut rien faire contre le malheur, il faut se résigner.

Quand elle fut partie, Bienaimé ouvrit les yeux ; il bascula sa chaise en avant, frappa du pied avec colère.

— Ah nègres ingrats que vous êtes, s'écria-t-il.

Cette terre vous a donné à manger, jour après jour, pendant des années et voilà que vous la quittez avec quelques lamentations pour la forme et un peu d'eau dans les yeux en guise de lessive pour la mauvaise conscience et le remords. Bande d'hypocrites. Quant à nous-mêmes, nous restons. Pas vrai, Délira ? Pas vrai, ma vieille femme ?

— Eh où pourrions-nous bien aller ? répondit Délira.

Enfin, après deux jours d'impatience, Manuel avait pu la rencontrer. Elle marchait sur la grand-route, à la vue des cases. Mais il lui avait soufflé au passage, en la croisant, sans s'arrêter, comme ça entre les dents : Attends-moi devant l'entourage de compère Lauriston, sous le tamarinier.

Et maintenant il la conduisait vers la source. Elle avait de la peine à le suivre tant il allait vite, elle avait peur aussi qu'on l'ait aperçue, mais Manuel assurait que non : l'endroit était abandonné depuis longtemps, c'était un ancien champ de coton dans le flanc des *bayahondes*, regarde : c'est plein d'herbe et de piquants, maintenant.

Ils entrèrent dans le bois. Le soleil passait à travers le tamis des arbres et remuait sur le sentier avec le mouvement du vent dans les hautes branches.

[85]

— Tu crois qu'il y a de l'eau en suffisance ? demanda Annaïse.

— J'ai fouillé jusque-là.

Il traça, de la main, une ligne à la hauteur de sa ceinture.

— Et pas un trou, seulement. Plusieurs. Sur toute la longueur de la plate-forme. C'est plein. Un grand bassin, je te dis.

Il était essoufflé, moins par la marche rapide que par ce souvenir.

— Si je n'avais pas rebouché les trous, je crois que ça aurait débordé, tellement il y en a.

— Tu es fort, oui, Manuel.

— Non, mais j'ai la foi.

— La foi dans quoi ?

— La foi dans la vie, Anna, la foi que les hommes ne peuvent pas mourir.

Elle réfléchit un instant.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? C'est comme pour l'eau, il faut fouiller profond dans tes paroles pour trouver leur sens.

— Oh sûr, qu'un jour tout homme s'en va en terre, mais la vie elle-même, c'est un fil qui ne se casse pas, qui ne se perd pas et tu sais pourquoi ? Parce que, chaque nègre pendant son existence y fait un nœud : c'est le travail qu'il a accompli et c'est ça qui rend la vie vivante dans les siècles des siècles : l'utilité de l'homme sur cette terre.

Elle le regarda avec ferveur :

— Jésus-Marie la Vierge, comme tu es savant, et toutes ces idées, elles viennent de ta tête ?

Elle se mit à rire :

— Tu n'as pas mal à la tête des fois ?

— Tu veux me moquer, hein...

Il la saisit par le bras et tout de suite le visage d'Annaïse s'altéra, la lumière vacilla dans ses yeux et elle dit d'une voix étranglée, parce que son cœur battait dans sa gorge :

— Mène-moi à la source.

Le taillis s'éclaircissait, les arbres s'espaçaient ; au bout du sentier s'ouvrait l'espace libre de la plaine.

— Tu vois ce morne ? dit Manuel. Non, pas celui-là, l'autre, le boisé, le bleu foncé, parce qu'il est tout juste en bas d'un nuage ? C'est là. Attends, je vais voir si personne ne vient.

Il sortit du bois, jeta un coup d'œil sur les environs. Il lui fit signe et elle le rejoignit.

[86]

— Allons vite, Manuel. J'ai peur qu'on nous voie.

Elle ne lui dit pas que depuis leur rencontre sur la butte aux lataniers, Gervilen l'épiait. Au détour d'un chemin, il apparaissait brusquement. Il ne disait rien, mais ses yeux rougis avaient une lueur sinistre. Aujourd'hui, il avait été au bourg, elle le savait parce que son frère Gilles devait l'y accompagner comme témoin, devant la justice de paix, d'une affaire de mulet volé ou égaré, elle ne se rappelait plus.

Gilles lui avait demandé :

— Tu as eu quelque histoire avec le cousin Gervilen ? Avant-hier au soir, quand il est venu me voir, il te regardait tout drôle.

Elle n'avait pas répondu.

— Tu as l'air de rêver, fit Manuel, tu ne dis rien, ma nègresse.

— J'aimerais être arrivée. Cette plainte est longue à traverser, je sens dans mon dos qu'on me regarde, c'est comme des pointes de couteaux.

Manuel tourna la tête de tous côtés :

— Ne sois pas craintive, il n'y a pas personne. Bientôt, nous n'aurons pas à nous cacher. Tout le monde saura pour qui je vais bâtir cette case. Trois pièces qu'elle aura, trois ; j'ai déjà calculé. Les meubles, je vais les faire moi-même, il y a du bel acajou par ici, je suis un peu menuisier. Et il y aura aussi une tonnelle, avec une plante grimpante, à cause de l'ombrage. On pourrait essayer du raisin, qu'en dis-tu ? Avec une bonne quantité de marc de café dans les racines, ça viendra, tu ne crois pas ?

— Ce sera comme tu voudras, murmura-t-elle.

— « Oui, je serai la maîtresse de ta maison. Je sèmerai tes champs, et je t'aiderai à rentrer la récolte. Je sortirai dans la rosée, au lever du soleil, pour cueillir les fruits de notre terre ; j'irai dans le serein du soir voir si les poules reposent dans les branches des arbres, si la bête sauvage et vorace ne les a pas enlevées. J'apporterai au marché notre maïs et nos vivres. Tu espéreras mon retour sur le pas de là porte. La lumière de la lampe sera derrière toi, sur la table, mais j'entendrai ta voix : tu as eu bonne vente, ma femme ? et je te répondrai selon la chance ou la malchance de la journée. Je te servirai à manger et je resterai debout pendant que tu manges et tu me diras : merci, ma

négresse et je répondrai : à ton service, mon maître, parce que je serai la servante de ta maison. La nuit, je m'étendrai à tes côtés, tu ne diras rien, mais à ton silence, à la présence de ta main, je répondrai : oui, mon homme, parce [87] que je serai la servante de ton désir. Il y aura un canal d'eau dans notre jardin et des roseaux et des lauriers sur ses bords. Tu me l'as promis. Et il y aura les enfants que je te donnerai, c'est moi qui le promets, au nom des saints qui sont sur la terre, au nom des saints qui sont dans les étoiles. »

Son visage était devenu grave, à l'image de son âme.

— Tes sourcils sont froncés, s'étonna Manuel ; tes yeux regardent dans le loin. Dis-moi ce que tu as, ma négresse ?

Elle lui sourit, sa bouche tremblait.

— De quel côté est la source, Manuel ?

— Nous sommes arrivés. Baille-moi ta main. Il y a une montée qui n'est pas facile.

Us suivirent le chemin haché par la machette de Manuel dans l'étouffement des plantes.

Manuel descendit d'abord dans la faille. Elle hésita, glissa un peu et il la reçut dans ses bras. Il éprouva contre le sien, le poids et la chaleur de son corps. Mais elle se dégagea.

— Ça sent le frais, dit-elle, ça sent le vent et l'humide.

Les ramiers battaient de l'aile, s'ouvraient un passage dans les feuilles, vers le ciel.

Elle leva le regard vers les branches qui se refermaient sur le silence.

— Il fait sombre, comme il fait sombre. On ne croirait pas que dehors il y a grand soleil. Icitte, c'est goutte à goutte qu'il filtre, le soleil. J'écoute, je n'entends aucun bruit, on est comme sur un îlet, on est loin, Manuel, on est au fin fond du monde.

— Au commencement du monde, tu veux dire. Parce que au commencement des commencements, il y avait une femme et un homme comme toi et moi ; à leurs pieds coulait la première source et la femme et l'homme entrèrent dans la source et se baignèrent dans la vie.

Il lui prit la main :

— Viens.

Il écarta les lianes. Elle entra dans le mystère du figuier-maudit.

— C'est le gardien de l'eau, murmura-t-elle, avec une sorte de terreur sacrée.

— C'est le gardien de l'eau.

Elle contempla les branches chargées de mousse argentée et flottante.

[88]

— Il a grand âge.

— Il a grand âge.

— On ne voit pas sa tête.

— Sa tête est dans le ciel.

— Ses racines sont comme des pattes.

— Elles tiennent l'eau.

— Montre-moi l'eau, Manuel. Il fouilla dans la terre :

— Regarde.

Elle s'agenouilla, trempa un doigt dans la flaue, fit le signe de la croix.

— Je te salue, eau bénite, dit-elle.

— Et là, regarde encore : il y en a tout partout.

— Je la vois, dit-elle.

Elle appuya son oreille contre la terre.

— Je l'entends.

Elle écoutait, le visage recueilli, éclairé d'un ravissement infini. Il était près d'elle.

— Anna.

Leurs lèvres se touchèrent.

— Mon nègre, soupira-t-elle.

Elle ferma les yeux et il la renversa. Elle était étendue sur la terre et la rumeur profonde de l'eau charriaient en elle une voix qui était le tumulte

de son sang. Elle ne se défendit pas. Sa main si lourde lui arrachait une douceur intolérable, je vais mourir. Son corps nu brûlait. Il desserra ses genoux et elle s'ouvrit à lui. Il entra en elle, une présence déchirante, et elle eut un gémissement blessé, non, ne me laisse pas ou je meurs. Son corps allait à la rencontre du sien dans une vague fiévreuse ; une angoisse indicible naissait en elle, un délice terrible qui prenait le mouvement de sa chair ; une lamentation haletante monta à sa bouche, et elle se sentit fondre dans la délivrance de ce long sanglot qui la laissa anéantie dans l'étreinte de l'homme.

[89]

Gouverneurs de la rosée
roman

X

[Retour à la table des matières](#)

— Le soleil se lève, dit Délira.

— Il est sur le morne, répondit Bienaimé.

Les poules caquetaient, inquiètes. Elles attendaient qu'on leur lançât du maïs, mais les habitants n'avaient plus rien à manger ou c'était presque tout comme. Ils gardaient les derniers grains, ils les écrasaient sous le pilon et ils en faisaient une bouillie épaisse et lourde, mais c'était remplissant, ça donnait de la consistance à l'estomac.

Les coqs s'affrontaient, une fraise de plumes hérissées autour de leurs cous. Ils échangeaient quelques becquées, quelques coups d'éperon.

— Chhhi... et Bienaimé frappait dans ses mains. Ils se séparaient pour se dresser plus loin et claironner à plein gosier leur défi.

Et dans chaque cour c'était pareil. Le jour commence ainsi, avec une lumière qui ne se décide pas, des arbres engourdis et la fumée qui monte derrière les cases, car c'est le moment du café et ce n'est pas mauvais d'y tremper un morceau de biscuit si le café est bien adouci — au sirop de canne, bien entendu, parce que pour le sucre, même le rouge, le bon marché, on n'a plus de quoi par les temps présents.

— Manuel a dit qu'il allait chercher Laurélien.

- C'est ce qu'il a dit.
— Mais qu'est-ce qui se passe donc, Bienaimé ?
— Demande-moi, je ne te répondrai pas.
— Il y a longtemps que je n'ai pas entendu une parole aimable de ta bouche.

Bienaimé avala une gorgée de café. Il se sentit honteux.

- C'est que mes rhumatismes recommencent, fit-il en manière d'excuse. Si tu me frottais avec un peu d'huile ? C'est dans les jointures que ça me tient.

— Je ferai chauffer l'huile avec du sel. Ça entrera mieux dans le mal.

Le vieux alluma sa pipe. Il caressa sa barbe blanche.

— Délira, oh ?

— Oui, Bienaimé.

— Je vais te dire quelque chose.

— Je t'écoute, oui, Bienaimé.

[90]

— Tu es une bonne femme, Délira.

Il détourna le regard et s'éclaircit la voix.

— Je vais te dire encore quelque chose.

— Oui, cher.

— Je suis un nègre désagréable.

— Non, Bienaimé, oh non, mon homme, tu as seulement tes jours difficiles, c'est la faute de toute cette misère. Mais depuis le temps que nous marchons ensemble dans la vie, et ça fait une longue route, avec, ah Dieu, pas mal de mauvais passages et des tribulations en quantité, tu m'as toujours protégée, tu m'as soutenue, tu m'as secourue, je me suis appuyée sur toi, et j'ai été à l'abri.

Mais le vieux insistait :

- Je te dis que je suis un nègre désagréable.
— Je connais le fond de ton cœur, il n'y a pas meilleur que toi.

— Tu es contrariante, oui, Délira ; ma parole, je n'ai jamais vu femme plus tête que toi.

— Bon, Bienaimé, c'est bien.

— C'est bien, quoi ?

— Tu es un nègre désagréable.

— Moi ? fit Bienaimé, interloqué et furieux. Délira eut son petit rire clair.

— C'est toi qui le prétends.

— Mais tu n'as pas besoin de le répéter. Tout le voisinage va l'entendre : Bienaimé est un nègre désagréable, Bienaimé est un ... Eh bien, oui, et après ?

La colère, c'était la seule sève qui lui restait dans les veines. Il en faisait grand usage.

Manuel et Laurélien arrivaient à grands pas. Ils sortaient du bois. Ils riaient et Laurélien, si calme à l'ordinaire, assénait sur l'épaule de Manuel des coups à estropier un bœuf.

— Il l'a trouvée, cria-t-il de loin. Il l'a trouvée.

— Qu'est-ce qu'il raconte ce Laurélien, il est fou, non ? grommela Bienaimé. Et le voilà qui piaffe comme s'il marchait sur des piquants. Il n'a pas déjà bu, ce grand matin ?

Délira alla chercher des chaises.

— Serviteur, dit Laurélien, portant la main à son front.

— Adieu, mon fi, répondit le vieux.

Il le regarda avec méfiance.

[91]

— L'absinthe, dit-il, il ne faut pas en abuser. Un verre pour se réveiller l'estomac, je ne dis pas non, mais pas plus.

— Je suis saoul, c'est la vérité, dit Laurélien.

Il tordait ses grandes mains et riait.

— Pourtant je n'ai pas bu une goutte, pas ça. Délira, comment va la vie ? Ah, ma commère, elle va changer la vie, depuis le jour d'aujourd'hui, elle va changer.

Il se tourna vers Manuel. Son visage redevint sérieux.

— Parle, chef. Explique-leur l'affaire.

— C'est par rapport à l'eau, fit Manuel.

Il respira profondément. Chaque mot avait son poids d'émotion.

— Depuis mon retour à Fonds-Rouge, je la cherche.

Il ouvrit les bras, sa face était pleine de soleil, il cria presque :

— Je l'ai trouvée. Une grande source, un bassin rempli à ras bord, capable d'arroser la plaine. Chacun en aura pour ses besoins et sa suffisance.

Bienaimé sauta sur ses pieds. Sa main tremblante s'accrocha à la chemise de Manuel.

— Tu as fait ça ? Tu as trouvé l'eau ? C'est vrai ?

Il riait avec une étrange grimace, une voix qui se brisait, et les larmes coulaient dans sa barbe blanche.

— Respect, mon fi, ton papa te dit : respect parce que tu es un grand nègre. Oui, chapeau bas devant toi, Manuel Jean-Joseph. Délira, tu entends, mon garçon a trouvé l'eau. Lui tout seul, avec ses propres mains. Je reconnaissais mon sang, je reconnaissais ma race. Nous sommes comme ça dans la famille : des nègres entreprenants et c'est pas l'intelligence qui nous manque.

Il ne lâchait pas Manuel. Il bégayait, le regard noyé :

— Ah, garçon, garçon...

Délira pressait ses mains contre son cœur. Elle regardait Manuel. Elle ne disait rien. Elle se sentait aussi faible que ce jour où il était venu au monde : elle sarclait dans le jardin et les douleurs l'avaient surprise. Elle s'était traînée jusqu'à la case, elle avait mordu ses cris dans la chair de son bras et il était né dans un immense déchirement de son être. Elle avait elle-même coupé le cordon, lavé et couché l'enfant dans du linge propre avant de se laisser couler au fond de ce puits noir d'où étaient venus la tirer plus tard la voix de Bienaimé et le bavardage des commères.

[92]

Et aujourd'hui, il était devant elle, cet homme si grand, si fort, avec cette lumière sur son front, et qui connaissait le mystère du sommeil de l'eau dans les veines des mornes.

Il était près d'elle. Son bras embrassait ses épaules. Il lui demandait :

— Tu es contente, maman ?

Elle entendit une voix qui répondait, lointaine, lointaine, et c'était pourtant la sienne :

— Je suis contente pour nous, je suis contente pour la terre, je suis contente pour les plantes.

Le monde chavirait autour d'elle : la case, les arbres, le ciel. Elle dut s'asseoir.

Bienaimé pressait Manuel de questions :

— Raconte, mon fi. Où est-elle cette eau ? Comment est-elle ?

Et avec une brusque inquiétude :

— C'est pas une petite eau, au moins, un courant de rien du tout, juste bonne pour le boire ?

— Non, dit Manuel, c'est une eau conséquente. Faut voir l'endroit : c'est une grande terrasse de terre blanche comme la craie ; ça boit l'eau facilement cette qualité de terre, mais l'eau a dû trouver plus loin du dur, du résistant, alors elle a gonflé. Sûr que dans quelques années, elle aurait crevé toute seule. Alors, ce qu'il y a à faire, c'est d'abord planter une rangée de poteaux, mais serrés, pour que ça tienne la terre, parce que si on commence à fouiller dans le plein du bassin, ce sera comme si on fêlait une jarre et l'eau ira se perdre sans direction. Après, on tracera un canal principal, dans la traverse de la plaine et par les *bayahondes*, et dans chaque jardin chacun tirera son canal à lui, pour son arrosage. Quand le grand canal et les autres seront prêts, on ouvrira le bassin. Il serait bon aussi de nommer un syndic, avec la confiance de tous les habitants, pour la distribution de l'eau d'après le besoin de chaque nègre, enfin, vous voyez, c'est un gros travail.

— Le syndic, ce sera toi, chef, dit Laurélien. C'est tout voté.

— Tu l'entends, Délira ? s'écria Bienaimé avec un immense orgueil. Il a déjà tout calculé dans sa tête et ce qu'il dit, c'est la raison même.

Mais une pensée sembla aussitôt l'assombrir :

— Tu as dit : tous les habitants. Tu ne comptes pas... les autres.

Manuel s'attendait à cette question :

— Je peux parler clair, et selon la vérité ? dit-il. Et vous-mêmes, vous m'écoutez, Maman ? Compère Laurélien ?

[93]

— Nous écoutons, oui, Manuel.

— Bon, combien, de notre côté, sommes-nous de nègres valides ? Attends.

Il compta sur ses doigts :

— Quatorze. Et les autres, les héritiers et partisans du défunt Dorisca, ça doit faire à peu près autant. Papa, maman : considérez bien ; compère Laurélien, réfléchis. Seuls, nous n'arriverons jamais à bout de ce travail : les poteaux à couper, à transporter, à planter ; un canal de bonne longueur par la plaine, et le bois à éclaircir pour le faire passer. Et puis l'eau, c'est pas une propriété, ça ne s'arpente pas, ça ne se marque pas sur le papier du notaire, c'est le bien commun, la bénédiction de la terre. Quel droit aurions-nous... ?

Bienaimé ne le laissa pas achever.

— Le droit que tu l'as trouvée, cria-t-il, le droit que les ennemis n'ont pas de droit.

Il fit un effort pour se maîtriser :

— Mais dis-moi franc ce que tu veux faire.

— Aller trouver les autres. Compères, je dirais, c'est vrai ce qu'on répète, oui, compères. J'ai trouvé une source qui peut arroser tous les jardins de la plaine, mais pour l'amener jusqu'ici, faut le concours de tout le monde, un *coumbite* général, voilà ce qu'il faut. Ce qu'une main n'est pas capable, deux peuvent le faire. Baillons-nous la main. Je viens vous proposer la paix et la réconciliation. Quel avantage avons-nous d'être ennemis ? Si vous avez besoin d'une réponse, regardez vos enfants, regardez vos plantes : la mort est sur eux, la misère et la désolation saccagent Fonds-Rouge. Alors, laissez la raison parler. Le sang a coulé entre nous, je sais ; mais l'eau lavera le sang et la récolte nouvelle poussera sur le passé et mûrira sur l'oubli. Il n'y a qu'un moyen

de nous sauver, un seul, pas deux : c'est pour nous de reformer la bonne famille des habitants, de refaire l'assemblée des travailleurs de la terre entre frères et frères, de partager notre peine et notre travail entre camarades et camarades...

— Ferme ta grande gueule, palabreur, rugit Bienaimé. Je ne veux plus t'entendre. Et si tu continues, je te tannerai la peau, dans la mesure de ton dos, à coups de bâton.

Il brisa sa pipe en la lançant violemment sur le sol et partit à travers champs pour donner de l'air et de l'espace à sa rage.

[94]

La fureur de Bienaimé surprit les autres comme une averse. Ils gardèrent le silence. Délira soupirait, Laurélien soulevait ses lourdes mains et les regardait comme des outils étrangers, Manuel avait ce pli obstiné au coin de la bouche.

— Maman, dit-il à la fin, qu'est-ce que tu penses de tout ça ?

— Ah, mon fi, c'est que tu me demandes de choisir entre toi et Bienaimé.

— Non, mais entre la raison et la déraison, c'est une question de vie ou de mort.

Délira luttait avec elle-même, ça se voyait à son visage irrésolu, les mots s'arrêtaient à ses lèvres, ses doigts tourmentaient la cordelette de son scapulaire.

Mais il lui fallait bien répondre :

— Dorisca et Sauveur sont déjà cendre et poussière ; ça fait des années qu'ils reposent en paix ; le temps passe, la vie continue. J'ai pris grand deuil pour Sauveur, c'était mon beau-frère et un homme de bien, mais il n'y a jamais eu de place pour la haine dans le cœur de Délira Délivrance, le bon Dieu m'entend.

— Et toi Laurélien ?

— Je suis avec toi, chef. La réconciliation, c'est la seule manière de sortir de cette situation. Et les autres accepteront aussi, si tu leur parles comme il faut, et je n'ai jamais vu un nègre à avoir la langue plus habile que toi. Quant à ça, oui.

Bienaimé était appuyé contre la barrière. Il leur tournait le dos ; il leur signifiait son refus. Manuel dit :

— Ça sentait le pourri depuis quelques temps à Fonds-Rouge ; la haine ça donne à l'âme une haleine empoisonnée, c'est comme un marigot de boue verte, de bile cuite, d'humeurs rances et macérées. Maintenant que l'eau va arroser la plaine, qu'elle va couler dans les jardins, ce qui était ennemi redeviendra ami, ce qui était séparé va se rejoindre et l'habitant ne sera plus un chien enragé pour l'habitant. Chaque nègre va reconnaître son pareil, son semblable et son prochain et voici le courage de mon bras s'il te fait besoin pour travailler ton jardin et tu frappes à ma porte : honneur ? et je réponds : respect, frère, entre et assieds-toi ; mon manger est prêt, mange, c'est de bon cœur. Sans la concorde la vie n'a pas de goût, la vie n'a pas de sens.

— C'est une parole de vérité, approuva Laurélien.

[95]

— Je connais mes nègres, continua Manuel ; ils ont l'entendement plus dur et récalcitrant que le petit-mil sous le pilon, mais lorsqu'un homme ne résonne pas avec sa tête, il réfléchit avec son estomac, surtout s'il l'a vide. C'est là que je les toucherai : dans le sensible de leur intérêt. Je vais aller les voir et leur parler l'un après l'autre. On ne peut pas avaler une grappe de raisins d'un seul coup, mais grain par grain, c'est facile.

— Mais, reste les autres, fit Délira avec inquiétude.

— Les gens de défunt Dorisca ?

— Oui, mon fi.

Manuel sourit.

— Tu dis « les autres » comme s'ils étaient une escorte de démons. Eh bien, maman, je te dis en toute confiance, le jour n'est pas loin où il n'y aura plus ni « les autres » ni « nous-mêmes », mais seulement de bons habitants rassemblés pour le grand *coubite* de l'eau.

— Je ne sais comment tu vas faire, mais prends tes précautions, oui. Avant-hier, dans la nuit, j'ai entendu un bruit dans la cour, je me suis levée et j'ai entr'ouvert la porte. Il faisait pleine lune. L'homme a dû entendre la clef mordre dans la serrure, parce qu'il s'en allait déjà ; je

n'ai vu que son dos, mais c'était bien Gervilen, sa taille, sa démarche. Je pourrais sermenter si c'était pas un péché.

Manuel haussa les épaules avec insouciance :

— Probable qu'il était saoul. Il avait perdu son chemin. C'est tout.

Il n'avait parlé à Gervilen qu'une fois, dans le bois de *bayahondes*, le lendemain de son retour à Fonds-Rouge. Depuis, Manuel n'avait rien eu à démêler avec lui. Sauf que dernièrement à la gaguière, l'autre l'avait étrangement fixé avec des yeux de braises rouges, mais c'était visible qu'il était plein de *clairin* comme une dame-Jeanne, le pauvre couillon.

— Manuel a raison, dit Laurélien. Ce Gervilen est un nègre boissonnier ; le tafia a dû lui égarer l'esprit et il s'est perdu dans votre cour comme un voleur de poules.

Mais Délira ne semblait pas trop convaincue. L'homme qu'elle avait aperçu ne chancelait pas, il marchait droit et vite vers la barrière. Laurélien serra la main de Manuel :

— Je vais annoncer la nouvelle, mais pour cette question de réconciliation, ce sera à toi de leur parler.

— *Bueno*, dit Manuel. Je les verrai plus tard.

[96]

— Serviteur, Délira, salua Laurélien.

— Adieu, ho Laurélien, répondit la vieille.

Elle fit, avec effort, un mouvement pour se lever. « Qu'est-ce qui m'arrive ? C'est comme si on m'avait passée au moulin. Je n'ai plus de forces. »

Manuel la retint :

— Attends un petit moment.

— Dis-moi, mon fi.

— L'autre jour, tu voulais savoir le nom de cette fille, pas vrai ? Eh bien, je vais te dire : c'est Annaïse.

— La négresse de Rosanna ? s'écria Délira.

— Elle-même. Mais tu as l'air toute bouleversée.

— C'est que c'est pas possible, Manuel. Songe donc, nous sommes ennemis.

— Dans quelques jours, il n'y aura plus d'ennemis à Fonds-Rouge.

— Et Bienaimé, tu crois qu'il sera d'accord ?

— Sûr. Naturellement, il va se mettre d'abord en colère, mais c'est lui qui apportera la lettre de demande à Rosanna. Demain, je vais l'acheter au bourg, et aussi le foulard de soie verte pour l'envelopper, en obéissance de la coutume des honnêtes gens. Reste à chercher la personne qui l'écrira. Moi, je ne suis pas trop fort de ce côté-là. Tu n'as pas une idée ?

— À gauche de l'église du bourg, sur la place du marché, il y a une maison à chambre haute couverte de tôle. Tu demanderas pour M'sieur Paulma, de la part de sa commère Délira. C'est un gros mulâtre qui a une boutique de quincaillerie. Tu le trouveras derrière son comptoir. Il connaît les écritures.

Elle sourit presque rêveusement :

— Ah Manuel, tu as choisi une belle fille et sérieuse et travailleuse d'après ce que j'ai entendu. Je l'ai vue grandir et avant cette histoire de Dorisca et de Sauveur, elle m'aidait à porter mes calebasses, de retour de la source. Tantine, qu'elle m'appelait, voilà comment elle m'appelait. C'était une petite nègresse bien respectueuse, cette Annaïse. Je me mettrai à genoux, s'il le faut, devant mon vieux Bienaimé pour le supplier de ne pas être contrariant, et je prierai la Vierge des Miracles. Vierge des miracles, — je dirai, prête ton secours à mes enfants, mets la main sur leur tête pour les protéger contre le malheur et guide leurs pas dans la vie, parce que la vie est difficile et la misère est grande pour nous autres, pauvres habitants.

[97]

— Merci maman, chère maman, dit Manuel.

Il baissa la tête pour cacher son émotion.

— Lorsque tu auras fini de comploter avec lui, Délira, tu iras m'acheter une autre pipe chez Florentine..

C'était Bienaimé qui revenait. Il n'avait pas l'air commode, Bienaimé. Ça s'entendait à sa manière de mâcher les mots.

— Oui, Bienaimé, s'empressa Délira, oui, papa, je vais aller tout de suite.

*

Avant midi, le bruit que Manuel avait découvert une source s'était répandu à travers le village. Nous avons un mot pour ça, nous autres nègres d'Haïti : le *télégueule* que nous disons, et faut pas plus pour qu'une nouvelle, bonne ou mauvaise, véridique ou fausse, agréable ou malveillante, circule de bouche en bouche, de porte en porte et bientôt, elle a fait le tour du pays, on est tout étonné, tellement c'est rapide.

Et comme Fonds-Rouge n'était pas bien grand, ça avait couru aussi vite qu'un feu de boucan dans l'herbe sèche et à l'heure où le soleil donnait en plein sur la plaine, les habitants ne parlaient que de l'événement, les uns assurant que c'était vrai, d'autres que non, certains allant jusqu'à affirmer que ce Manuel avait apporté de Cuba un bâton magique qui découvrait les sources et même les trésors, enfin chacun ajoutait un peu de son sel et assaisonnait la nouvelle à son gré.

Annaïse avait bien rempli la mission que Manuel lui avait confiée. Elle avait été, de case en case, causer aux commères. Quelques-unes s'étaient montrées rétives, mais le plus grand nombre, avec des soupirs et des ah Dieu bon Dieu, s'était mis à suppuler le changement et le bénéfice que l'arrosage apporterait et combien de maïs pourrait donner le jardin, combien de petit-mil et de vivres, et quel prix ça ferait au marché, et j'ai bien besoin de quelques aunes de toile pour une robe, et mon homme d'un pantalon et d'une vareuse, quant aux enfants, pas la peine d'en parler, ils vivaient quasiment tout nus que c'était une honte et un péché, d'autant plus que malgré la misère et la maladie ils poussaient dru comme la mauvaise herbe. (C'est rebelle à périr, le nègre. C'est dur comme pas un.)

[98]

Pour les hommes, on ne savait pas. Il y en avait qui s'étaient réunis chez Larivoire, un homme d'âge, un notable réputé par son bon conseil. Même qu'on avait vu Similien, son garçon, sortir de chez Florentine avec une bouteille de *clairin*, parce que, c'est connu, le *clairin* ça rend la langue légère et les idées plus liantes.

Antoine s'était amené, clopinant aussi vite qu'il le pouvait, chez Bienaimé. Il rayonnait. Il n'avait que le mot : *coumbite*, à la bouche, il prétendait qu'il composerait une chanson sur Manuel, que de mémoire d'homme, on n'en avait jamais entendu de plus belle ni de plus échauffante pour le travail.

Mais Bienaimé l'avait envoyé à tous les diables. Ça n'avait pas gâté l'humeur d'Antoine. En ce moment, assis devant sa porte, il resserrait les cordes de son tambour, pour lui donner la bonne tension, pour que les sons puissent porter au loin et bourdonner sur toute la plaine le message que la bonne vie recommençait.

— Eh *Simidor*, se parlait-il à lui-même. À voir si tu n'es pas rouillé, à voir si tes doigts ne sont pas engourdis, à voir si ta tête a encore autant de chansons qu'un rucher de miel.

Il essayait le tambour, prêtait l'oreille ; sa bouche édentée riait largement.

Bientôt, il conduirait l'escouade des habitants, tambour en bandoulière, dans le matin levant.

Déjà les mots se mettaient à se greffer sur la cadence d'un air naissant :

Général Manuel, salut ho, salut ho.

Sa voix dirigeait la retombée des houes :

Salut ho

Salut ho

Des enfants accoururent pour l'entendre, ils l'entourèrent, mais il chassa ces petits nègres, il voulait être seul et que rien ne le dérangeât tandis que le chant mûrissait dans le battement du tambour.

[99]

Gouverneurs de la rosée
roman

XI

[Retour à la table des matières](#)

Manuel avait entrepris les habitants, l'un après l'autre. Pendant des années, la haine avait été pour eux une habitude. Elle avait donné un objet et une cible à leur colère impuissante contre les éléments. Mais Manuel avait traduit en bon créole le langage exigeant de la plaine assoiffée, la plaine des plantes, les promesses et tous les mirages de l'eau. Il les avait promenés d'avance à travers leurs récoltes : leurs yeux brillaient, rien qu'à l'entendre. Seulement, il y avait une condition : c'était la réconciliation. Et qu'est-ce que ça leur coûtait ? Un geste à faire, quelques pas comme pour enjamber un pont et on laissait derrière soi les mauvais jours de misère, on entrait dans l'abondance. Hein, compère, que dis-tu ? L'autre, pieds nus dans la poussière, les hardes déchirées, amaigri et affamé, écoutait en silence. C'est vrai qu'on était fatigué de cette vieille histoire. À quoi ça servait à la fin des fins. Si on faisait chanter une messe en même temps pour Dorisca et Sauveur, pour le repos de leurs âmes ? Ça les réconcilierait eux aussi dans la tombe et ils laisseraient les vivants tranquilles. Parce que c'est ennuyant les morts mécontents, c'est même dangereux. Ce qui était sûr et certain, c'est qu'on ne pouvait pas se laisser périr. Alors ? Alors, puisque c'est comme ça, on est d'accord. Mais qui ira parler aux autres ? Moi, répondait Manuel.

... Les autres s'étaient réunis chez Larivoire. La nouvelle était grave, elle demandait conseil. Larivoire caressait les quelques poils de sa barbe de bouc. Son regard était calme et rusé, sa bouche prudente : ce

qu'il voyait, il le mesurait, ce qu'il disait, il l'avait d'abord pesé d'après le pour et le contre. Son grand âge lui avait enseigné cette sagesse. Dans la querelle sanglante qui divisait Fonds-Rouge, il n'avait pris parti que par des raisons de parenté, mais il l'avait fait avec modération, se gardant d'exciter les esprits, les apaisant au besoin. Sa parole était écoutée et respectée ; son avis avait la valeur d'une sentence.

— Comme quoi, ils vont avoir de l'eau, fit Mauléon.

Il n'en dit pas plus. Son regard alla, au-delà de la grand-route, vers son champ accablé de soleil. Il devait quinze piastres à Florentine. Hilarion réclamait en paiement sa jument baie. Une si bonne bête et qui valait quatre fois plus. Et Cia, sa femme, couchée avec cette fièvre qui la rongeait, et toutes les médecines n'avaient servi à rien pour l'arrêter.

[100]

Dorméus prétendait qu'un malfaisant avait *jeté* un sort sur elle ; il demandait une quantité d'argent pour l'en débarrasser, le rapace. Oui, on avait son compte de tracas, on pouvait le dire.

Le soleil traversait les feuilles de palmiers qui couvraient la tonnelle et dessinait sur le sol une natte rayée. Une bouteille de *clairin* et des godets émaillés étaient posés sur la table mal rabotée.

Pierrilis se servit, versa quelques gouttes par terre et s'envoya le reste d'une seule rasade.

— Savoir si c'est vrai ? demanda-t-il.

Il essuya la bouche du revers de la main.

— Oui, répéta-t-il, savoir si la nouvelle est vraie.

Larivoire bascula sa chaise en arrière, l'appuyant du dossier contre un poteau de la tonnelle. Il plissa les paupières. Sur la savane, la lumière faisait une danse d'aiguilles chauffées à blanc : c'était insupportable.

— La menterie, dit-il, c'est comme de l'argent placé à intérêt. Faut que ça rapporte. Quel intérêt ce Manuel aurait à mentir ? Quel bénéfice ça lui rapporterait ?

— Alors, ils vont pouvoir arroser leurs jardins, soupira Termonfis.

— Et nous autres, nous resterons à les regarder, le bec sec, fit Ismaël.

Accroupi sur ses talons, Gervilen ne disait rien. Ses petits yeux enfoncés sous l'abri des sourcils couvaient un feu inquiétant.

— Ils ont de la chance, les maudits, murmura Josaphat.

Il venait de se placer à une jeune négresse de Mahotière. Depuis deux jours, ils ne vivaient que de biscuits rassis trempés dans un peu de sirop. Elle ne se plaignait pas, Marianna, mais elle était silencieuse comme une ombre. C'était pire que tous les reproches.

— Non, cria Nérestan.

Il abattit son poing de toute sa force sur la table.

— Je dis : non !

Sa poitrine épaisse haletait. La sueur baignait sa face.

— Non," quoi ? demanda Larivoire tirant sur les poils de sa barbe.

Nérestan se rassit. Les discours, ça n'avait jamais été son fort. De là, sa violence de taureau sauvage. Ce qu'il ne pouvait expliquer avec les mots, il te le mettait sous le nez avec son poing. Ses mains étaient comme des battoirs à lessive, capables de bleuir un homme, sans indigo.

[101]

Il y eut un silence. Le coq de combat de Larivoire battit ses ailes couleur de cannelle, et chanta. D'autres coqs au fond des cours environnantes lui répondirent.

— Plutôt quitter Fonds-Rouge, dit Josaphat, que de rester à les regarder jouir de la vie pendant que nous autres nous continuerons à manger la misère.

— Tu vas donc aller sur les grands chemins demander la charité de porte en porte ? ricana Louisimé Jean-Pierre.

— Mon jardin donnait trente sacs de maïs bien comptés, dit Ismaël. Quant aux patates, il y en avait assez pour engraisser les cochons. La terre est toujours là, une bonne terre qui n'attend qu'un peu d'eau. Depuis combien de saisons la pluie n'est pas tombée, je me demande.

— Tout ça, c'est des causers inutiles, l'interrompit Mauléon. Qu'est-ce que nous allons faire ?

— Il n'y a rien à faire, dit Josaphat, haussant les épaules avec découragement.

— Est-ce que vous êtes des hommes ou des chiens ?

Gervilen avait bondi. La grande rage le secouait. Ses yeux lançaient des étincelles dans le charbon de sa face. Un peu d'écume blanchissait sa bouche.

— Assis là comme des vieilles femmes à égrener le chapelet de leur misère. Pas un seul nègre vaillant parmi vous tous.

Il cracha avec mépris :

— Bande de capons.

Nérestan se leva. Il dominait Gervilen d'une taille.

— Tu n'as pas le droit, non, pas le droit, bégaya-t-il.

— Chita ⁵⁴, gueula Gervilen.

À l'étonnement des autres, Nérestan obéit. Il se balançait sur sa chaise comme un ours, la tête rentrée dans les épaules.

— Je vais vous dire ce que nous allons faire.

La voix de Gervilen était maintenant âpre et grinçante comme une râpe. Les mots passaient avec effort entre ses dents serrées :

— Nous prendrons l'eau, nous la prendrons de force.

— Parlez-moi de ça, garçon, exulta Nérestan.

Un tumulte s'éleva. Chacun voulait se faire entendre. Des femmes sortirent devant leurs barrières pour voir ce qui se passait.

[102]

Larivoire leva les bras :

— Je parle, dit-il.

Il attendit que le vacarme s'apaisât.

— Je parle. Et vous feriez bien de m'écouter si vous voulez éviter un malheur. Toi, Gervilen, tu as hérité du défunt Dorisca un sang trop chaud. C'est pas pour te faire un reproche. Mais depuis que tu étais un jeune bougre, tu montrais déjà ce caractère. Ma commère Miramise, ta maman, aurait dû de fustiger, mais le macaque ne trouve jamais que son

⁵⁴ Assieds-toi.

petit est laid, soit dit sans te fâcher. Tu parles de prendre l'eau de force, mais la force reste toujours à la loi. Vous finirez tous en prison.

Il y a une autre nouvelle. Elle est d'importance. Annaïse est venue voir ma madame pas plus tard que ce matin.

Au nom d'Annaïse, Gervilen tressaillit de tout le corps et ses traits se figèrent comme taillés dans une roche noire.

— Elle est donc venue, Annaïse, et, paraît que, d'après ce qu'elle a entendu, il faudrait pour amener l'eau jusqu'à la plaine, un *coubite* de tous les habitants de Fonds-Rouge, parce que c'est une grosse corvée, un travail trop difficile que les gens de Manuel ne pourraient pas réussir pour leur propre compte. Alors, s'il n'y a pas de réconciliation, l'eau restera là où elle est. Forcément.

Gervilen éclata de rire. Son rire était effrayant à entendre. C'était comme si on déchirait une feuille de tôle rouillée.

— Mais, est-ce que vous ne voyez pas, crie-t-il, que Manuel et Annaïse, c'est des complices.

— Attention, dit Gille, tu parles de ma sœur.

— Ferme ta gueule, imbécile, hurla Gervilen.

— Cousin... dit Gille, d'une voix lente et comme endormie. Sa main saisit brusquement la poignée de sa machette.

— Est-ce que vous êtes fous ?

Larivoire s'était jeté entre eux.

— Nègres sans respect, ah nègres malédictionnés. Vous voulez donc faire couler le sang dans ma case, sans considération pour mes cheveux blancs.

— Excusez, dit Gille, c'est lui qui a injurié ma sœur.

— J'ai dit la vérité, répliqua Gervilen, et si elle a un goût de sang, la vérité, tant pis, tant pis trois fois.

— Toi, Gervilen, mets-toi là ; Gille, chita icitte, commanda Larivoire.

[103]

Il se tourna vers les habitants :

- Vos oreilles ont entendu. Que dites-vous ?
- Frères, crie Gervilin, on veut vous acheter, on veut troquer votre conscience contre un peu d'eau.

— Paix, donc, dit Larivoire. Laisse parler les autres. Mais les habitants se taisaient. Ils sentaient sur leurs visages le regard de Gervilen ronger son chemin jusqu'au fond de leur pensée.

L'eau. Son sillage ensoleillé dans la plaine ; son clapotis dans le canal du jardin, son bruissement lorsque dans sa course, elle rencontre des chevelures d'herbes ; le reflet délayé du ciel mêlé à l'image fuyante des roseaux ; les négresses remplissant à la source leurs calebasses ruisselantes et leurs cruches d'argile rouge ; le chant des lessiveuses ; les terres gorgées, les hautes récoltes mûrissantes.

Ils se débattaient contre la tentation.

- Ça demande réflexion, murmura Ismaël.
- Il y a des nègres, c'est sans sentiments comme les chiens, dit Gervilen amèrement.

Ismaël ne répondit pas : « Trente sacs de maïs, songea-t-il, et les patates, les vivres. »

Et les autres habitants calculaient aussi le rendement possible de leurs champs et faisaient des projets et escomptaient l'avenir. Mais ils n'osaient rien dire. La présence de Gervilen les gênait. Il était campé au milieu d'eux. Son regard courait de l'un à l'autre comme un rat furieux.

Larivoire se rendit compte de leur irrésolution :

— Bon ; rien ne presse. Au contraire, faudra examiner cette question à tête reposée. Demain-si-dieu-veut, nous nous réunirons pour prendre une décision.

Les habitants se levèrent. Farouche, Gervilen partit le premier sans saluer personne, pas même Larivoire.

À la barrière, Nérestan le rejoignit et avec cette voix humble que prennent les géants pour parler aux petits hommes qui leur en imposent :

— Compère Gervilen, j'ai quelque chose à te dire.
— La merde, répondit l'autre, sans se retourner.

[104]

Gouverneurs de la rosée
roman

XII

[Retour à la table des matières](#)

De son côté, Bienaimé se montrait intractable.

C'est à peine s'il adressait la parole à Manuel et encore rien que pour lui commander : « fais ceci, fais cela ; amène-moi la génisse peintelée : je vais la vendre moi-même à Pont-Beudet. »

Par Annaïse, Manuel avait appris ce qui s'était passé chez Larivoire. Gille était rentré étouffant de colère contre Gervilen et ne parlant que de lui couper la tête au ras du cul pour le guérir de son insolence. La grosse Rosanna qui voyait déjà son garçon aux mains des gendarmes en avait eu un saisissement. Elle avait perdu connaissance, ce qui avait effrayé Gille au possible et du même coup l'avait calmé. Mais il se déclarait partisan de la réconciliation ; il s'était mis en campagne pour persuader les autres, les jeunes, et il avait réussi plus ou moins à entraîner Mauléon, Ismaël, Termonfils et Pierrilis. Larivoire les encourageait en sourdine. Il n'y avait de vraiment contre que Gervilen et Nérestan. Les autres hésitaient encore, mais de plus en plus faiblement, car ce que Manuel avait prévu, était arrivé : les nègresse avaient commencé à leur rendre la vie impossible. Elles les harcelaient sans répit, bourdonnant à leurs oreilles mille questions et quantité de plaintes : elles étaient pires que des guêpes. Ils avaient beau leur échapper pour aller avaler un peu d'air ou bien un grog dans la boutique

de Florentine, à leur retour elles les attendaient à la barrière ou sur le pas de la porte et les récriminations reprenaient de plus belle.

Louisimé Jean-Pierre s'était impatienté et avait même fait le geste d'imposer silence à sa négresse déchaînée d'une calotte bien appliquée, mais celle-ci avait menacé de héler : « à l'assassin » et de crainte du scandale, Louisimé s'était abstenu, ce qui lui avait laissé une démangeaison au creux de la main.

Alors l'autre, voyant son triomphe, s'était mise à l'embêter avec toutes sortes de proverbes, comme quoi les dents pourries n'ont de force que sur les bananes mûres, ce qui voulait dire qu'il ne la traitait ainsi que parce qu'elle était une femme faible et sans défense ; elle avait continué sur ce ton pendant un bon moment, de telle manière qu'à la fin Louisimé n'avait pu se retenir et lui avait lâché son paquet roidement en travers de son moulin à paroles, et voilà qu'au lieu d'ameuter le quartier, elle avait fondu en larmes, ce qui avait ramolli le cœur de Louisimé et l'avait rendu tout honteux et regrettant.

[105]

Jusqu'à Marianna, la femme de Josaphat, était sortie de son mutisme :

— À Mahotière, disait-elle, nous avons de Peau, nous autres. Mais pour les jardins, l'arrosage n'est même pas nécessaire. La fraîcheur suffit, la rosée du matin. Au réveil, tout est brillant et mouillé. Faut voir ça : c'est comme une écume de soleil.

Elle soupirait :

Oui, mes amis, la vie est facile à Mahotière grâce à Dieu, oui. Josaphat lui demandait :

Que penses-tu de cette histoire de réconciliation ?

— Vous êtes les maîtres, vous autres les victimes. Ce sera comme vous déciderez.

Ils étaient dans la case. Il l'attira à lui, sa jeune négresse, il la pressa dans ses bras.

— Josaphat, mon homme, dit-elle, depuis plusieurs jours, je voulais te l'annoncer. Je suis enceinte, cher. Mais je n'aurai jamais la force de porter ce petit jusqu'au bout, si nous continuons à vivre dans cette misère.

Josaphat la lâcha, le front barré d'une ride.

— Alors, tu crois que...

— Oui, dit-elle fermement.

Il sembla réfléchir, puis sa face s'éclaira :

— C'est lui qui commande, ce petit nègre. J'irai dire oui à Gille.

— C'est la vie qui commande, dit Marianna, et l'eau, c'est la réponse de la vie.

... De telle sorte que les choses avaient l'air de s'arranger et de prendre le bon pli. Gervilen le sentait bien et se répandait en imprécations. D'ailleurs, depuis la réunion chez Larivoire, il ne désaoulait pas. Nérestan lui tenait compagnie. Mais à l'encontre de Gervilen, le tafia disposait Nérestan à prendre la vie du côté plaisant. Il ne lui restait rien de sa violence. Il devenait maniable comme une barrique. On n'avait qu'à le pousser sur la pente, et il roulait jusqu'au fond d'une ivresse béate. Gervilen avait essayé de l'exciter. Rien à faire. L'autre ouvrait grande sa gueule et riait. De quoi ? D'une histoire qu'on lui avait racontée dans le temps. Il l'avait oubliée, mais il était sûr qu'elle était drôle. À la fin, Gervilen l'avait injurié, et Nérestan était parti très vexé, penchant sous l'effet des grogs comme un mât de voilier par grosse bourrasque et répétant à tous ceux qu'il rencontrait que seul son bon caractère l'avait empêché, lui Nestor Nérestan, d'écraser Gervilen comme une puce...

[106]

Naturellement que toute l'affaire était parvenue aux oreilles d'Hilarion. Ça ne lui avait pas fait plaisir, non pas du tout. Ce Manuel dérangeait ses plans, et comment. Si les habitants arrivaient à arroser leurs terres, ils refuseraient de les céder, en paiement des dettes et des emprunts à taux usuraires qu'ils accumulaient chez Florentine. Il fallait foutre le Manuel sous clef, dans la prison du bourg et lui faire dire où se trouvait la source. On avait les moyens de le faire parler. Ensuite, on laisserait les habitants sécher dans l'attente et quand ils auraient perdu courage et tout espoir, lui, Hilarion, leur raflerait leurs jardins et deviendrait propriétaire de quelques bons *carreaux* de terre bien arrosées. L'ennuyant était qu'il faudrait partager avec le lieutenant et le juge de paix.

C'étaient des voraces. Mais Hilarion se débrouillerait pour avoir la meilleure part.

La première chose à faire, c'était de s'assurer de Manuel. De toute manière, c'était un mauvais élément, un nègre dangereux qui causait des paroles de rébellion aux habitants.

— Tu feras ton devoir, lui dit Florentine, une ancienne jeunesse de La Croix des Bouquets qu'Hilarion avait ramassée dans la rigole et que l'ambition d'argent dévorait comme une fièvre maligne ; ce Manuel est contre la loi et l'ordre établi, il est contre le Gouvernement.

— La main sur la conscience, jura Hilarion, et il couvrit d'une large patte poilue, la plaque d'officier de la police rurale qui brillait sur sa poitrine, — la main sur la conscience et en vérité de Dieu, c'est mon devoir.

... Qui dirait que la vie allait bientôt renaître à Fonds-Rouge ?

Dans le flamboiement de l'après-midi, le morne se dressait avec ses flancs saignés à blanc par la coulée des roches. Les arbres-à-pain, malades de sécheresse, servaient de perchoirs aux corbeaux. Quand leurs croassements véhéments, pour un instant, s'apaisaient, on entendait dans les *bayahondes* le cri essoufflé des pintades. La mare Zombi exhalait une odeur chaude et décomposée que le vent rabattait vers le village avec des nuées de maringouins.

— Est-ce qu'il est bien sanglé ? cria Bienaimé.

— Oui, répondit Manuel, tirant une dernière fois sur la courroie. Délira leva la tête vers le soleil :

— Tu arriveras avant la nuit tombée.

[107]

Elle soupira. Elle avait tout fait pour le décourager d'entreprendre ce voyage.

L'alezan bancal que Dorismond avait prêté pour l'occasion, attendait sous le calebassier. Bienaimé mit le pied à l'étrier et se hissa en selle avec un peu d'effort. Cette selle était la dernière splendeur qui lui restait. Mais la chabraque ⁵⁵ manquait. Un sac la remplaçait.

⁵⁵ Pièce de toile dont on recouvre une selle.

— Adieu, Délira, dit Bienaimé. Et à Manuel :

— Détache la bête. Baille-moi la corde. Va ouvrir la barrière.

— Adieu, mon homme, dit Délira.

Bienaimé cliqua de la langue et poussa l'alezan d'un coup de talons. La génisse suivit docilement.

Manuel avait enlevé les bambous épais qui servaient de barrière.

— Fais bonne route, oui, papa, dit-il.

— Merci, répondit Bienaimé sèchement, sans le regarder. Manuel revint vers la case. Les mabouyas ⁵⁶ traînaient leurs ventres gras et mous dans la poussière du sentier et s'élançaient en se poursuivant, sous la clôture de chandeliers, dans le jardin abandonné aux chardons.

— Pour un entêté, c'est un entêté, se plaignait la vieille. Comme si tu n'aurais pas pu t'occuper de cette vente à sa place. C'est qu'il ne se rend pas compte de son âge ? Voilà qu'il va être obligé de passer la nuit à Beudet sous une galerie quelconque ; et la fraîcheur du serein ne vaut rien pour ses rhumatismes. Sans compter qu'il aura à refaire demain après-midi, toute cette longue route. En vérité, ce Bienaimé est un nègre déraisonnable.

Malgré que Manuel eût désiré éviter à son père les fatigues de ce voyage, il n'avait pas beaucoup insisté pour le persuader d'y renoncer. Il voulait profiter de son absence pour se rendre à la réunion qui aurait lieu, le soir même, chez Larivoire, surprendre les habitants par sa présence inattendue, ne pas leur laisser le temps de se reprendre et les convaincre qu'il n'y avait pas d'autre issue à leur situation que la réconciliation.

Pour occuper son impatience, il se mit à tresser un chapeau de latanier. Sa mère s'assit près de lui, sous la galerie.

[108]

— Ce grand-matin, fit-elle, j'ai rencontré Annaïse. Elle allait sûrement à Mahotière pour la lessive : elle portait un panier rempli de hardes. Et elle m'a dit bonjour : bonjour maman, qu'elle m'a dit.

Les doigts diligents de Manuel laçaient et entrelaçaient la paille.

⁵⁶ Lézards.

— Et tu sais ce que je lui ai répondu ? Bonjour belle-fille, que je lui ai répondu. Elle m'a montré ses dents dans un sourire. En voilà de belles dents blanches, en voilà de grands yeux, en voilà une peau noire fine comme la soie, et avec ça, c'est une négresse à longues tresses : je l'ai vu à une mèche de ses cheveux qui dépassait de son mouchoir. En vérité, le Bon Dieu l'a agrémentée de ses propres mains.

— Mais, tu vois, ce qui compte vraiment, c'est pas si tellement une belle figure, c'est les bonnes mœurs et cette Annaïse a l'air bien comme il faut, on ne peut pas prétendre le contraire. Ces jours-ci, c'est pas facile à trouver, non. Il y en a trop parmi ces jeunes négresses qui ont perdu le respect pour les coutumes des anciens. La ville leur a tourné la tête. On dirait qu'on leur a frotté la plante des pieds avec du piment. Elles ne tiennent plus en place, les dévergondées. La terre n'est plus bonne pour elles, elles préfèrent aller travailler comme cuisinières chez les mulâtres riches. Comme si c'était une chose à faire.

La vieille fit une moue de mépris :

— Un péché, moi je dis que c'est un péché, c'est ce que je dis moi-même.

*

... Compère, tu ne connais pas la source de Mahotière ? C'est que tu n'es pas de ces parages, frère. Dans l'entrejambe du morne, qu'elle coule, cette source. Tu quittes les cases et les jardins et par la facilité de la pente, tu arrives à la ravine. C'est une ravine fraîche à cause d'une falaise escarpée et des branchages de mombins qui l'ombragent. Les fougères, il y en a partout où suinte l'humidité et une natte de cressons et de menthes trempe dans le courant ralenti. Sous les roches, on pêche des écrevisses, pas de très grosses, et elles sont de la couleur de l'eau ensoleillée, pour qu'on les voie moins, ces bêtes rusées, mais on les attrape par paniers, et avec du riz c'est un bon manger, tu peux me croire.

[109]

On dirait que le soleil prend plaisir à jouer sur les galets et l'eau fait un bavardage continual qui se mêle au claquement des *hattouels* des lessiveuses sur le linge mouillé, ça fait une rumeur intarissable, un murmure rieur qui accompagne le chant des négresses.

Non, ils ne sont pas à plaindre, ceux de Mahotière. Ils ont toutes leurs nécessités : une terre rouge et grasse étagée en platons, bonne pour tous les vivres. Les avocatiers, les manguiers protègent les cases contre les ardeurs du jour et sur les clôtures, on voit courir ces grappes de clochettes roses, comment les appelle-t-on déjà ? Les belles mexicaines, voilà comment on les appelle.

Mais la grande chance de ses habitants, c'est la source. Il n'y a pas, dans tous les alentours, d'eau meilleure ni plus claire pour le boire, et vers Plaisance, dans la courbe ouverte de la ravine, elle gagne le plat de la plaine où les nègres de l'endroit l'ont étalée pour leurs rizières...

Les vieux de Mahotière racontent comme ça que la Maîtresse de l'Eau est une femme mulâtre. À minuit, elle sort de la source et chante et peigne sa longue chevelure ruisselante que ça fait une musique plus douce que les violons. C'est un chant de perdition pour celui qui l'entend, il n'y a pas de signe de la croix ni d'au nom du Père qui puisse le sauver, son maléfice le prend comme un poisson dans une nasse et la Maîtresse de l'Eau l'attend au bord de la source et chante et lui sourit et lui fait signe de la suivre au fond des eaux d'où il ne remontera jamais.

Annaïse a étalé ses hardes à sécher sur les galets : ses robes, ses madras bleus, violets, rouges, enfin toutes ses affaires ; les pantalons de Gille, son frère, avec de larges rapiécages, là où ce serait une honte s'ils manquaient ; les jupons à volants de dentelle de Rosanna, comme portent les personnes d'âge sérieux, et les mouchoirs blancs, qu'il faudra bien empeser à l'amidon et que coiffe sa mère pour aller au bourg avec son châle noir.

Elle penche la tête sur sa lessive, ses mains actives tordent le linge et font gicler le savon. Elle ressemble à une reine de Guinée, Annaïse avec ses reins cambrés, ses seins nus, durs et dressés, sa peau si noire et lisse.

Sa cousine Roselia lave à ses côtés. Elle parle, parle sans arrêt, elle raconte les histoires de Fonds-Rouge, celles qui sont vraies et celles qu'elle invente. C'est une langue piquante, cette Roselia. Mais Annaïse l'entend sans l'écouter. Ses pensées sont auprès de Manuel.

[110]

« Manuel, cher » songe-t-elle, et une vague de chaleur l'envahit, une défaillance si douce qu'elle voudrait fermer les yeux, comme lorsque hier au soir, il l'avait caressée et elle se sentait aller à la dérive d'un courant brûlant où chaque vague était un frémissement de son corps, et il la couvrait tout entière, il se mêlait à elle et elle ne quittait sa bouche que pour crier ce chant déchirant de son sang qui jaillissait du secret de sa chair et s'épanouissait en une plainte heureuse et délivrée.

« Je suis sa femme » pense-t-elle et elle sourit. « Il a fallu que tu fasses tout ce long chemin de Cuba à icitte pour me trouver. C'est une histoire qui commence comme un conte ; il y avait une fois, mais c'est un conte qui finit bien : je suis ta femme, parce que, ah Dieu, il y en a où c'est plein de morts et de désastres. »

— Tu ne travailles plus, tu es fatiguée ? lui demanda Roselia. Annaïse secoue la tête comme au sortir d'un rêve.

— Non, cousine, dit-elle.

Elle saisit le battoir et frappe sur le linge. L'indigo déteint dans le courant et prend le fil de l'eau.

Roselia a déjà quatre enfants. Sa poitrine est sèche et flétrie. Elle regarde avec envie les seins gonflés d'Annaïse, leurs pointes mauves comme du raisin.

— Tu devrais te marier, fait-elle.

— Moi ? dit Annaïse, j'ai tout le temps devant moi.

Elle étouffe un petit rire que l'autre prend pour la timidité des jeunes négresses, mais c'est un rire qui veut dire : Pour une surprise, ce sera une surprise quand vous me verrez dans ma case avec mon homme Manuel, et il y aura des lauriers dans notre jardin et des roseaux le long du canal.

*

... Le jour a pris fin avec la brune, le ciel s'est brouillé, le morne s'est effacé, le bois est entré dans l'ombre, une mince serpette de lune s'est mise à voyager dans les nuages et la nuit est venue.

L'un après l'autre, les foyers des cuisines se sont éteints ; on entend une voix de femme mécontente qui hèle son petit nègre attardé dans la cour par un besoin malgré la grand'peur du loup-garou ; un chien hulule, un deuxième lui répond et de porte en porte un concert d'abolements s'organise.

[111]

Le moment du repos est arrivé où chacun va s'étendre sur sa natte, fermer les yeux, essayer d'oublier sa misère dans le sommeil.

Fonds-Rouge s'endort dans le noir ; il n'y a pas une lumière, sauf chez Larivoire : un lumignon planté au milieu de la table, sous la tonnelle, et quelques habitants sont déjà là : le maître de la case, Similien son garçon, Gilles, Josaphat, Ismaël, Louisimé. Les autres viendront sans retard.

Manuel le sait et il attend.

— Dis-moi, Manuel, tu dors, Manuel ? demande sa mère de la chambre voisine.

Assis sur le lit, il ne répond pas ; il fait semblant. Seule, brûle faiblement devant l'image d'un saint, la mèche trempée dans l'huile de palma-christi de la lampe éternelle. Un souffle d'air passe sous le battant mal joint de la fenêtre, fait remuer la flamme et avive les couleurs déteintes. C'est l'image de Saint-Jacques et en même temps c'est Ogoun, le dieu dahoméen. Il a l'air farouche avec sa barbe hérissée, son sabre brandi, et la flamme lèche le bariolage rouge de son vêtement : on dirait du sang frais.

Dans le silence, Manuel entend sa mère se retourner sur la paillasse, chercher la bonne place pour le sommeil. Elle murmure des paroles qu'il ne comprend pas, une oraison peut-être, une dernière prière : c'est une personne qui est à tu et à toi avec les anges, Délira.

Le temps passe et Manuel s'impatiente à la fin. Il va à la porte et écoute.

— Maman, appelle-t-il doucement.

Une respiration apaisée lui parvient. La vieille est endormie.

Manuel ouvre la fenêtre avec beaucoup de précaution. Les gonds rouilles grincent un peu. Il se glisse dans la nuit. Le petit chien le reconnaît sans aboyer et trotte un moment sur ses talons. Il fait noir

comme chez le diable. Heureusement qu'un petit filet de lune coule sur le sentier. Les chandeliers dressent un mur de ténèbres le long du jardin. Les criquets criaillaient dans l'herbe. Manuel enjambe les nattes de la barrière. Il est sur la grand-route.

Il n'y a pas loin jusqu'à la case de Larivoire. La lumière lui fait signe et le guide. Il passe devant chez Annaïse. « Bonsoir, ma négresse » pense-t-il. Il l'imagine couchée, le visage sur son bras replié, et un grand désir d'elle le prend. Cette semaine, Bienaimé et Délira apporteront à Rosanna la lettre de demande. Quelles belles paroles il avait écrites ce [112] M'sieur Paulma. Il les avait lues à haute voix pour Manuel, se passant de contentement la langue sur les lèvres, comme si du sirop lui coulait de la bouche. Et ensuite, il lui avait offert un rhum, un rhum fin, en vérité. Il avait toujours regretté, Manuel, de ne pas savoir les écritures. Mais lorsque l'existence, grâce à l'arrosage, sera devenue meilleure, on demandera au Magistrat Communal du bourg d'installer une école à Fonds-Rouge. Il proposerait aux habitants de bâtir de bonne volonté une case pour l'abriter. C'est nécessaire l'instruction, ça aide à comprendre la vie. Témoin, ce *compagnero* à Cuba qui lui parlait politique, au temps de la grève. Il en savait des choses, *el hijo de... su madre* ⁵⁷, et les situations les plus embrouillées, il te les démêlait que c'était une merveille : tu voyais devant toi chaque question alignée sur le fil de son raisonnement comme du linge rincé accroché à sécher au soleil ; il t'expliquait l'affaire si clair que tu pouvais la saisir comme un bon morceau de pain avec la main. Il te la mettait comme qui dirait à ta portée. Et si l'habitant allait à l'école, certain qu'on ne pourrait plus si facilement le tromper, l'abuser et le traiter en Bourrique.

Il arrive devant la barrière de Larivoire. La nuit l'enveloppe. Les habitants font cercle sous la tonnelle. Gervilen parle. Les autres l'écoutent. Larivoire secoue la tête, fait le geste de l'interrompre, mais Gervilen continue. Il brasse l'air du bras, il frappe du pied.

- Honneur, crie Manuel.
- Respect, répond Larivoire.

⁵⁷ Le fils de sa mère.

Manuel s'avance rapidement. Les habitants le reconnaissent lorsqu'il arrive dans la lumière. Certains se lèvent, d'autres restent cloués sur leurs chaises, bouche bée, pétrifiées de stupeur.

— Je suis venu, frères, dit Manuel.

— Entre avec respect, reprend Larivoire.

— Je vous dis bonsoir, frères.

Il y en a qui répondent de mauvaise grâce ; d'autres, non
Larivoire lui avance sa chaise.

— Avec ta permission, dit Manuel, je resterai debout devant tes cheveux blancs.

Larivoire sourit du coin des lèvres. Il connaît les usages, Manuel.
Manuel s'appuie de l'épaule contre un poteau de la tonnelle :

[113]

— Je viens avec la paix et la réconciliation.

— Parle, dit Larivoire, on t'entend.

— C'est vrai, oui, ce qu'on répète - j'en fais le serment sur la tête de ma vieille maman - j'ai découvert une grande source.

— Des menteries, grogna Nérestan.

— J'ai fait un serment, compère Nérestan, et je n'ai pas l'habitude de la fausseté. Rappelle-toi, quand nous étions de jeunes bougres pas plus hauts que ça, on t'accusa un jour d'avoir volé des épis de maïs dans le jardin de Dorismond et je me suis présenté pour avouer que c'était moi, même que mon papa m'a arraché la peau du dos à coups de fouet.

— C'est vrai, s'exclama Nérestan, ma parole, tu as bonne mémoire.

Il riait maintenant de toute sa large gueule et s'assénait sur les cuisses des tapes à écrabouiller la tête d'un chrétien.

— Ferme tes dents, grinça Gervilen rageusement.

— Ces épis de maïs-là, je les avais volés pour les faire boucaner dans le bois avec Josaphat et Pierrilis. À l'époque, on partageait.

(C'est un nègre rusé, pense Larivoire avec admiration. Il a détourné l'orage.)

— Je suis parti pour les pays étrangers, continua Manuel, et quand je suis retourné, j'ai trouvé Fonds-Rouge saccagé par la sécheresse et plongé dans une misère sans pareille.

Il prit un temps :

— Et j'ai trouvé les habitants dispersés par le désaccord.

Le malaise recommençait. Les faces des habitants étaient contractées.

Manuel alla droit au but :

— Il y a un moyen de sortir de la sécheresse et de la misère : c'est d'en finir avec ce désaccord.

— On ne peut jamais finir avec le sang, cria Gervilen. Le sang a coulé, le sang de Dorisca. C'était mon papa. Vous avez oublié ?

— Et Sauveur est mort en prison, dit Larivoire. La vengeance est accomplie.

— Non, car ce n'est pas moi qui l'ai tué, de ces mains, de mes propres mains.

Une grimace frénétique tordait la figure de Gervilen. Il agitait ses mains comme d'énormes araignées.

[114]

— Compère Gervilen... commença Manuel.

— Ne m'appelle pas compère. Je ne suis rien pour toi.

— Tous les habitants sont pareils, dit Manuel, tous forment une seule famille. C'est pour ça qu'ils s'appellent entre eux : frère, compère, cousin, beau-frère. L'un a besoin de l'autre. L'un périt sans le secours de l'autre. C'est la vérité du *coubite*. Cette source que j'ai trouvée demande le concours de tous les habitants de Fonds-Rouge. Ne dites pas non. C'est la vie qui commande et quand la vie commande, faut répondre : présent.

— Bien parlé, fait Gille.

« La vie commande. » N'était-ce pas là, la phrase même de Marianna ? Josaphat se lève : Présent, dit-il je suis d'accord.

— Dis-moi, est-ce que c'est une eau suffisante ? demande Ismaël. Parce que mon jardin dans le temps, donnait trente sacs de maïs bien comptés.

— Chacun en aura pour son besoin et sa jouissance.

— Charogne, cracha Gervilen, se tournant d'un mouvement si brutal vers Ismaël que celui-ci tâta sa machette.

— Ah, compère Gervilen, dit-il secouant lentement la tête, mais le regard vigilant — tu ne ménages pas ta bouche. Tu es sans respect pour ton semblable. Tu le regretteras un jour, oui.

— En voilà un nègre emmerdant, murmura Mauléon.

— Je vois, vous êtes tous contre moi.

Gervilen parlait, comme s'il salivait une bile gluante.

— Vous avez vendu votre conscience pour quelques gouttes d'eau.

— Tu la vendrais bien, si c'était du *clairin* ta conscience.

Gervilen sembla n'avoir pas entendu Gille.

— Quant à toi-même, Larivoire, tu as bien défendu la famille. Merci, je te dis merci : merci, parce que question de considération pour ton âge, je ne te dirai pas, comme à cette bande de saloperies, ce que je pense de toi.

— Mais, s'impatienta Larivoire, est-ce que tu ne peux pas réfléchir un moment, est-ce que la raison ne peut pas entrer dans ta cervelle ?

— Non, foutre, je ne veux pas.

Il se dirigea vers Manuel. Il s'arrêta à deux pas de lui. Il le regarda longuement comme s'il prenait sa mesure et dit avec un sourire qui lui déchirait la bouche :

[115]

— Tu as croisé deux fois le chemin de Gervilen Gervilis. Une fois, c'était déjà trop.

Et il disparut dans la nuit.

Les habitants se sentirent délivrés par le départ de Gervilen. Ils respirèrent plus à l'aise.

— On dirait qu'un mauvais esprit le tourmente, ce Gervilen, fit Louisimé Jean-Pierre.

— C'est une nuisance, ce nègre, ajouta Pierrilis.

Manuel n'avait pas bougé de sa place. Il écarta Gervilen de sa pensée, comme on chasse un maringouin. Il attendait la décision des habitants.

Naturellement qu'ils acceptaient, les habitants, mais ils ne pouvaient pas répondre comme ça à la va-vite. Ils auraient l'air trop pressés. Il ne faudrait tout de même pas que ce Manuel crût qu'il avait si facilement gagné la partie. On avait sa dignité, n'est-ce pas.

Rusé comme il était, Larivoire comprit la tournure que prenaient les choses :

— Tu es venu avec honnêteté et nous t'avons écouté. Mais il est encore trop bonne heure pour dire oui ou non. Espère jusqu'à demain si-dieu-veut : je t'apporterai moi-même la réponse.

— Je suis déjà d'accord, dit Gille,

— J'ai répondu : présent, dit Josaphat.

— Je ne suis pas contre, dit Pierrilis.

— Moi, non plus, dit Ismaël.

Mais les autres gardèrent le silence.

— Tu vois, fit Larivoire. Il y en a qui n'ont pas encore décidé. Soit dit sans vouloir te mettre à la porte : nous avons à examiner l'affaire entre nous. Merci pour ta visite, frère.

— Tu as dit un mot plaisant à entendre, Larivoire. Moi aussi, je vous baille mon merci, frères habitants. Et si ce Gervilen retourne par icitte, dites-lui, s'il vous plaît, que je n'ai pas de mauvais sentiments contre lui, que voici ma main et que c'est une main grand'ouverte pour la paix et la réconciliation.

Nérestan se leva, il marcha lourdement vers Manuel. Sa tête touchait presque la toiture de la tonnelle, ses épaules bouchaient la vue de quatre habitants. Quel bûcheron il faudrait pour ébrécher et abattre un tel homme, songeait Manuel le regardant venir.

[116]

— Compère Manuel, dit Nérestan, j'avais oublié cette histoire de maïs. Le nègre n'est pas ingrat ; grâce à Dieu, Nestor Nérestan n'est pas ingrat.

Il offrait sa main gigantesque, Manuel la prit.

Une force terrible dormait dans ces doigts épais et rugueux comme l'écorce.

— Salut, dit Manuel.

— Salut, répondit Nérestan.

Du même geste, ils portèrent la main à leur front.

— Serviteur, dit Nérestan.

— Serviteur, répondit Manuel. Et Larivoire lui toucha l'épaule :

— Adieu, mon fi, tu es un bon nègre. Tu me verras demain avant-midi.

— Alors, adieu, Larivoire, dit Manuel.

— Prends ce morceau de bois de pin. Il éclairera ta route.

Larivoire lui tendit l'esquille allumée dont la flamme filait en fumée et répandait une odeur de résine.

— La politesse est grande, remercia Manuel. Eh bien, cousins, adieu oui.

Cette fois-ci tous le saluèrent ; leurs voix n'hésitaient plus, elles rendaient un son d'amitié.

Manuel traversa la barrière ; il marchait sur la grand-route ; la torche de pin jetait un peu de lumière autour de lui ; un pan de clôture sortait de l'ombre ; un porc surpris, baugé dans les chardons s'enfuyait en grognant ; Manuel allait le cœur léger. Quel jardin d'étoiles dans le ciel et la lune glissait parmi elles, si brillante et aiguiseé que les étoiles auraient dû tomber comme des fleurs fauchées.

« Je suis sûr que demain Larivoire apportera la bonne réponse. Tu as fait ton devoir, tu as rempli ta mission, Manuel : la vie va recommencer à Fonds-Rouge, et maintenant tu pourras bâtir cette case, trois portes qu'elle aura, je répète, deux fenêtres, une galerie à

balustrade et un petit perron. Le maïs poussera si haut qu'on ne la verra pas de la route. »

Il longeait la haie de chandeliers d'Annaïse.

« Ce sera comme ça, ma nègresse, et tu verras que ton homme n'est pas un fainéant, mais un nègre vaillant levé chaque jour au premier chant du coq, un travailleur de la terre sans reproche, un gouverneur de la rosée véritable. »

[117]

La case dormait, au fond de la cour, sous les arbres. Il s'arrêta un moment. Il respira l'odeur des fleurs de campêchers et une grande joie calme et grave entra en lui. « Repose Anna, repose, chère, jusqu'au lever du soleil. »

Un bruit d'herbe froissée le fit se retourner. Il n'eut pas le temps de parer le coup. L'ombre dansa devant lui et le frappa encore. Un goût de sang lui monta à la bouche. Il chancela et s'affaissa. La torche s'éteignit.

[118]

Gouverneurs de la rosée
roman

XIII

[Retour à la table des matières](#)

Il revint à lui et la lointaine clarté des étoiles chavirait dans un lent vertige. Une douleur aiguë le clouait au sol. « *El desgraciado...*⁵⁸ Je vais mourir. » Il essaya de se lever. Il retomba sur la face. « Je vais mourir ; sur la grand-route ; comme un chien. » Il réussit à se dresser sur les coudes et se traîna un peu. Il était trop faible pour crier à l'aide. Qui l'aurait entendu dans cette nuit abandonnée au silence et au sommeil ? Avec un immense effort, le côté et l'épaule déchirés par les coups de poignard, il se mit debout, vacillant comme un homme ivre, les genoux tremblants, les pieds de plomb. Et toujours ce roulis du ciel, cette nausée affreuse. Il fit quelques pas en titubant. Chaque mouvement lui coûtait une élancée terrible de ses blessures. Il essuya sa bouche d'où coulait du sang. Les mains étendues en avant comme un aveugle qui se fraie un chemin dans les ténèbres, il traversa la route. Mais le pied lui manqua dans le fossé et il s'écroula.

S'accrochant des ongles aux chardons et aux herbes, il rampa jusqu'à la clôture et se remit debout avec une tension de volonté désespérée. Il haletait et une sueur glacée mouillait sa face. Ses doigts crispés suivaient la clôture ; il allait dans une nuit éblouie d'éclairs, la tête ballante, trébuchant contre les pierres. Des défaillances écœurantes qui naissaient avec le vomissement de quelque chose d'épais, de caillé,

⁵⁸ Le misérable.

faisaient céder ses jambes. Du bras, il entourait un poteau, mais son poids inerte l'entraînait, il roulait par terre. Il se réveillait, plus faible chaque fois, mais la pensée inflexible d'atteindre la barrière de sa case ressuscitait ses dernières forces. Il avançait sur le ventre, se hissait jusqu'à la clôture. Le ciel avait pâli et au levant, une frange de lumière annonçait peut-être l'aurore quand il arriva à la barrière. Il se glissa sous les bambous. Le sentier courait devant lui comme un ruisseau sous le reflet de la lune. Le petit chien accourut, aboyant avec détresse, effrayé de cet homme qui marchait sur les mains et les genoux vers la case.

- Il s'abattit de tout son corps contre la porte.
- Qui est là ? cria la vieille.
- Maman, gémit-il.

[119]

Le chien hurlait.

- Je demande qui est là ? répéta la vieille.

Elle se leva, alluma la lampe. Une angoisse mortelle la fit trembler. Derrière la porte, dans le noir, une plainte entrecoupée :

- T'en prie, maman, fais vite.
- Manuel ? Jésus-Marie-Joseph.

Il était étendu devant elle. Elle hala, avec ses pauvres bras, ce grand corps jusqu'à la chambre. Alors elle aperçut le sang et poussa un cri.

— Je le savais, je le savais, on l'a assassiné, on a tué mon petit. À moi, mes amis, au secours, mes amis.

— Paix, maman, paix, dit Manuel dans un souffle. Ferme la porte et aide-moi à me coucher, maman.

Elle l'apporta presque jusqu'au lit. Où prenait-elle la force, la vieille Délira ? La pensée qu'il allait mourir l'affolait. Elle le déshabilla. Deux petites plaies noires perçaient son côté et son dos. Elle déchira un drap, banda les blessures, alla allumer le feu pour faire bouillir des feuilles de calebassier.

Manuel était couché, les yeux fermés, respirant avec peine. La lampe éternelle brûlait sous l'image d'Ogoun. Le dieu brandissait un sabre et son manteau rouge l'enveloppait d'un nuage de sang.

Délira s'assit près de lui, aveuglée de larmes.

Les lèvres de Manuel remuèrent.

— Maman, tu es là, ma maman ? Reste près de moi, ma maman.

— *Oui, pitite mouin*, oui, cher, je suis là.

Elle lui caressa la main, elle embrassa sa main salie de terre.

— Dis moi le nom de ce scélérat pour que je prévienne Hilarion. Il s'agita :

— Non, non.

Sa voix affaiblie suppliait.

— Ça ne servira à rien. L'eau, faut sauver l'eau. Les ramiers, ils battent de l'aile dans le feuillage, les ramiers. Demande à Annaïse le chemin qui mène au figuier-maudit, le chemin de l'eau.

Ses yeux hagards brillaient. Elle épongea son front baigné d'une grosse sueur. Sa poitrine semblait soulever un poids écrasant.

Il s'apaisa peu à peu et s'endormit. Délira n'osait le laisser. Mon Dieu, mes saints, la Vierge, mes anges, t'en prie, t'en prie, t'en prie, faites qu'il vive, parce que s'il meurt, que va faire sur la terre cette vieille Délira, dites-moi, que va-t-elle faire sur la terre, toute seule, [120] sans la consolation de son grand âge, sans la récompense de toute la misère qu'elle a endurée pendant son existence. Toi, la maman de Jésus au pied de la croix, oh Vierge des Miracles, je te demande grâce, grâce, la miséricorde pour mon garçon, prends-moi plutôt, j'ai fait mon temps, mais lui, il est encore au jour de sa jeunesse, le pauvre diable, laisse vivre, tu entends, chère, tu entends, ma petite maman, ma bonne, ma chère petite maman, tu m'entends, pas vrai ?

Un sanglot la déchira. Elle tomba à genoux, les bras en croix. Elle baissa la terre. Terre, Sainte Terre, ne bois pas son sang, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. » Elle pleurait et priait, mais à quoi servent les prières et les oraisons quand cette dernière heure est arrivée dont parle le Livre : quand la lune s'éteint et les étoiles s'éteignent et la cire des nuages cache le soleil et le nègre courageux dit : je suis fatigué, et la négresse s'arrête de piler le maïs parce qu'elle est fatiguée et il y a un oiseau qui rit dans le bois comme une crêcelle rouillée et celles qui chantaient sont assises en rond sans mot et sans parole et celles qui pleurent parcourent la grand-rue du bourg et crient :

à moi, à moi, car nous enterrons aujourd'hui notre nègre et il s'en va vers le cimetière, il s'en va vers la tombe, il s'en va vers la poussière.

Le jour passait sous le battant mal joint de la fenêtre. Les poules piaillaient comme à l'ordinaire.

Manuel ouvrit les yeux. Il happait l'air à petites gorgées haletantes.

— Tu es réveillé, mon fi, dit Délira. Comment te sens-tu, comment sens-tu ton corps ?

Il murmura :

— J'ai soif.

— Tu veux un peu de café ?

Il fit signe que oui d'un battement de paupières. Délira alla mettre le café à chauffer et revint avec l'infusion tiède de feuilles de calebassier.

Elle lava les plaies. Très peu de sang avait coulé.

— J'ai soif, répéta-t-il.

La vieille apporta le café. Elle soutint Manuel dans ses bras et il but avec effort. Sa tête retomba dans l'oreiller.

— Ouvre la fenêtre, maman.

Il contempla cette clairière de lumière qui s'agrandissait dans le ciel. Il sourit faiblement :

— Le jour se lève. Chaque jour, le jour se lève. La vie commence.

[121]

— Dis-moi, Manuel, insista Délira, dis-moi le nom de ce bandit pour que je prévienne Hilarion.

Ses mains s'agitèrent sur les draps. Les ongles étaient d'un blanc écailleux. Il parla, mais si bas que Délira fut obligée de se pencher sur lui.

— Ta main, maman, ta main. Réchaaffe-moi. Je sens une froidure dans les mains.

Délira le contempla, désespérée. Ses yeux se sont élargis au fond des orbites. Un cerne verdâtre s'étend sur ses joues creusées. Il s'en va, pense-t-elle, mon garçon s'en va, la mort est sur lui.

— Tu m'entends, maman ?

— Je t'écoute, oui, Manuel.

On voit qu'il rassemble ses forces pour parler. À travers un brouillard de larmes, Délira regarde cette poitrine qui se soulève, qui lutte.

— Si tu préviens Hilarion, ce sera encore une fois la même histoire de Sauveur et Dorisca. La haine, la vengeance entre les habitants. L'eau sera perdue. Vous avez offert des sacrifices aux *loa*, vous avez offert le sang des poules et des cabris pour faire tomber la pluie, ça n'a servi à rien. Parce que ce qui compte, c'est le sacrifice de l'homme. C'est le sang du nègre. Va trouver Larivoire. Dis-lui la volonté du sang qui a coulé : la réconciliation, la réconciliation pour que la vie recommence, pour que le jour se lève sur la rosée.

Épuisé, il murmura encore :

— Et chantez mon deuil, chantez mon deuil avec un chant de *coubite*.

— Honneur, crie une voix du dehors.

— Respect, répond machinalement Délira.

La tête malveillante d'Hilarion s'encadre dans la fenêtre.

— Hé, bonjour Délira.

— Bonjour, oui.

Il aperçoit le corps couché.

— Qu'est-ce qu'il a celui-là ? Malade ?

Ses yeux soupçonneux louchent vers Manuel.

Délira hésite, mais elle sent la main de Manuel étreindre la sienne.

— Oui, dit-elle. Il a rapporté de Cuba les mauvaises fièvres.

— Est-ce qu'il dort ? fait Hilarion.

— Il dort, oui.

[122]

— C'est contrariant, parce que le lieutenant demande pour lui. Faudra qu'il se présente à la caserne dès qu'il pourra se lever.

— C'est bien, je lui dirai.

Elle écoute ses pas qui s'éloignent et se tourne vers Manuel. Un filet de sang noir coule de sa bouche et ses yeux la regardent mais ne la voient plus. Il tient encore sa main ; il a emporté sa promesse.

*

La vieille Délira a fermé les yeux de son garçon. Le linge ensanglanté, elle l'a enterré sous le lit. Maintenant, elle peut hurler ce grand cri de bête blessée. Le voisinage l'entend et les habitants accourent, les hommes et les commères. L'événement leur tombe sur la tête comme un quartier de roche. Ils sont écrasés. Un nègre si gaillard. Hier encore, je lui disais à Manuel : compère Manuel... C'est pas naturel, non, c'est pas naturel. Mais à toutes leurs questions, Délira répond : la fièvre, les mauvaises fièvres de ce pays de Cuba. Et puis, elle pousse ce cri terrible et elle ouvre les bras et son vieux corps tremble, crucifié.

Laurélien est arrivé. Il regarde le cadavre. On a allumé à sa tête et à ses pieds une bougie. Il y a de la lumière sur le front de Manuel et sa bouche a gardé jusque dans la mort ce pli obstiné.

— Alors, chef, tu es parti, chef ? Tu es parti ? De grosses larmes roulent sur son rude visage.

— Ah la misère, dit commère Destine.

— Ah la vie, soupire commère Mérilia.

— Tantine, dit Clairemise, je vais t'aider à le laver. Mais Délira fait : non, merci.

— J'attends, dit-elle.

— Qui est-ce que tu attends, tantine ?

— J'attends, répète la vieille.

Destine lui apporte une tasse de thé. Elle refuse. Elle se balance sur sa chaise, comme si elle berçait sa douleur de tout son corps. Les autres la soutiennent et la consolent, mais tout ça, c'est des mots, elle ne les entend même pas, et elle se lamente comme si on lui arrachait l'âme avec des griffes de fer.

Et les autres aussi ont appris la nouvelle. Ils se glissent chez Larivoire. Larivoire est assis sous sa tonnelle. Il tire sur les poils de sa barbe. Il ne répond pas à leurs questions. Est-ce qu'ils ne savent pas ? Mais oui, ils savent. La porte de la case de Gervilen est fermée et on ne le voit nulle part.

Les femmes se rencontrent devant leurs barrières. En voilà des bouleversements dit l'une. Et l'autre répond : en vérité, en vérité. Quant à Isménie, la négresse de Louisimé Jean-Pierre, elle prétend que c'est la vengeance de la Maîtresse-de-l'Eau. C'est que c'est dangereux, oui, ma commère, les esprits des sources. — Mais, réplique la voisine, on dit comme ça que ce Manuel avait rapporté de Cuba les mauvaises fièvres. Ça lui mangeait le sang. — On dit, on dit, qu'est-ce qu'on ne dit pas, fait l'incrédule.

Hilarion renifle l'air comme un chien qui cherche une piste. Il flaire un mystère. Il dépêche son adjoint aux renseignements. Mais partout, bouche cousue. Ou bien alors la stupeur sans feinte ni détour.

Tant mieux, pense Hilarion. Le Manuel était un désagrément, un nègre rebelle, et maintenant je pourrai avoir les terres de ces cochons d'habitants. C'est aussi l'opinion de Florentine, la vorace.

Celle que Délira attendait arrive. Annaïse court presque, elle a perdu la tête. Les gens diront ce qu'ils voudront, ça lui est égal. Ils sauront, eh bien ils sauront. Et après ? Manuel, Manuel, oh mon frère, mon homme, mon cheri. Tu seras la maîtresse de ma case, avait-il dit. Et il y aura des roseaux et des lauriers dans notre jardin. Et il l'avait prise à la source et la rumeur de l'eau était entrée en elle comme un courant de vie féconde. Est-ce qu'on meurt comme ça, comme un souffle d'air éteint une chandelle, comme une serpente s'asphyxie l'herbe, comme un fruit tombe de l'arbre et pourrit, lorsqu'on est un nègre si fort et si vaillant ? Et alors, la récolte mûrirait et il ne la verrait pas, l'eau chanterait dans le canal et il ne l'entendrait pas, et moi, Annaïse, ta négresse, je t'appellerais et tu ne me répondrais pas ? Non, mon Dieu, non c'est pas vrai, c'est pas possible, parce que ce serait une injustice.

Les habitants qui la voient passer hochent la tête. Mes amis, s'étonnent-ils, est-ce que cette fille de Rosanna aurait perdu son bon ange ?

Quand elle entra dans la cour, ils la regardèrent, ahuris. Antoine qui s'amenait tout juste, en resta la mâchoire décrochée et Jean-Jacques grommela : Qu'est-ce qu'elle veut, cette impertinente ? et commère [124] Destine s'avança, les poings sur les hanches, avec un mouvement hostile.

Mais Délira s'était levée. Elle avait pris Annaïse par la main, elle l'avait prise dans ses bras et les voilà qui pleurent ensemble avec de grands gémissements. Alors tous comprirent et Clairemise, qui avait bon cœur, murmura : Pauvre, pauvre petite nègresse, et Antoine dit : La vie, c'est une comédie, voilà ce qu'elle est, la vie.

Il cracha : Et elle a un goût amer, la saloperie.

Annaïse s'agenouilla devant Manuel. Elle prit sa main déjà glacée. Elle l'appela : Manuel, Manuel, ho ? d'une voix tendre et mouillée de larmes et puis dans un cri farouche, elle chavira en arrière, les bras dressés, le visage transfiguré par la souffrance : Non, mon Dieu, tu n'es pas bon, non, c'est pas vrai que tu es bon, c'est une menterie. Nous te hérons à notre secours et tu n'entends pas. Regarde notre douleur, regarde notre grande peine, regarde notre tribulation. Est-ce que tu dors, mon Dieu, est-ce que tu es sourd, mon Dieu, est-ce que tu es aveugle, mon Dieu, est-ce que tu es sans entrailles, mon Dieu ? Où est ta justice, où est ta pitié, où est ta miséricorde ?

— Paix, Annaïse, dit Délira. Ta bouche dit des péchés.

Mais Annaïse ne l'entendait pas : Nous avons beau prier, nous autres pauvres nègres, et demander grâce et demander pardon, tu nous foules comme le petit-mil sous le pilon, tu nous écrases comme la poussière, tu nous réduis, tu nous bouleverses, tu nous détruis.

— Oui, frères, soupira Antoine, c'est comme ça : depuis en Guinée, le nègre marche dans l'orage, la tempête et la tourmente. Le Bondieu est bon, dit-on. Le Bondieu est blanc, qu'il faudrait dire. Et peut-être que c'est tout juste le contraire.

— Assez, Antoine, il y a déjà assez de malédictions sur cette case.

Délira releva Annaïse.

— Rassemble ton courage, ma fille. Nous allons le baigner.

Les habitants sortirent de la chambre et Délira ferma la porte.

Elle approcha un doigt de sa bouche.

— Ne crie pas.

Elle retourna doucement le corps.

— Ne crie pas, je dis.

Elle souleva la chemise et deux petites plaies plus noires que la peau apparaissent, deux petites lèvres de sang caillé.

— Seigneur, gémit Annaïse.

[125]

Délira fit un signe de croix sur la première plaie.

— Tu n'as rien vu.

Elle fit un signe de croix sur la deuxième plaie.

— Tu ne sais rien.

Elle regarda Annaïse avec sévérité.

C'était sa dernière volonté. Il me tenait la main et il est parti avec ma promesse. Sermente que tu garderas le secret.

— Je sermente, oui, maman.

— Au nom de la Vierge Altigrâce ?

— Au nom de la Vierge Altigrâce.

Ce n'était pas Manuel, ce grand corps froid, insensible et rigide. Ce n'était que son apparence de pierre. Le vrai Manuel marchait par les mornes et les bois, au grand soleil. Il parlait à Annaïse : ma négresse, disait-il. Il la prenait dans ses bras, il l'enveloppait de sa chaleur. Le vrai Manuel traçait le passage de l'eau dans les jardins, il marchait dans les futures récoltes, dans la rosée de l'avant-jour.

— Je n'ai pas le courage, maman, murmura Annaïse, effrayée.

— C'était ton homme, dit la vieille. Faut faire ton devoir.

Annaïse baissa la tête : Oui, maman, je ferai mon devoir.

Quand les deux femmes eurent terminé leur funèbre besogne, quand Manuel fut habillé de ses vêtements de rude étoffe bleue, Délira ralluma les bougies.

— Place sa machette à son côté, dit-elle. C'était un bon habitant.

*

Vers le tard de l'après-midi, Bienaimé revint. Il ramenait la génisse qu'il n'avait pu vendre. La bête fourbue boitait à nouveau.

— Quel est ce rassemblement dans ma cour ? s'écria-t-il, apercevant la foule des paysans.

Laurélien lui ouvrit la barrière.

— J'ai un garçon, dit Bienaimé mécontent, et il faut que ce soit un voisin qui vienne m'ouvrir la barrière. Merci quand même, Laurélien.

Il voulut continuer son chemin. Laurélien retint le cheval par la bride.

— Compère Bienaimé, commença-t-il.

[126]

À ce moment, Délira sortit de la case. Elle s'avança lentement, grande, et sèche dans sa robe noire, la tête enveloppée d'un mouchoir blanc.

— Papa, dit-elle, descends de ton cheval et baille-moi ta main.

— Qu'est-ce qu'il y a ? bégaya le vieux.

— Baile-moi ta main, papa.

Mais ses forces l'abandonnèrent et elle s'abattit contre la poitrine de Bienaimé, secouée d'après sanglots.

Dans la case, le chœur des pleureuses s'éleva. La grosse Destine tournoyait sur elle-même, frappant une main contre l'autre et criant comme si elle avait perdu la raison.

— Ah Dieu Bon Dieu, voici Bienaimé, mes amis, voici Bienaimé.

— Manuel ? dit le vieux d'une voix sans timbre. Délira s'accrochait à lui avec désespoir.

— Oui, papa, oui Bienaimé, cher papa, notre garçon, notre seul garçon, la consolation de notre vieillesse.

Les habitants s'écartèrent sur leur passage. Les femmes hurlaient.

— On n'invite pas le malheur, dit Antoine. Et il vient et il se met à table sans permission et il mange et ne laisse que les os.

Bienaimé contempla le cadavre. Il ne pleurait pas, le vieux Bienaimé, mais les plus endurcis détournaient les yeux de son visage et toussaient rudement. Brusquement, il chancela. Les habitants s'empressèrent.

— Laissez-moi, dit-il, les écartant.

Il sortit de la case. Il s'assit sur une marche devant la galerie, affaissé sur lui-même, comme si on avait broyé ses épaules. Ses mains tremblaient dans la poussière.

... Le soleil va se coucher ; il faut bien que le jour finisse : des nuages véhéments naviguent à l'horizon et le crépuscule, toutes voiles incendiées. Un troupeau de bœufs prend dans la savane une immobilité minérale. Les poules battent déjà de l'aile dans les calebassiers.

Des habitants arrivent, d'autres s'en vont. C'est qu'il faut s'occuper de ces petits nègres restés à la case, aller manger un morceau. Ils retourneront pour la veillée. On a déjà installé dans la cour quelques tables et des chaises empruntées au voisinage. Une odeur de café et de thé à la cannelle se répand. Laurélien a prêté deux piastres, tout ce qu'il avait, pour acheter du *clairin*. Délira a juste assez d'argent pour payer [127] le Père-Savane ⁵⁹ qui viendra lire les prières et bénir le corps. On n'a pas de quoi pour un enterrement à l'église. C'est trop cher et l'église ne fait pas de crédit aux malheureux, c'est pas une boutique, c'est la maison de Dieu.

Les lamentations se sont apaisées. La nuit est là avec son poids d'ombre et de silence. De temps en temps, une femme soupire : ay, Jésus-Marie-la-Vierge, mais sans beaucoup de conviction : à la fin on se fatigue même du chagrin.

Délira est assise près de Manuel. Elle ne le quitte pas des yeux et parfois elle semble lui parler à voix basse. Personne n'entend ce qu'elle dit.

Annaïse est partie. Il lui faudra expliquer les choses à Rosanna. Ce ne sera pas facile.

⁵⁹ Prêtre improvisé des campagnes haïtiennes.

Bienaimé, lui, est resté à la même place ; sa tête, entre ses bras repliés, repose sur ses genoux. Est-ce qu'il dort ? On ne sait pas ; on ne le dérange pas.

Laurélien s'occupe du cercueil. Devant sa case, il scie, il cloue. Anselme, son frère cadet, l'éclairé avec une torche de bois-chandelle.

Ce n'est pas un gros travail : trois planches et un couvercle pour emporter en terre celui qui avait été son ami.

Quel nègre c'était, songe-t-il, quel habitant ! Il n'y avait pas meilleur dans tout le pays. Mais la mort fait son tri comme un aveugle choisit des mangos au marché : elle tâtonne jusqu'à trouver les bons et elle laisse les mauvais. C'est la vérité et c'est pas juste.

— Passe-moi les clous, dit-il à Anselme.

Ses gestes se répétaient sur le mur de la case en grandes ombres déformées.

Anselme commence seulement à entrer dans l'âge d'homme. S'il lui racontait les paroles de Manuel, possible qu'il ne comprendrait pas. Je le regardais tresser ces chapeaux, ses doigts couraient dans la paille et il parlait : « Un jour viendra... nous ferons le grand *coubite* et tous les travailleurs de la terre pour défricher la misère et planter la vie nouvelle. » Tu ne verras pas ce jour, chef, tu es parti avant l'heure, mais tu nous a laissés avec l'espérance et le courage.

[128]

Encore un clou, encore un, approche la lumière, Anselme, encore un. Le cercueil est prêt, le couvercle s'ajuste. J'ai fini, et pour dire vrai, mon compère Manuel, c'est un service qui ne mérite pas de merci.

Il contemple son œuvre : une longue caisse toute simple. C'est du bois trop mince, trop tendre, que la terre mangera en un rien de temps. Si seulement j'avais pu avoir quelques bonnes planches d'acajou, et peut-être quelques ferrures, comme celles qu'on vend chez M'sieur Paulma au bourg, mais c'est cher, hors de portée.

— Ils ont commencé avec les cantiques, dit Anselme.

— J'entends, dit Laurélien.

Le chant s'élève tristement au cœur de la nuit. « *Va quel excès dé bonté vous vous êtes cha'gé di poids dé nos crimes, vous avez soufè'ine mô crie lie pou' nous sauvé dé la mô.* »

Quand il fléchit, une voix de femme, haute et vibrante, un peut fêlée, le reprend, rassemble les autres voix et le cantique s'épanouit à nouveau dans un élan unanime.

Il est temps d'aller à la veillée.

Dans la première pièce de la case, Délira a disposé sur une nappe blanche un crucifix, des bougies allumées et des fleurs, celles qu'on a pu trouver par cette sécheresse : c'est dire qu'il n'y en a pas beaucoup.

« *C'est maintenant, Seigneu* » que vous laisser aller en paix vot' serviteu' selon vot' parole. »

Les habitants chantent leurs cantiques devant cet autel. Ils sont serrés l'un contre l'autre et la lumière des bougies fait couler des reflets luisants sur leurs visages noirs en sueur.

Heureusement qu'il y a le *clairin* pour se rafraîchir et on voit qu'Antoine en a déjà fait usage plus que de raison. Il n'est déjà plus très solide sur ses jambes et il chante à pleine gorge. Quand il enfile sa voix rauque et puissante, elle couvre celle des autres. Destine, sans avoir l'air de rien, lui décroche un coup de coude en plein mitan de l'estomac et un hoquet manque de l'étouffer.

— La scandaleuse, fait-il un moment après dans la cour ; elle n'a même pas de respect pour défunt Manuel.

Et sur un ton menaçant :

— C'est bon. Je ferai une chanson sur elle, que, foutre...

Mais il se rappela qu'il était à une veillée et il ravalà l'énorme obscénité qui lui chargeait la langue.

Sur chaque table, on a placé un lumignon et ça fait des îlets de lumière dans la cour. Les habitants sont assis autour et jouent au trois-sept.

Ils tiennent leurs cartes en éventail et ils ont l'air absorbés. Est-ce qu'ils ont déjà oublié Manuel ? Oh, non, faut pas croire. Seulement, nous autres, nous ne pouvons nous mettre à crier comme les femmes. Les femmes, ça les soulage. Un garçon a plus de courage pour supporter en silence. Et puis, c'est la coutume de jouer aux cartes dans les veillées. Neuf de carreau, je coupe.

Bienaimé est comme un corps sans âme. Il entre dans la chambre où repose Manuel. Il le regarde un moment, les yeux vides, éteints. Il va dans la cour, il passe près des tables, on lui parle, il ne répond pas.

Délira, à force de prières et de supplications, lui a fait prendre un peu de bouillon. Il a presque tout laissé dans son assiette.

— C'est un homme enfoudroyé, dit Antoine. Il est fini.

Annaïse est revenue. Elle a expliqué à Rosanna. Rosanna a poussé de hauts cris, elle l'a traitée de toutes sortes de noms.

— Tu n'es pas honteuse ? a-t-elle dit.

— Non, a répondu Annaïse.

— En voilà une jeunesse, a crié Rosanna, une sans conscience, une sans honneur.

— Non, a répondu Annaïse, je suis sa femme. C'était le meilleur nègre sur la terre. Il était honnête, il était bon. Il ne m'a pas prise par la ruse ou la violence. C'est moi qui ai voulu.

— Mais comment as-tu fait pour le rencontrer, ennemis comme nous le sommes ?

— Il m'aimait et je l'aimais. Nos chemins se sont croisés.

Elle a enlevé ses boucles d'oreilles d'argent. Elle a passé sa robe noire. Elle s'est coiffée d'un mouchoir blanc.

— Tu ne sortiras pas.

Rosanna s'est mise devant la porte.

— J'ai du chagrin, maman, a dit Annaïse.

— Tant pis ; je dis que tu ne sortiras pas.

— J'ai de la peine, maman, a dit Annaïse.

— Tu m'as entendue. Je ne le répéterai pas trois fois.

On a cogné à la porte. C'est Gille. Gille est entré. Il a vu ce qui se passait.

— Gervilen avait raison, a-t-il remarqué. Défunt Manuel et toi, vous étiez complices.

Il a fait une pause.

— Depuis ce grand matin, Gervilen a quitté Fonds-Rouge.

[130]

Annaïse n'a rien dit. Elle s'est rappelée son serment.

— Tu sais où est l'eau ? a demandé Gille.

— Je sais où elle est, a répondu Annaïse.

— Laisse-la sortir, maman, a dit Gille. Annaïse est sortie.

Il faut faire passer le temps dans les veillées. Les cartes, les cantiques, et le *clairin* ne suffisent pas. La nuit est longue.

Près de la cuisine, Antoine, une tasse de café en main, pose des devinettes. Ce sont surtout les jeunes qui l'entourent. Ce n'est pas que les habitants plus âgés n'y prennent pas plaisir, mais ça n'a pas l'air très sérieux et on tient, n'est-ce pas vrai, à sa réputation d'homme grave et sévère. Il se pourrait qu'à une malice inattendue de cet Antoine, on soit obligé de rire. Alors ? Alors, ces jeunes nègres n'auraient plus de respect pour vous : ils sont toujours prêts à vous croire leur pareil et leur camarade, ces petits macaques-là.

Antoine commence :

— En entrant dans la maison, toutes les femmes enlèvent leurs robes ?

Les autres cherchent. Ils se creusent l'imagination. Ah, bah, ils ne trouvent pas.

— Qu'est-ce que c'est ? demande Anselme.

— Les goélettes carguent leurs voiles en entrant au port, explique Antoine.

Il avala une gorgée de café :

— Je vais chez le roi. Je trouve deux chemins, faut que je les prenne tous deux ?

— Le pantalon, crie Lazare.

— C'est ça... Mais celle-ci, je ne m'appelle pas Antoine si vous la trouvez : la petite Marie met son poing sur sa hanche et dit : je suis une grande fille ?

— C'est difficile, oui, c'est difficile.

— Vous n'êtes pas assez intelligents. Bande de nègres à tête dure que vous êtes.

Et positivement, ils ont beau s'efforcer, c'est en vain, ils ne devinent pas.

Antoine triomphe :

— La tasse.

Il tient la sienne par son anse, il la leur montre et il rit son content.

[131]

— Encore une, tonton Antoine, encore une, s'il vous plaît, réclament-ils en chœur.

— Chhh... vous faites trop de bruit, et en vérité, vous êtes insatiables.

Il feint de se faire prier, mais il ne demande qu'à continuer, Antoine. Dans toute la plaine, on vous dira qu'il n'y a pas plus fameux pour les contes et les chansons.

— Bon, fait-il, je vais vous faciliter : ronde comme une boule, longue comme le grand chemin ?

— Peloté de fil.

— Je brûle ma langue et donne mon sang pour faire plaisir à la société ?

— La lampe.

— Ma veste est verte, ma chemise blanche, mon pantalon rouge, ma cravate noire ?

— Melon d'eau.

— Anselme, mon fi, dit Antoine. Va remplir cette tasse de *clairin*, mais à ras bord, tu m'entends ? Ça ne se ménage pas le *clairin* de veillée, faut faire honneur au défunt. Si c'est commère Destine qui a la bouteille,

dis-lui que c'est pour Laurélien. Par précaution, mon fi, par précaution. Parce que cette Destine et moi, nous nous entendons comme le lait et le citron. Nous avons le cœur tourné rien qu'à nous regarder.

C'est ainsi que la veillée se poursuit : entre les larmes et le rire. Tout comme la vie, compère ; oui, tout juste comme la vie.

Un petit groupe s'est formé à l'écart : le vieux Dorélien Jean-Jacques, Fleurimond Fleury, Dieuveille Riche et Laurélien Laurore.

— Pour moi, dit Dorélien, c'est une mort qui n'est pas naturelle.

— C'est ce que je pense moi-même, approuve Fleurimond.

Laurélien n'est pas de cet avis :

— Délira dit que c'était les mauvaises fièvres. Si elle le dit, c'est que c'est comme ça. Elle n'aurait pas d'intérêt. Et il y a des fièvres qui vous rongent sans en avoir l'air. On est comme un meuble qui paraît bien solide, bien plein, mais les poux de bois ⁶⁰ se sont déjà mis là-dedans, et un beau jour, ça tombe en poussière.

— Peut-être, fait Fleurimond. Mais il ne semble pas trop convaincu.

[132]

Et Dieuveille Riche prend la parole :

— À midi, tu traverses la rivière à pied. Sèche ; pas ça d'eau : des galets et des roches. Mais la pluie est tombée à l'avalasse dans les mornes, et vers l'après-midi, l'eau descend comme une déchaînée et ravage tout sur son passage, l'enragée. C'est comme ça que vient la mort. Sans qu'on s'attende, et on ne peut, rien contre elle, frères.

— Par rapport à l'eau, dit Laurélien, savoir si défunt Manuel a confié à quelqu'un où se trouve la source. J'étais son ami, mais il n'a pas eu le temps de me montrer l'endroit.

— Possible que Délira sait ?

— Pour plus sûr cette fille de Rosanna.

— Parce que ce serait on ne peut plus de guignon s'il était parti avec le secret.

⁶⁰ Termites.

— Faudrait battre tout le pays, chercher dans les moindres recoins des mornes et des ravines.

— Et c'est pas certain qu'on trouverait.

— On s'était fait de l'espoir. On voyait à l'avance tous ces jardins arrosés. Ce serait dommage.

— Pour une malchance, ce serait une malchance. Je calculais déjà que je planterais des pois en bordure. Les pois font bon prix à l'heure qu'il est au marché.

— Et les bananes, ça pourrait donner le long du canal.

— Moi, dit Dieuveille, j'allais essayer des poireaux et des échalotes sur mon morceau de terre.

Le vieux Dorélien soupira.

— Comme quoi, chaque nègre tirait son plan. L'un disait : je ferai ci, l'autre disait : je ferai ça, et pendant ce temps le malheur riait en sourdine. Il attendait dans ce détour du chemin qu'on appelle la mort.

Ah, c'est que je m'en vais, mes amis, je m'en vais, oui ; je n'ai plus beaucoup de temps devant moi, mais j'aurais aimé voir encore une fois les champs de maïs et les récoltes couvrir les jardins.

« *Ma'chons au combat, à la gloir-oi-re...* »

Ils sont endurants, les chanteurs de cantiques, ils ne s'essoufflent pas facilement. La grosse Destine, terrassée par la fatigue, est affalée sur une chaise. Sa tête dodeline sur ses épaules, ses yeux sont fermés, elle bat la mesure avec son pied nu, et elle chante d'une voix de fausset dolente et endormie.

— Ah la laide ! murmure Antoine avec une moue de dégoût.

[133]

La bouteille de *clairin* est sur une table, il allonge la main, mais Destine ouvre un œil, un seul, mais fixe, et Antoine fait semblant de moucher une bougie.

— Ça gaspille la cire autrement, fait-il.

Et il se retire, les épaules basses, et jurant entre les dents des choses qu'on ne peut pas répéter.

« *Ma'chons au combat, à la gloi-oi-re...* » entonne Destine, mais cette fois-ci d'une voix claironnante et triomphale qui ranime le chœur comme une nouvelle bûche rallume un boucan et le cantique s'en va sur l'aile frissonnante de l'aube et les habitants qui se lèvent tôt à Fonds-Rouge l'entendent ; « ah, oui, disent-ils, l'enterrement sera aujourd'hui » et ceux qui dormaient sous la tonnelle, le front sur la table, se réveillent et réclament du café, et Délira n'a pas quitté Manuel un instant, Annaïse non plus, la pauvre, et Bienaimé s'est recroquevillé dans un coin : c'est le dernier cantique, le dernier, car voici le jour avec ses arbres noirs et frileux contre le ciel pâli et les habitants commencent à prendre congé. Ils reviendront plus tard, ils disparaissent par les sentiers sous les *bayahondes*, et les pintades sauvages descendant des branchages et s'assemblent dans les clairières, les coqs s'égosillent de cour en cour, un jeune poulain hennit nerveusement dans la savane. « Adieu, Délira », dit Laurélien. Il hésite : « adieu, Annaïse » ; elles lui répondent d'une voix faible, elles ont trop pleuré, elles n'ont plus de force, et l'aurore entre par la fenêtre, mais Manuel ne la verra plus, il dort pour toujours et à jamais. Amen.

*

Vers les dix heures, Aristomène, le Père-Savane, fait son entrée dans la cour. Il monte une petite bourrique qui plie sous son poids et les pieds du bonhomme traînent dans la poussière. Il est en retard et l'animal est rétif ; Aristomène lui enfonce ses talons dans les flancs avec une telle vigueur qu'il le soulève presque de terre.

Il porte une lévite qui a dû être noire au temps jadis, mais vu son âge vénérable, elle tire maintenant sur le luisant des gorges de ramiers.

D'un geste onctueux, il soulève son chapeau et découvre un crâne chauve et brillant :

[134]

— Bonjour la société.

Et les habitants le saluent avec politesse.

On le fait asseoir et Délira, en personne, lui présente une tasse de café.

Aristomène boit lentement, il est conscient de son importance. Le murmure des conversations bourdonne autour de lui comme un hommage et sa face rougeâtre, gravée de petite vérole, suscite une abondante satisfaction.

Dans la chambre, on a couché Manuel dans son cercueil. Deux bougies brûlent : l'une à sa tête, l'autre à ses pieds. Bienaimé contemple son fils. Il ne pleure pas, mais sa bouche ne cesse de trembler. Ce n'est pas sûr qu'il ait remarqué Annaïse. Les mains d'Anna couvrent son visage, les larmes ruissellent entre ses doigts et elle se plaint comme un enfant qui a mal.

De temps en temps, une commère : Clairemise, Mérilia, Destine, Célina, Irézile ou Georgina, ou une autre, pousse un cri strident et toutes aussitôt l'accompagnent et le chœur des pleureuses remplit la case de hurlements assourdisants.

Les hommes, eux, se tiennent dans la cour ou sous la galerie. Ils parlent à voix basse, ils mordent le tuyau de leurs pipes.

Mais Laurélien est dans la chambre mortuaire. « Adieu, chef, je n'aurai jamais plus d'ami comme toi ; adieu mon frère, adieu mon camarade. »

Il s'essuie les yeux du revers de la main. Ce n'est pas l'habitude de voir un nègre pleurer, mais c'est plus fort que lui et il n'a pas honte.

Délira est revenue prendre sa place près du cercueil. Elle évente le visage de Manuel avec un de ces chapeaux de paille qu'il tressait les après-midi sous la galerie, elle le protège contre les mouches, des mouches grasses, comme on en voit seulement aux enterrements, et la flamme remuée de la bougie éclaire le front de Manuel : « Il y avait de la lumière sur ton front le jour que tu es retourné de Cuba et même la mort ne peut l'effacer, tu t'en vas dans les ténèbres avec elle. Que cette lumière de ton âme te guide dans la nuit éternelle, afin que tu trouves

le chemin de ce pays de Guinée où tu reposeras en paix avec les Anciens de ta race. »

— Nous allons commencer, dit Aristomène.

Il feuillette son livre, il mouille un doigt pour tourner chaque page :

— Prière pour les défunts.

[135]

Les femmes tombent à genoux. Délira a ouvert ses bras en croix, les yeux levés vers quelque chose que, seule, elle voit.

— *Du fond de l'abîme, j'ai crié vers vous,*

Seigneur : Seigneur, écoute ma voix.

Que vos oreilles soient attentives à la voix de ma prière.

Il lit à toute vitesse, Aristomène ; il avale les mots sans les mâcher, il est pressé. Son compère Hilarion lui a offert de venir prendre un grog après la cérémonie et pour ces malheureux deux piastres et cinquante centimes qu'il va toucher ce n'est pas nécessaire ; non, ce n'est vraiment pas la peine de se donner du mal.

— *Qu'ils reposent en paix. Ainsi soit-il.*

— Ainsi soit-il, répondent les habitants.

Aristomène s'éponge le crâne, la face et le cou avec un large foulard à carreaux.

Malgré sa hâte, il se réjouit des mots latins qu'il va prononcer, de ces *vobiscum*, *saeculum* et *dominum* qui sonnent comme une retombée de baguette sur un tambour et qui font murmurer avec admiration à ces ignorants d'habitants : « Tonnerre, il est fort, oui, cet Aristomène. »

Sa voix s'élève avec le chantonnement plaintif, nasillard et solennel des curés. Ce n'est pas pour rien qu'il a été sacristain pendant des années et n'était cette regrettable affaire avec la gouvernante de « mon Père », il servirait encore la messe dans l'église du bourg. Eh, ça n'avait pas été de sa faute, le « mon Père » aurait dû prendre pour le servir une personne d'âge au lieu de cette jeune négresse ronde et dodue comme une poule bassette. Ne nous induisez pas en tentation, dit la parole.

Si les mots avaient des os, il s'étranglerait, Aristomène, tellement il se dépêche. Les pages s'envolent sous ses doigts et il les tourne plusieurs à la fois.

— En voilà un nègre malhonnête, pense Antoine qui l'observe de près.

Délira n'écoute ce langage précipité, ce bafouillis sacré que comme une rumeur lointaine et incompréhensible. Elle est auprès de Manuel, elle ne voit que lui et elle se balance sur sa chaise comme si elle n'en pouvait plus de soutenir ce poids de douleur, elle est comme une branche dans l'orage, abandonnée à la nuit amère et sans fin. Grâce, grâce, je demande grâce et la délivrance, Seigneur, prends-moi, car je suis fatiguée, la vieille Délira est si, si fatiguée, Seigneur. Laisse-moi accompagner mon garçon dans la grande savane de la mort, laisse-moi [136] enjamber avec lui la rivière du pays des morts : je l'ai porté neuf mois dans mon ventre et toute l'existence dans mon cœur, je ne peux pas le quitter.

Manuel, ah Manuel, tu étais mes deux yeux, tu étais mon souffle, tu étais mon sang : je voyais par tes yeux comme la nuit voit par les étoiles, je respirais par ta bouche, et mes veines se sont ouvertes quand ton sang a coulé, ta blessure m'a fait mal, ta mort m'a tuée. Je n'ai plus rien à faire sur la terre. Il me reste à attendre dans un coin de la vie comme un haillon oublié au pied d'une muraille, comme une pauvre malheureuse qui tend la main : la charité, s'il vous plaît, qu'elle dit, mais la charité qu'elle demande, c'est la mort. Je vous salue Marie la Vierge Altagrâce, faites que ce jour arrive, qu'il arrive demain, qu'il arrive aujourd'hui même. Oh mes saints, oh mes *loa*, venez me secourir : Papa Legba, je vous appelle, Saint Joseph, Papa, je vous appelle, Dambala Siligoué, je vous appelle, Ogoun Shango, je vous appelle, Saint Jacques le Majeur, je vous appelle, ay, Loko Atisou, Papa, ay Guédé Hounsou, je vous appelle, Agoueta Royo Doko Agoué⁶¹, je vous appelle, mon garçon est mort, il s'en va, il va traverser la mer, il s'en va en Guinée, adieu, adieu, je dis adieu à mon garçon, il ne retournera plus, il est parti pour toujours, ah la tristesse, ah la détresse, ah la misère, ah la douleur.

Elle lève les bras au ciel, le visage défiguré par les larmes et la grande souffrance, les épaules bercées par cette incantation désespérée

⁶¹ Divinités afro-haïtiennes.

et les commères la soutiennent et lui murmurent : « Courage, Délira, prends courage, chère ! » mais elle ne les entend pas, elle n'entend pas Aristomène qui psalmodie de plus en plus, de plus en plus vite, pressé qu'il est d'en finir..., *santae Trinitatis. Per Christum Dominum nostrum. Amen*, et il sort des profondeurs de sa lévite une petite bouteille, il retire le bouchon avec ses dents ; il asperge le corps, et voici Laurélien qui s'avance avec le couvercle du cercueil : Non, non, crie Annaïse se débattant dans les bras de Clairemise, mais Laurélien s'approche avec le couvercle : Laissez-moi le voir une dernière fois, crie Délira, mais Laurélien cloue le couvercle et à chaque coup de marteau, Délira tremble comme si les clous s'enfonçaient dans le sang de son âme, c'est fini, oui c'est fini, Joachim, Dieuveille, Fleurimond et Laurélien soulèvent le cercueil et c'est maintenant qu'il y a des lamentations et [137] des gémissements et des voix qui hélent : à moi, mon Dieu, car ces nègres emportent le cercueil, ils emportent leur frère vers cette terre qu'il a tellement aimée, qu'en vérité, il est mort pour elle.

Ils marchent lentement vers la lisière des *bayahondes* et le cortège des habitants les suit : les femmes pleurent et les hommes vont en silence.

On a creusé la fosse à l'ombre d'un campêcher et un couple de tourterelles s'envole avec un frémissement d'ailes effarouché et se perd au-dessus du jardin dans la lumière de midi.

— Descendez-le doucement, dit Laurélien.

Le cercueil glisse et repose au fond du trou.

— Pauvre diable, fait Antoine. Il est mort dans sa meilleure jeunesse et c'était un bon nègre, ce Manuel.

Laurélien et Fleurimond saisissent les pelles. Une pierre roule et sonne contre le cercueil. La terre coule dans la fosse. Le cercueil commence à disparaître. On entend des sanglots étouffés et le choc sourd des mottes de terre durcies par la sécheresse. Le trou se remplit.

Une femme geint :

— Mon Dieu, nous te demandons la force et le courage, la consolation et la résignation.

« Manuel n'était pas partisan de la résignation, pense Laurélien. Les signes de la croix, les génuflexions et les Bondieu bon, il disait que ça

ne servait à rien, que le nègre était fait pour la rébellion. Et te voilà mort maintenant, chef, mort et enterré. Mais tes paroles, nous ne les oublierons pas et si un jour sur le chemin de cette dure existence la fatigue nous tente avec des : à quoi bon ? et des : c'est pas la peine, nous entendrons ta voix et nous reprendrons courage. »

Laurélien essuie de sa main la sueur qui lui couvre la face : il s'appuie des deux mains sur le manche de la pelle : la fosse est comblée.

— Eh bien, c'est fini, dit Antoine. Le repos pour toi, frère Manuel, dans l'éternité des éternités.

— Dans l'éternité, répondent les autres.

Le cercle des habitants se rompt : on retourne à la case dire au revoir à Délira et Bienaimé, et puis avec ce grand soleil on a eu soif, on va prendre un petit *quèque* chose, ça ne peut faire que du bien, un dernier verre de *clairin*, n'est-ce pas, voisin ?

[138]

Mais Laurélien est resté. Il dresse un monticule de terre au-dessus de la fosse. Il l'entoure de grosses pierres. Quand on aura assez d'argent, il construira une tombe en briques avec une niche où allumer les bougies du souvenir et sur une plaque de ciment frais, Antoine écrira, car il sait, d'une écriture appliquée et maladroite :

CI-GIT MANUEL JAN-JOSEF

[139]

Gouverneurs de la rosée
roman

XIV

[Retour à la table des matières](#)

C'est le soir même de l'enterrement que Délira a été trouver Larivoire. Elle a frappé à sa porte.

— Qui est là ? a demandé Larivoire. Il était déjà couché.

— C'est moi, moi-même, Délira.

Le temps d'allumer la lampe et Larivoire lui a ouvert.

— Avec respect, voisine, a-t-il dit. Entrez, s'il vous plaît.

Délira s'est assise. Elle a arrangé autour d'elle les plis de sa robe de deuil. Elle est droite et sévère.

— Tu m'attendais, Larivoire.

— Je t'attendais.

Il y a un silence entre eux.

— Gervilen, dit Larivoire sans la regarder.

— Je sais, répond Délira. Mais personne ne saura. Je veux dire : Hilarion, les autorités.

— Il n'a pas voulu ?

— Non. Non, qu'il disait et il se débattait dans l'agonie : faut sauver l'eau, qu'il répétait. Il tenait ma main.

Larivoire releva la mèche de la lampe.

— Il est venu icitte même le soir du malheur. Il se tenait debout sous la tonnelle au milieu de ces habitants. Il parlait ; je le regardais, je l'écoutais. Je me connais en homme. C'était un nègre de bonne qualité.

— Il est mort, dit Délira.

— Tu as ton compte de chagrin, ma commère.

— La douleur est grande, dit Délira.

Larivoire se gratta le menton, tira sur les poils de sa barbe.

— Il t'a confié une mission ?

— Oui, et c'est pour ça que me voici. Va chercher tes gens, Larivoire.

— Il est tard, dit l'autre.

— Mes paroles ont besoin de la nuit. Va chercher tes gens, Larivoire.

— Il est tard, dit l'autre.

— Mes paroles ont besoin de la nuit. Va chercher tes gens, Larivoire.

[140]

Larivoire se leva, il fit quelques pas indécis dans la chambre.

— C'est défunt Manuel qui t'a demandé de leur causer ?

— Oui, c'est lui, mais, moi aussi, je veux : j'ai mes raisons. Larivoire prit son chapeau.

— Faut respecter la volonté des morts, dit-il. Il entrouvrit la porte :

— Tu n'auras pas à m'espérer trop longtemps. Je vais passer chez mon garçon Similien. Il préviendra les uns et moi les autres. Si la lampe baisse, relève la mèche. C'est pas une mauvaise lampe, mais ce « gaz » que vend Florentine ne vaut rien.

Délira resta seule, sa tête s'inclina sur sa poitrine et elle joignit les mains. La lumière vacillait, la chambre se peuplait d'ombres. Elle ferma les yeux. « Je suis usée, cette vieille Délira est usée, elle n'en peut plus, mes amis. »

La fatigue l'entraînait dans un remous lent et irrésistible comme une nausée, vers les limites de l'évanouissement. Mais la pensée de Manuel la soutenait. « Faut que je parle à ces habitants. Après, je me coucheraï.

Dormir, ah, dormir et si le jour se levait sans moi, ce serait, pour dire la vérité vraie, un jour de miséricorde. »

... Tu es restée tout ce temps dans le noir ? s'écria Larivoire.

La lampe s'était éteinte. Il tâtonna dans l'obscurité et finit par trouver les allumettes.

— Ils sont dehors, oui, dit-il.

— Approche la lampe. Je veux voir leurs figures.

La chambre s'éclaira : la table, une dame-Jeanne sur le buffet de chêne, la natte enroulée dans un coin, et sur les murs clisses blanchis à la chaux, les images des saints, un vieil almanach.

— Faites-les entrer, dit Délira.

Les habitants pénétrèrent dans la case avec une étrange timidité, gauches et embarrassés dans leurs mouvements, et Nerestan ne savait où se placer à cause de son grand corps, serrés et coincés qu'ils étaient les uns contre les autres dans cette pièce étroite.

Délira se leva dans sa longue robe de deuil.

— Fermez la porte, dit-elle.

Louisimé Jean-Pierre ferma la porte.

Délira les dévisagea lentement : elle semblait les compter un à un et à mesure que son regard triste et sévère les atteignait, ils baissaient la tête.

[141]

— Je ne vois pas Gervilen, je dis que je ne vois pas Gervilen Gervilis. Je demande où est Gervilis ?

Dans le silence, on entendait distinctement la sourde respiration des habitants.

— Parce que j'aurais voulu répéter à Gervilen Gervilis les paroles de mon garçon.

— Il m'a dit, voici ce que Manuel mon garçon m'a dit : vous avez offert des sacrifices aux *loa* vous avez offert le sang des poules et des cabris pour faire tomber la pluie, tout ça a été inutile. Parce que ce qui compte, c'est le sacrifice de l'homme, le sang du nègre.

— C'est une grande parole, oui, fit Larivoire, hochant la tête avec gravité.

— Il m'a dit encore : « Va trouver Larivoire. Dis-lui la volonté de mon sang qui a coulé : la réconciliation, la réconciliation (il l'a dit deux fois) pour que la vie recommence, pour que le jour se lève sur la rosée. » Et moi je voulais aller prévenir Hilarion, mais il me tenait la main. Non, non, qu'il disait, et le sang noir lui coulait de la bouché : l'eau serait perdue, faut sauver l'eau.

— Délira, fit Larivoire d'une voix enrouée, et il s'essuya les yeux de son poing fermé : il y a soixante-dix et sept années que l'eau n'avait pas coulé de mes yeux, mais je te dis, en vérité, en vérité, ton garçon était un nègre tout de bon, un habitant jusqu'à la racine de l'âme, on ne verra pas son pareil de sitôt.

— Maman, dit Nerestan, d'une voix singulièrement tendre, tu as eu grande peine, maman.

— Oui, mon fi, répondit Délira, et je te remercie pour ton bon sentiment, mais je ne suis pas venue pour vous raconter ma peine, je suis venue pour vous rapporter la dernière volonté de mon garçon. C'est à moi qu'il parlait mais c'est à vous tous qu'il s'adressait : « Chantez mon deuil, qu'il a dit, chantez mon deuil avec un chant de *coumbite*. »

On chante le deuil, c'est la coutume, avec les cantiques des morts, mais lui, Manuel, a choisi un cantique pour les vivants : le chant du *coumbite*, le chant de la terre, de l'eau, des plantes, de l'amitié entre habitants, parce qu'il a voulu, je comprends maintenant, que sa mort soit pour vous le recommencement de la vie.

[142]

C'est dur les habitants, et rude : l'existence leur a tanné le cœur, mais ça n'est épais et mal équarri qu'en apparence, il faut les connaître, il n'y a pas plus sensible à ce qui fait que l'homme a vraiment le droit de s'appeler un homme : la bonté, la bravoure, la fraternité virile.

Et Larivoire parla pour eux tous quand il s'approcha de Délira, la main tendue et tremblante d'émotion.

— Prends cette main, Délira, et notre promesse et notre parole d'honneur avec.

Il se retourna vers les habitants :

— Pas vrai, vous autres !

— Oui, répondirent les habitants.

— La paix et la réconciliation ?

Et Nérestan s'avança :

— Maman, je fouillerai moi-même le canal de ton jardin.

— Je planterai pour toi, Délira, dit Josaphat.

— Compte sur moi aussi, dit Louisimé.

— Et moi, je sarclerai la mauvaise herbe quand ça fera besoin, dit Similien.

— Je serai là, dit Gille.

— Nous serons tous là, dirent les autres.

Sur le visage de Délira passa comme un reflet de douceur :

— Merci, mes nègres, pour cette consolation. Mon garçon vous entend dans sa tombe : voici, comme il l'avait voulu, la famille des habitants réunie dans la concorde. Mon rôle a pris fin.

Seulement — et elle reprit sa sévérité "— seulement nous sommes complices à partir de cet aujourd'hui : je ne suis pas venue ici, vous m'entendez ? et ce sont les fièvres qui ont tué Manuel, vous me comprenez bien ? Faites un signe de croix sur votre bouche.

Ils obéirent.

— Témoignez.

Les habitants se frappèrent trois fois la poitrine à l'endroit du cœur et levèrent la main pour le serment.

— Nous témoignerons, dirent-ils.

Délira contempla un moment leurs visages. Oui, c'était du bon matériau d'habitants : simples, francs, honnêtes.

— Larivoire, mon compère, dit-elle, laisse encore passer une semaine. Faut faire la part du deuil. Et puis tu viendras avec eux chez Laurélien, après le lever du soleil. Mes gens vous attendront. Et puis, [143] Annaïse, ma belle-fille, vous emmènera tous à la source. Elle connaît l'endroit. Les ramiers battent de l'aile dans le feuillage. Ah bah, voilà que je déparle maintenant. C'est que je suis bien fatiguée, mes

amis, cette vieille Délira, comme vous la voyez, elle n'a plus de forces, non, plus un brin. Alors, je vous dis bonne nuit, oui. Louisimé Jean-Pierre lui ouvrit la porte.

— Attends, fit Larivoire, Similien va te raccompagner.

— Mais non, Larivoire, mais non : c'est pas la peine, malgré la politesse : il y a la lune, il y a les étoiles. Je verrai mon chemin.

Et elle sortit dans la nuit.

[144]

Gouverneurs de la rosée
roman

LA FIN ET LE COMMENCEMENT

[Retour à la table des matières](#)

Bienaimé somnole sous le calebassier. Le petit chien est couché devant la cuisine, la tête entre ses pattes. De temps en temps il entrouvre un œil et happe une mouche. Délira reprise une robe. Elle tient l'étoffe tout près de ses yeux : sa vue baisse. Le soleil fait sa route, haut dans le ciel, et c'est un jour qui continue comme les autres. Les choses ont repris leur place, elles ont repris leur cours. Chaque semaine, Délira va vendre son charbon au marché. Laurélien coupe le bois et prépare la meule pour elle. C'est un bon garçon, ce Laurélien. Bienaimé a changé qu'on ne le reconnaîtrait plus. Avant, la moindre contrariaison le faisait bouillir, il était toujours prêt à la colère et à l'irritation, toujours paré pour la riposte : un vrai coq de bataille. Maintenant, un ressort s'est cassé en lui. Il dit : oui, à tout, comme un enfant. Oui et c'est bien. Délira l'a surpris plusieurs fois dans la chambre de Manuel. Sa main caressait la place vide dans le lit et les larmes coulaient dans sa barbe blanche. Chaque matin, il se rend près de la tombe, à la lisière des *bayahondes*. On l'a abritée sous une petite tonnelle de feuilles de palmier. Il s'accroupit près d'elle et il fume sa pipe, le regard vague, absent. Il resterait là des heures si Délira ne venait le chercher pour l'emmener dans l'ombrage du calebassier. Il la suit docilement. Il dort beaucoup et ça lui arrive à n'importe quel moment de la journée. Antoine avait raison : c'est un homme foudroyé.

Le vent charrie du lointain une rafale de voix et le battement infatigable du tambour. Depuis plus d'un mois, les habitants travaillent en *coumbite*. Ils ont fouillé un canal : un grand coursier, depuis la source jusqu'à Fonds-Rouge à travers la plaine étroite et les *bayahondes* ; ils l'ont relié à leurs jardins par des rigoles.

La rage a failli étouffer Hilarion. Ah, on peut dire qu'il s'est fait du mauvais sang et voici que Florentine l'accable et lempoisonne du matin au soir, comme si c'était de sa faute, avec toutes sortes de reproches. Est-ce qu'il pouvait prévoir que le Manuel allait mourir ? Naturellement qu'il l'aurait arrêté à temps et lui aurait fait dire, c'est pas les moyens qui manquaient, où était la source. Le lieutenant l'avait traité d'imbécile. Et maintenant cette Florentine... on entendait sa voix de crêcelle dans tout Fonds-Rouge. Quand il en avait assez, Hilarion lui faisait sentir le poids de la lourde boucle en cuivre de son ceinturon. Ça la calmait plus ou moins, la salope.

[145]

Peut-être, songeait-il, peut-être que je pourrais demander à Maître Sainville, le magistrat communal, d'imposer une taxe sur cette eau. Je ferais les recouvrements et je mettrai ma part de côté. On verra. (Oui, on verra si les habitants se laisseront faire.) Ces derniers jours, ils travaillent à la source même, à la tête de l'eau, comme ils disent. Ils ont suivi point pour point les indications de Manuel. Il est mort, Manuel, mais c'est toujours lui qui les guide.

Quelqu'un entre dans la cour de Délira, une grande négresse, une belle négresse : c'est Annaïse.

La vieille la regarde arriver et son cœur est content.

— Bonjour, maman, dit Annaïse.

— Eh, bonjour ma fille, répond Délira.

— Tu vas affaiblir encore tes yeux, fait Annaïse. Laisse-moi reprendre cette robe pour toi.

— C'est que c'est une occupation, ma fille. Je couds, je couds et je raccorde l'ancien temps avec ces jours-ci. Si seulement, Anna, on pouvait reprendre la vie, reprendre le fil cassé, ah Dieu, c'est pas possible.

Manuel me disait, je l'entends encore, comme si c'était hier, il me disait : la vie, c'est un fil qui ne se casse pas, qui ne se perd jamais et tu

sais pourquoi ? Parce que chaque nègre pendant son existence y fait un nœud : c'est le travail qu'il a accompli et c'est ça qui rend la vie vivante dans les siècles des siècles : l'utilité de l'homme sur cette terre.

— Mon garçon était un nègre qui pensait profond, dit Délira avec fierté.

Des lambeaux de chant leur parvenaient, ça faisait quelque chose comme hoho ehhé oh-koen-hého et le tambour jubilait, il bégayait à force de joie : Antoine le maniait avec plus d'habileté que jamais.

— Gille m'a dit qu'ils vont lâcher l'eau dans le canal aujourd'hui. Si on allait voir, maman ? C'est un grand événement, oui.

— Comme tu voudras, chère.

Délira se leva. Ses épaules s'étaient un peu courbées et elle était devenue encore plus sèche.

— Le soleil est chaud, je vais mettre mon chapeau.

Mais déjà Annaïse courait le lui chercher dans la case.

— Tu es bien attentionnée, ma fille, remercia Délira.

[146]

Et elle sourit de ce sourire qui avait gardé la grâce de la jeunesse malgré la petite cicatrice de tristesse que la vie avait laissée au coin des lèvres pour marquer son empreinte.

Elles entrèrent dans le bois par ce sentier que Manuel avait parcouru le lendemain de son arrivée. Les *bayahondes* sentaient la fumée refroidie des meules de charbon. Elles marchèrent en silence jusqu'à déboucher dans le vallon inondé de lumière. Les cactus arborescents se dressaient avec leurs larges feuilles charnues d'un vert terne et poussiéreux.

— Regarde, dit Annaïse, si on n'a pas raison de les appeler « oreilles de bourrique » ; ça a l'air revêche, rétif et de mauvaise volonté ces plantes-là.

— Les plantes, c'est comme les chrétiens. Il y en a de deux qualités : les bonnes et les mauvaises. Quand tu vois des oranges, tous ces petits soleils accrochés dans le feuillage, tu sens comme une réjouissance, c'est plaisant et c'est serviable, les oranges. Tandis que, prends une

plante à piquants comme celle-là... Mais, il ne faut rien maudire parce que c'est le bon Dieu qui a tout créé.

— Et la calebasse, dit Annaïse, elle ressemble à la tête d'un homme et elle enveloppe une chose blanche comme la cervelle, pourtant c'est un fruit bête : on ne peut pas le manger.

— Mais tu es maligne, oui, s'écria Délira. Tu vas faire rire cette vieille Délira malgré elle.

Elles montèrent vers la butte de Fanchon. Délira allait lentement à cause de son âge. Annaïse marchait derrière elle. Le sentier était assez roide ; heureusement qu'il prenait des tournants.

— Je n'irai pas jusqu'au plateau, dit Délira. Voici une grosse roche faite toute exprès. On dirait comme un banc.

Les deux femmes s'assirent. La plaine était couchée à leurs pieds dans l'embrasement de midi. À leur gauche, elles apercevaient les cases de Fonds-Rouge et la tache rouillée de leurs jardins entre les entourages. La savane s'étendait comme une esplanade de lumière violente. Mais à travers la plaine courait la saignée du canal vers les *bayahondes* éclaircies à son passage. Et si on avait de bons yeux, on pouvait voir dans les jardins la ligne des rigoles préparées.

— C'est là qu'ils sont, dit Annaïse, tendant le bras vers un morne boisé. C'est là qu'ils travaillent.

Le tambour exultait, ses battements précipités bourdonnaient sur la plaine et les hommes chantaient :

[147]

Manuel Jean-Joseph, bo nègre vaillant, enbébo !

— Tu entends maman ?

— J'entends, dit Délira.

Bientôt cette plaine aride se couvrirait d'une haute verdure ; dans les jardins pousseraient les bananiers, le maïs, les patates, les ignames, les lauriers roses et les lauriers blancs, et ce serait grâce à son fils.

Le chant s'arrêta soudain.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Délira.

— Je ne sais pas, non.

Et puis une énorme clamour jaillit. Les femmes se levèrent.

Les habitants surgissaient en courant du morne, ils lançaient leurs chapeaux en l'air, ils dansaient, ils s'embrassaient.

— Maman, dit Annaïse d'une voix étrangement faible. Voici l'eau.

Une mince lame d'argent s'avancait dans la plaine et les habitants l'accompagnaient en criant et en chantant.

Antoine marchait à leur tête et il battait son tambour avec orgueil.

— Oh Manuel, Manuel, Manuel, pourquoi es-tu mort ? gémit Délira.

— Non, dit Annaïse et elle souriait à travers ses larmes, non, il n'est pas mort.

Elle prit la main de la vieille et la pressa doucement contre son ventre où remuait la vie nouvelle.

Mexico, le 7 juillet 1944

[148]

Gouverneurs de la rosée
roman

ANNEXE

[Retour à la table des matières](#)

[149]

Gouverneurs de la rosée
roman

Annexe

BIOGRAPHIE DE JACQUES ROUMAIN (*Établie par Léon-François Hoffmann*)

[Retour à la table des matières](#)

« Jacques Roumain réunissait en lui presque toutes les faveurs de la nature : un physique avantageux, un port élégant, un beau visage allongé au teint café au lait, un front ample et un tempérament nerveux abritant un talent bien équilibré et un esprit aux dons variés, apte aux sciences autant qu'aux lettres » (René Piquion, *Manuel de négritude*, 1965, p. 198).

1907

4 juin. Naissance à Port-au-Prince de Jacques Roumain, premier des onze enfants d'Auguste Roumain, grand propriétaire terrien, et d'Emilie Auguste, dont le père, Tancrède Auguste, avait occupé la présidence de la république en 1912-1913. Il appartenait donc à la meilleure aristocratie haïtienne :

« Je suis fier, en tant qu'individu et que citoyen d'Haïti, de ce qu'un de mes ancêtres, le général André Rigaud, combattit à Savannah en 1799 [sic pour 1779] pour l'indépendance de l'Amérique du Nord. Il fut l'un des huit cents hommes de couleur libres qui s'embarquèrent en

Haïti sous les ordres du comte d'Estaing » (J. Roumain, *Discours au YMCA*, 15 novembre 1939).

1915

Débarquement des marines états-uniens. Haïti est mise sous tutelle et le restera jusqu'en 1934.

1921 ou 1922

Jacques Roumain avait commencé ses études chez les Frères, au prestigieux collège Saint-Louis de Gonzague : « Il fut un enfant terrible à Saint-Louis de Gonzague : volontaire, aimant discuter avec le professeur, batailleur, brave jusqu'à la témérité » (L. Garoute, *Instantanés*, 1942, p. 33). Quittant la maison familiale du Bois-Verna, quartier aristocratique de la capitale, Jacques Roumain est envoyé en pension en Suisse, « [...] le pays le plus vulgaire qui soit et le plus artificiel : pays d'agence Cook pour touristes confortables » (J. Roumain, *Mon Carnet XVIII*, 1929).

[150]

À l'Institut Grünau, à Berne, puis à l'école polytechnique de Zurich (où il devient champion universitaire de boxe dans sa catégorie, et réussit à courir les 100 mètres en 11 secondes), Jacques Roumain poursuivra ses études : « La seule chose que je fasse avec passion est la lecture de Schopenhauer, Nietzsche, Darwin et les vers de Heine et de Lenau » (J. Roumain, *Lettre de pension* citée par Fowler dans *A Knot in the Thread*, 1980, p. 3).

1926

Roumain quitte la Suisse pour l'Espagne, afin d'entreprendre des études d'agronomie, mais : « En fait de zootechnie, je m'intéressais surtout aux courses de taureaux » (J. Roumain, *Entre nous...*, p. 105).

Il abandonne les études, s'enthousiasme pour *lues Bestiaires* d'Henry de Montherlant, et suit des cours de tauromachie. Son poème en prose

Corrida, daté Madrid, mai 1926, sera publié dans la *Revue indigène* en septembre 1927.

Ce sont ses frères Pierre, Jean et Raymond qui deviendront agronomes et veilleront sur les terres de la famille.

1927

Retour de Jacques Roumain en Haïti. Il a 20 ans.

« [...] il se reconnaissait enfin, [...] écoutant fondre en lui la glace amassée en Europe, disparaître de son cœur ce qu'il nommait avec "amertume le grand silence blanc" [...] Maintenant il était parmi ses frères et son peuple » (J. Roumain, « Préface à la vie d'un bureaucrate », *La Proie et l'ombre*, p. 59).

1^{er} juillet. Premier numéro de *La Trouée*. Premier numéro de *La Revue indigène* le même mois. Entre le 27 juillet 1927 et le 14 septembre 1929, 22 poèmes de Jacques Roumain paraîtront dans ces périodiques ou dans *La Presse*.

« Ce qui caractérise les poèmes de jeunesse, [...] c'est, pour la forme, un certain modernisme et une maîtrise déjà remarquable du vers libre, et pour le fond, l'individualisme et le pessimisme... » (P. Laraque, « La rosée de l'espoir », *Rencontre*, Port-au-Prince, n° 4, 1^{er} trimestre, 1993, p. 21). Décembre. Fondation du *Petit Impartial* qui va attaquer le gouvernement du président Louis Borno, accusé de « collaborer » avec l'occupant. « Y'eut-il jamais dans ce pays, excepté à la belle époque de l'Epopée révolutionnaire, [151] un plus grand épanouissement de crânerie tel qu'en montrent un Jolibois fils, un Élie Guérin, un Jacques Roumain, un Georges J. Petit ? » (Jean Price-Mars, *Une étape...*, 1929, p. 87).

1928

22 février. Jacques Roumain est nommé gérant responsable du *Petit Impartial*, dont Georges J. Petit est le directeur : « Monsieur Roumain est un jeune dont la flamme patriotique brûle d'un feu ardent. [...] Nous lui souhaitons du succès en lui recommandant du calme et de la pondération » (*Le Nouvelliste*, 24 février 1928).

Comme Jacques Roumain était encore mineur, c'est sur ses parents que retombe la responsabilité légale. À partir du numéro du 7 mars, il devient donc rédacteur en chef, et ce n'est qu'à sa majorité qu'il reprend le titre de gérant responsable avec le numéro du 13 juin.

Avril. Fondation de la Ligue de la jeunesse patriote haïtienne sous la présidence de Jacques Roumain.

26 mai. *Le Nouvelliste* annonce les fiançailles de Mademoiselle Marie-Henriette Roy avec Monsieur Jacques Roumain.

13 décembre. Arrestation de Jacques Roumain, Georges Petit et Elie Guérin pour délit de presse : « Hier à la tombée de la nuit, nos confrères Élie Guérin, G Petit et Jacques Roumain ont été arrêtés et déposés en prison. Pourquoi ? Serait-ce pour leur campagne anticléricale ou -leur campagne antigouvernementale ? Dans un et l'autre cas c'est une maladresse et une grande faute que leur arrestation » (*Le Nouvelliste*, 14 décembre 1928).

1929

22 janvier. *Le Petit Impartial* publie un article injurieux pour Louis Roy, dont la fille Marie-Henriette était fiancée à Jacques Roumain. Réélu président du très sélect Cercle port-au-princien, Louis Roy se voit traité de traître et de « triste valet de Louis Borno ». Le détenu Jacques Roumain ayant refusé de désavouer l'article de son journal, les fiançailles sont rompues. 1^{er} avril. Ouverture du procès de Jacques Roumain et de ses camarades pour délit de presse et outrages à l'adresse de M. Borno. La conduite du juge Léon Lahens ayant exaspéré l'assistance, « le tumulte fut si formidable qu'on dut tout simplement renvoyer le jugement à une date ultérieure » (*Le Nouvelliste*, 2 avril 1929).

[152]

21 avril. À la suspension de l'audience, Jacques Roumain ayant, semble-t-il, cru qu'un membre des forces de l'ordre bousculait sa sœur qui voulait s'approcher de lui, se précipita à sa défense. Il reçut un coup à la tête et fut emporté tout ensanglé. « Quand l'audience vit couler le sang de ce jeune homme, des cris partirent de toutes parts et se répercuttèrent dans la rue où des femmes des quartiers avoisinants se

précipitèrent, en protestant, en criant. Ce fut une scène indescriptible de douleur, de tristesse et d'indignation » (*Le Nouvelliste*, 22 avril 1929). Rapporté par toute la presse, l'incident fit un bruit considérable.

29 avril. Jacques Roumain et Georges Petit sont condamnés à un an de prison et une amende de 5000 gourdes chacun.

19 juin. La condamnation est ramenée en appel à six mois de prison et 2500 gourdes en tout d'amende. Les condamnés ayant déjà purgé leur peine en préventive auraient dû être libérés. Ils sont néanmoins retenus en prison, sous inculpation d'un autre délit de presse. Jacques Roumain, ayant protesté contre cette mesure, passe deux jours au cachot disciplinaire au pain et à l'eau.

1^{er} août. Jacques Roumain et Georges Petit sont renvoyés hors de cause par le tribunal correctionnel et libérés le lendemain.

17 août. 15 jours après sa mise en liberté, Jacques Roumain fait paraître la première de 45 chroniques intitulées « Mon Carnet », publiées d'abord dans *La Presse* puis dans *Le Nouvelliste*. La publication est définitivement interrompue par son arrestation le 19 octobre.

19 octobre. Jacques Roumain, Victor Cauvin et Antoine Pierre-Paul sont arrêtés pour avoir enfreint la « loi sur les associations de 20 personnes ou plus » et pour avoir lancé « un appel séditieux ».

Les associations de jeunes à tendances politiques foisonnent après le déclenchement de la grève des étudiants de l'école d'agronomie de Damiens le 4 novembre. Union nationale des jeunes, Ligue de la jeunesse patriote haïtienne, Collaboration patriotique des jeunes, etc., se fédèrent et choisissent Jacques Roumain comme président d'honneur et Justin D. Sam comme président.

17 décembre. Suite à l'amnistie de tous les prisonniers politiques, Jacques Roumain est libéré.

29 décembre. *Le Nouvelliste* annonce le mariage de Jacques Roumain avec Nicole Hibbert, descendante d'une vénérable famille israélite de Miragoâne, et fille du romancier Fernand Hibbert. La cérémonie se déroula à Pétionville, dans les salons de M. et Mme André Vieux, beau-frère et sœur de la mariée.

[153]

1930

28 février. Une commission d'enquête envoyée par le président américain Herbert Hoover débarque à Port-au-Prince. Dès le 20 février, les associations politiques et patriotiques s'étaient constituées en « Comité fédératif des groupements patriotiques d'Haïti », convenant que dans chaque chef-lieu d'arrondissement serait choisi un délégué d'arrondissement qui se joindrait aux autres délégués. Le président devait être élu par l'assemblée des délégués et par le conseil d'État.

20 mars. Les 34 délégués se réunirent et formèrent un bureau présidé par le poète Etzer Vilaire, assisté du Dr Jean Price-Mars et de Jacques Roumain, respectivement premier et deuxième secrétaires.

1^{er} juin. Après la chute du président Borno, Jacques Roumain est nommé chef de division du ministère de l'Intérieur par le président par intérim Eugène Roy : « Le pouvoir, en faisant de Roumain un fonctionnaire, veut se donner bonne figure. Roumain, qui ne se trompe pas sur ses intentions, démissionne après quelques mois » (R. Dorsinville, *Jacques Roumain*, 1981, p. 66).

Fin août. Parution de *La Proie et l'ombre* : « *La Proie et l'ombre* est une peinture de la misère intime de notre jeunesse meurtrie et retenue dans son évolution par une imbécillité bourgeoise alliée à des préjugés stupides. Roumain nous exhibe les bassesses de notre milieu, sa laideur » (E. Brutus, « Jacques Roumain », *La Relève*, Port-au-Prince, 1^{er} octobre 1933) ; « Témoin, accusateur, juge, Roumain est sans pitié pour les fils de bourgeois et intellectuels de sa classe qui ne méritent que le mépris d'eux-mêmes et des autres » (P. Laraque, « La Rosée de l'espoir », *Rencontre*, . Port-au-Prince, n° 4, 1^{er} trimestre, 1993, p. 22).

24 septembre. Jacques Roumain démissionne du ministère de l'Intérieur afin de pouvoir faire campagne pour la candidature de Sténio Vincent à la présidence. Son candidat est élu le 8 novembre. Naissance de son fils Daniel.

1931

Février. Jacques Roumain est renommé à son ancien poste au ministère de l'Intérieur par le nouveau président Sténio Vincent. Parution du recueil de nouvelles *La Proie et l'ombre*.

21 décembre. *Le Nouvelliste* annonce avoir reçu *Les Fantoches* : « L'écrivain a campé, avec le sourire désabusé du philosophe, tous ces hommes ballons, [154] véritables fantoches, esprits mutinés qui s'acharnent à se concevoir autres qu'ils ne sont dans une société inexistante » (F. Duvalier, « Les Fantoches », *Médaillons (Souvenirs d'autrefois)*, 1968, p. 166).

La Montagne ensorcelée paraît en même temps : « Sa *Montagne ensorcelée* n'est pas seulement un échantillon de son talent d'écrivain, c'est la vision certaine d'un psychologue qui sait pénétrer de par là notre démarche habituelle le ressort caché de nos actions secrètes » (Jean Price-Mars, *Préface*, p. 13).

Rencontre avec le poète noir américain Langston Hughes, en visite à Port-au-Prince. Les deux hommes se lient d'amitié et se reverront à Paris, puis à New York : « Langston Hughes est le plus grand poète noir de l'Amérique et il n'est point, à mon sens, d'écrivain de sa race qui l'égale comme romancier » Q. Roumain, « Présentation de Langston Hughes », *Haïti-Journal*, 8 août 1931).

1932

Début de l'année. Voyage à New York et à Washington, en compagnie de Christian Beaulieu, pour étudier la traction animale (d'après R. Gaillard), pour prendre contact avec les communistes américains (d'après C. Fowler).

17 juillet. Jacques Roumain écrit du Dewey Square Hôtel de New York à Alain Locke (Professeur à Howard University) pour le remercier de son accueil à Washington.

24 décembre. Retour en Haïti. Jacques Roumain, bien que toujours chef de division du ministère de l'Intérieur, est convoqué par le procureur de la république, qui enquête sur de possibles activités subversives.

Fin décembre. Craignant d'être arrêté pour conspiration communiste, Jacques Roumain entre dans la clandestinité.

1933

2 ou 3 janvier. Pour éviter des représailles à ses parents et à ses camarades, Jacques Roumain se présente à la police. Il est arrêté et écroué au Pénitencier national : « Je suis communiste. Aucune puissance au monde ne peut m'enlever ce droit... » (J. Roumain, *Lettre [à Léon Laleau]*, 5 janvier 1933).

9 février. Jacques Roumain et Max Hudicourt, également accusé de conspiration, font la grève de la faim pour protester contre les lenteurs de l'instruction. Ils sont libérés deux jours plus tard.

[155]

1934

Juin. La publication de l'*Analyse schématique 1932-1934*, à laquelle Christian Beaulieu et Etienne Charlier ont collaboré avec Jacques Roumain, marque la fondation du Parti communiste haïtien. Roumain, secrétaire général du parti, siège à son comité central : « Le Parti communiste haïtien appliquant son mot d'ordre : "La couleur n'est rien, la classe est tout ", appelle les masses à la lutte sous sa bannière » (J. Roumain, *Analyse schématique 1932-1934*, p. VI).

Début août. Arrestation de Jacques Roumain.

15,16 et 17 octobre. Jugement de Jacques Roumain devant la cour militaire ou prévôtale. On l'accuse de comploter avec l'étranger, d'en recevoir des tracts et des armes, de préparer des attentats. Il est condamné à trois ans de prison le 23 octobre.

De décembre 1934 à juin 1936. Jacques Roumain est en prison. Il y commence probablement son roman inachevé *Le Champ du potier*.

1935

À la nouvelle de la condamnation de Jacques Roumain et à l'initiative de Langston Hughes, un « Committee for the Release of Jacques Roumain » (« Comité pour la libération de Jacques Roumain ») est formé aux États-Unis : « As a fellow writer of color, I call upon all writers and artists of whatever race who believe in the freedom of words and of the human spirit, to immediately protest to the President of Haiti and to the nearest Haitian Consulate the uncalled for and unmerited sentence to prison of Jacques Roumain, one of the few, and by far the most talented of the literary men of Haiti » (L. Hughes, « Free Jacques Roumain », *Dynamo*, New York, mai-juin 1935, p. I) ⁶².

L'appel de Hughes a également été publié en France dans plusieurs périodiques de gauche, dont *Commune*.

[156]

1936

8 juin. Jacques Roumain est libéré, mais reste étroitement surveillé par la police du président Sténio Vincent. Sa santé restera ébranlée des suites de sa détention : il y a contracté un paludisme dont il souffrira désormais de crises récurrentes.

15 août. Jacques Roumain quitte Haïti pour Bruxelles, où il rejoint son frère Michel et s'installe au 1, avenue de la Floride, en compagnie de Nicole et de leur fils Daniel : « À ma libération, j'ai été placé sous la plus stricte surveillance de la police. Cette vigilance [...] signifie être réduit à l'impuissance. [...] C'est ainsi que je me suis vu forcé de prendre, avec l'assentiment du C.C., la décision de m'exiler momentanément d'Haïti » (J. Roumain, *Lettre au Committee to Free Jacques Roumain*, 16 août 1936). Il semble en fait que Roumain ait tout

⁶² « En tant qu'écrivain de couleur moi aussi, j'appelle tous les écrivains et artistes sans distinction de race qui tiennent à la liberté de l'homme et de la parole, à protester immédiatement auprès du président d'Haïti et du consulat haïtien le plus proche contre la condamnation et l'emprisonnement injustes et immérités de Jacques Roumain, un des rares hommes de lettres d'Haïti, et de loin le plus talentueux ».

simplement fait l'objet d'une mesure d'expulsion.

19 novembre. Le Parti communiste haïtien est interdit.

Entre décembre 1928 et juin 1936. Jacques Roumain aura fait quatre séjours sous les verrous, pour un total d'environ 32 mois.

1937

4 avril. Naissance à Bruxelles de sa fille Carine.

16 et 17 juillet. Jacques Roumain, aux côtés de ses congénères les poètes cubain Nicolas Guillén et américain Langston Hughes, assiste à Paris au Congrès des écrivains pour la défense de la culture, et y prend la parole. Une crise d'hépatite l'empêchera d'assister aux autres séances du Congrès qui se dérouleront à Madrid.

Septembre. La famille quitte la Belgique pour s'installer à Paris. Le 20 janvier, Jacques Roumain, en rapide visite à Paris, avait écrit à Nicole : « Je regrette Bruxelles, cette ville qui ne m'est rien et qui pourtant m'est devenue chère, puisque nous y vivons, que nous essayons d'y être heureux ».

1938

10 mars. Ouverture à la préfecture de police de Paris du dossier d'étranger de Jacques Roumain sous le numéro 943 912 : « Cependant [...] il ne subsiste dans mes services qu'une fiche de référence [...] M. Roumain était muni d'une carte d'étranger valable jusqu'au 10 juin 1938. Il demeurait alors 14, parc de Montsouris, à Paris 14^e » (Lettre de la Préfecture de Police du 3 novembre 1999).

[157]

À Paris, Roumain collabore à des revues de gauche : *Regards*, *Commune* et *Les Volontaires*. Il s'inscrit à l'Institut d'ethnologie et devient l'un des assistants de Paul Rivet au Musée de l'Homme : « Sentia, me dijo en 1944, la necesidad de una preparacion mas amplia que lo habilitara a mejor comprender la sociedad haitiana [...]. [En París fué] alumno del Dr Paul Rivet, de Marcel Mauss y del abate Breuil, "sus viejos maestros" como decía años mas tarde con cariño » (Rémy

Bastien, « Jacques Roumain », *Cuadernos americanos*, Mexico, juillet-août 1954, p. 247) ⁶³.

Mi-avril. À la demande du Quai d'Orsay, sur plainte de la légation de la République dominicaine, Jacques Roumain et Pierre Saint-Dizier, gérant de la revue *Regards*, sont arrêtés et inculpés d'outrages à un chef d'État étranger. Était mis en cause l'article de Roumain « La Tragédie haïtienne », paru dans le numéro du 18 novembre 1937 de la revue (c'est-à-dire cinq mois plus tôt), qui accuse de génocide le dictateur dominicain et de complicité le président Sténio Vincent. C'est la première fois qu'un journal français est poursuivi pour « outrage à chef d'état étranger ». L'audience a lieu le 5 décembre devant la 12^e chambre correctionnelle. Les écrivains Romain Rolland, Jean Cassou et Charles Vildrac et de nombreuses autres personnalités protestèrent contre les poursuites.

13 décembre. Après plusieurs ajournements, Jacques Roumain et Pierre Saint-Dizier sont jugés et condamnés à 15 jours de prison avec sursis et 300 francs d'amende. « Quant au chef d'état outragé, c'est un nommé Léonidas y Trujillo [sic], dictateur de Saint-Domingue, ce pays où, en octobre 1937, on massacra des centaines de chômeurs venus de la république voisine (Haïti). C'est tout ». (*Le Canard enchaîné*, 21 décembre 1938)

Raphaël Léonidas Trujillo, lui, obtient un franc symbolique de dommages-intérêt.

1939

Devant les menaces de guerre, Roumain renvoie sa famille en Haïti. Après des difficultés pour trouver un passage, il finira, le 27 mai, par s'embarquer à Rouen sur un petit cargo bananier, le « Maurienne », avec deux autres passagers. Il débarque à la Guadeloupe le 8 juin, et passe tout [158] de suite en Martinique pour attendre que ses amis lui obtiennent un visa américain, puisqu'il a été interdit de séjour par le gouvernement de Sténio Vincent. À Fort-de-France, il descend à l'hôtel

⁶³ « Il me disait en 1944 avoir senti le besoin d'une préparation plus profonde, qui le mette à même de mieux comprendre la société haïtienne [...]. [À Paris, il fut] l'élève du Dr Paul Rivet, de Marcel Mauss et de l'abbé Breuil, "ses vieux maîtres" comme il disait affectueusement des années plus tard. »

Gallia, 3, rue de la Liberté : « Fort-de-France est une ville où [...] je souffre dans une atmosphère saturée de préjugé de couleur » (Lettre à Nicole, 19 juillet 1939).

10 août. Jacques Roumain débarque à Miami et s'envole immédiatement pour New York ; il y est accueilli par ses amis le professeur L. Bradley et sa femme Francine (à qui il dédiera *Bois d'ébène*, le plus célèbre de ses poèmes), qui l'hébergent, d'abord dans leur maison de campagne, puis chez eux au 74 Macdougal Street, avant qu'il ne s'installe à Saint Nicholas Avenue à Harlem. Il s'inscrit à Columbia University, mais abandonne les études quelques mois après.

Nicole lui rendra visite « quelques brèves semaines » à l'automne. 15 novembre. Une réception en l'honneur de Jacques Roumain est organisée au YMCA de Harlem. Il fréquente des syndicalistes comme Lucas Prémice (lui-même d'origine haïtienne), le journaliste Ernest Tisch et retrouve son ami le poète noir américain Langston Hughes. Sa vie matérielle est cependant difficile. Il donne des leçons de français, mal rétribuées ; Nicole ayant ouvert une boutique de mode à Port-au-Prince, il lui envoie régulièrement de la marchandise. Néanmoins : « Je préfère cette dure existence au partage d'un ignoble bonheur, fait de la souffrance des autres » (Lettre à Nicole, 8 décembre 1939).

1940

13 novembre. Jacques Roumain participe à un symposium sur le thème « The Frustrated Harlem Renaissance » au Newspaper Guild Club de New York. Son intervention sera publiée sous le titre « Is Poetry Dead ? » dans *New Masses* en janvier 1941.

À la fin décembre 1940, soi-disant sur les conseils de son médecin, Jacques Roumain quitte les États-Unis pour La Havane : « Je croyais que je n'aimais pas beaucoup cette ville [New York] mais je me trompais.

Il y a des rues, des endroits que je n'oublierai pas » (Lettre à Nicole, 20 décembre 1940).

À La Havane, Jacques Roumain est reçu par son ami Nicolas Guillén : « Les amis de Cuba, ainsi que bon nombre d'écrivains,

d'artistes m'ont fait un accueil des plus cordial [sic] » (Lettre à Nicole, 22 janvier 1941).

[159]

1941

Mai. Elie Lescot ayant été élu à la présidence, Jacques Roumain va pouvoir retourner en Haïti. Il débarque à Port-au-Prince, après presque six ans d'exil, le 18 mai, surlendemain de la prise de pouvoir du nouveau président : « Quand je retournerai en Haïti, je serai entouré de visages étrangers. Une génération naît et une autre a grandi depuis mon dernier emprisonnement et ces jours d'exil » (Lettre à Nicole, 21 mars 1941). Peut-être l'autorisation de revenir au pays ne lui avait-elle été accordée qu'à la condition de s'abstenir d'activités politiques. En tout cas, c'est aux travaux scientifiques qu'il va consacrer son temps à Port-au-Prince.

17 juillet. Première rencontre avec l'anthropologue Alfred Métraux : « Dans ma vie d'homme de science, je n'ai connu que très peu de collègues capables d'apporter à leurs recherches une passion aussi jeune et aussi forte » (A. Métraux, « Jacques Roumain, archéologue et ethnographe », *Cahier d'Haïti*, 4 novembre 1944, p. 25).

Le Nouvelliste du 23 juillet 1941 annonce une conférence de Jacques Roumain à l'Institut haïtiano-américain sur « Le culte de l'assotôr », avec la collaboration de Mme Fussman-Mathon.

26 juillet-6 août 1941. Voyage à l'île de la Tortue avec Alfred et Rhoda Métraux. Il procède également à des fouilles dans la région de Fort-Liberté pour retrouver des vestiges des Indiens Ciboneys.

31 octobre. Décret-loi fondant le Bureau d'ethnologie de la République d'Haïti, sous la direction de Jacques Roumain, qui va également enseigner l'archéologie précolombienne et l'anthropologie préhistorique à l'Institut d'ethnologie fondé par le Dr Jean Price-Mars : « Quand je revins en Haïti, en 1944, le Bureau d'ethnologie, fondé par Jacques Roumain, avait sauvé des flammes d'importantes collections, et entrepris diverses enquêtes sur des aspects peu connus du vaudou » (A. Métraux, *Itinéraires I*, 1978, p. 124). Le romancier de *Gouverneurs de la rosée* profitera des connaissances accumulées par l'homme de terrain : « Mais ce n'est pas seulement la manière de l'écrivain qui, dans

Gouverneurs de la rosée, est à son zénith. C'est aussi le talent de l'ethnologue qui y atteint son acmé. [...] observations ethnographiques et ses réflexions ethnologiques, dans leur substance, et sous une forme adéquate, passent dans son roman et l'enrichissent de cette matière qui en fait un admirable document sociologique » (Claude Souffrant, « Actualité de Jacques Roumain », *Europe*, septembre 1976, p. 73).

[160]

1942

Mars. Jacques Roumain prend une part active à la lutte contre la « campagne anti-superstitieuse » menée par le clergé catholique, avec l'appui du président Lescot. En mars il publie *Sur les superstitions* (plus tard publié en volume sous le titre *À propos de la campagne anti-superstitieuse*), et *Réplique au Révérend Père Vois set suivis en juin par Réplique finale au R P. Foisset* : « [...] on voulut salir l'Église, le Clergé d'Haïti [...]. Cette attaque partit d'un ennemi acharné de l'Église et du Christ-Jésus, d'un homme professant ouvertement un communisme athée [...]. Il s'agit de Monsieur Jacques Roumain et de son opuscule *A propos de la campagne Anti-Superstitieuse* [qui] obtint une grande vogue et fit un mal considérable... » (C. E. Peters, *La Croix contre lasson*, 1960, p. 149).

24 septembre. *Le Nouvelliste* annonce la nomination de Jacques Roumain comme chargé d'affaires d'Haïti à Mexico : « Le directeur du bureau d'information à *La Presse* et Madame Raoul Rouzier ont offert hier soir, en leur résidence de l'avenue du Travail, une très belle réception en l'honneur de notre collaborateur Jacques Roumain, nommé chargé d'affaires au Mexique. [...] Après avoir remercié M. Raoul Rouzier, Jacques Roumain rendit hommage à la politique résolument antifasciste du président Avila Camacho » (*Le Nouvelliste*, 9 octobre).

Jacques Roumain avait déclaré en 1933 : « Je ne serai plus jamais fonctionnaire d'aucun gouvernement » (« Je ne suis pas un arriviste », *Haïti-Journal*, 9 novembre). Il est possible qu'il ait néanmoins été forcé d'accepter cette nomination, peut-être exil doré imposé par un pouvoir soupçonneux ; ou encore Roumain a pu estimer que son devoir était de collaborer avec un gouvernement qui, quoique autoritaire, avait pris parti contre les puissances de l'Axe : « J'ai accepté ce poste comme un

grand sacrifice, un service à rendre à la cause de mon pays » (Lettre à Nicole, 29 mars 1943).

De passage à La Havane en allant rejoindre son poste, Jacques Roumain est interviewé par le quotidien *Hoy*. Arrivé à son poste le 28 octobre, il s'installe dans le quartier de Coyahuacân. Il participe à la fondation de l'Institut international d'études afro-américaines, et travaille à *Gouverneurs de la rosée*.

28 octobre. Formation de la Société haïtiano-cubaine de relations culturelles. Novembre. Il installe la légation au 204 Luz Savinon.

[161]

1943

1-2 août. *Le Matin* annonce le retour à Port-au-Prince de Madame Roumain mère et de son fils Michel qui, avec Nicole, s'étaient rendus à Mexico au chevet de Jacques, tombé gravement malade : « Jacques Roumain est maintenant en pleine convalescence. Mme Jacques Roumain est restée auprès de son mari. Ils rentreront bientôt en Haïti, où Jacques Roumain achèvera de rétablir complètement sa santé ».

16 août. Jacques Roumain et Nicole débarquent à Port-au-Prince : « [...] il y passera environ un mois, pour se remettre de sa grave maladie » (*Le Matin*).

22-23 août. *Le Matin* annonce : « Nous avons eu le grand plaisir de recevoir en nos bureaux la visite de M. Jacques Roumain [...] qui passera un mois parmi nous [...] complètement remis de la grave maladie qui avait mis ses jours en danger et inquiété ses nombreux amis ».

23 septembre. Le même journal annonce que Jacques Roumain présidera la délégation haïtienne au Congrès démographique international qui s'ouvrira à Mexico le 11 octobre.

2 octobre. Accompagné de sa femme, Jacques Roumain prend l'avion de la Panam pour regagner son poste à Mexico.

1944

7 juillet. Roumain termine et date de Mexico *Gouverneurs de la rosée*.

24 juillet. Roumain écrit à Nicolas Guillen qu'il pense arriver à La Havane le 3 août, et y rester une journée.

6 août. Jacques Roumain et sa femme rentrent en Haïti après une brève escale à La Havane où Jacques revoit Nicolas Guillen. Samedi 18 août. Mort de Jacques Roumain à dix heures du matin, par empoisonnement selon certains, de paludisme selon d'autres, ou encore d'un ulcère au duodénum ou d'anémie pernicieuse... Il est enterré sous une pluie diluvienne : « [...] son médecin m'a affirmé que Roumain est mort d'une cirrhose du foie... » (G. Gouraige, *La Technique de Jacques Roumain...*, 1971, p. 218).

« Manuel, gouverneur de la rosée, est mort sous le couteau d'un frère de classe. Jacques Roumain n'a pas été assassiné, mais c'est tout comme, s'il avait vécu : ses frères de cause ont été dispersés, embastillés, portés disparus ; un immense silence est tombé sur la terre de Manuel... » (R. Dorsainville, *Jacques Roumain*, p. 13).

[162]

Décembre. Parution posthume de *Gouverneurs de la rosée* : « Son livre est digne du terme chef-d'œuvre. Il le mérite, non seulement par l'importance du sujet, mais encore par la beauté de sa langue, par l'habileté de son métier, par ce sens merveilleux du tragique simple [...] qui, ça et là éclate en scènes inoubliables, qui resteront parmi les plus belles de notre littérature » (S. Alexis, « Gouverneurs de la rosée », *Cahier d'Haïti*, Port-au-Prince, février 1945, p. 25).

« Lisez ce livre comme un livre haïtien. Sachez ouvrir les yeux, les oreilles, apprêtez-vous à rire... et, qui sait, peut-être à pleurer » (J. Corzani, « Préface », *Gouverneurs de la rosée*, Fort-de-France, 1-977, p. xv).

1945

Publication posthume du recueil de poèmes *Bois d'ébène*.

1964

Publication aux éditions Progrès, à Moscou, des *Oeuvres choisies de Jacques Roumain*, avec une préface de Jacques-Stephen Alexis, qui avait évoqué Roumain (sous le nom de Pierre Roumel) dans son roman *Compère Général Soleil'*(1955).

[163]

Gouverneurs de la rosée

roman

LEXIQUE

[Retour à la table des matières](#)

| | |
|---------------------|---|
| <i>abobo</i> | cri de jubilation (p. 45) |
| <i>acajou</i> | arbre d'Amérique à bois rougeâtre, très dur (p. 17) |
| <i>agave</i> | plante décorative, aux feuilles vastes et charnues, dont le suc donne une boisson fermentée (p. 16) |
| <i>ago</i> | attention (p. 18) |
| <i>ajoupa</i> | case en bois et en chaume, petite cabane (P. 83) |
| <i>amarré</i> | piégé (P. 28) |
| <i>arbre à pain</i> | <i>artocarpus altilis</i> , proche du châtaignier des Antilles, cet arbre donne un gros fruit jaune à chair blanche consommé comme légume généralement après une cuisson à l'eau salée (P. 9) |
| <i>asogwé</i> | rite qui met fin à une cérémonie en l'honneur de Legba (P. 47) |
| <i>asson</i> | symbole du pouvoir des prêtres dans les cérémonies vaudou, représenté généralement par un hochet constitué d'une petite calebasse (P. 45) |
| <i>assorossi</i> | <i>assorossis momordica cucurbitacées ou sorossi charantea</i> , plante populaire en Haïti qui entre dans la préparation des remèdes (P. 8) |

| | |
|------------------------------|--|
| <i>au jour d'aujourd'hui</i> | aujourd'hui (P. 20) |
| <i>avalasse</i> | déluge de pluie ; désigne également un mouvement violent de nature politique ou naturelle ; en créole, on dit <i>lavalasse</i> au lieu de <i>avalasse</i> (P. 132) |
| <i>avocatier</i> | arbre dont le fruit est l'avocat (P. 77) |
| <i>bailler</i> | donner (p. 57) |
| <i>barranque</i> | falaise (P. 17) |
| <i>batey</i> | camp de travail dans lequel vivent les coupeurs de canne haïtiens en République dominicaine dans des conditions proches de l'esclavage (P. 21) |
| <i>battouel</i> | battoir, palette de bois utilisée par les lavandières pour battre le linge quand on le lave ; il sert d'assouplisseur (p. 109) |
| <i>baugé</i> | bauge, gîte boueux du porc (P. 116) |
| <i>bayahonde</i> | sorte d'acacia à odeur fade et tenace, aux épines longues et dures comme des aiguilles d'acier qui pousse dans les zones arides (P. 5) |
| <i>bêtiser</i> | dire, faire des bêtises (P. 12) |
| <i>bois-chandelle</i> | allume-feu (p. 127) |
| <i>boissonnier</i> | qui aime la boisson, l'alcool ; en général, on dit en créole <i>tafiateur</i> (p. 95) |
| <i>bois-trompettes</i> | tige cylindrique dans laquelle on peut souffler (p. 79) |
| <i>boucan</i> | grand feu de bois ou de paille (p. 97) |
| <i>cabeze</i> | caboche (P. 78) |
| <i>cabri</i> | chèvre naine à poils ras ; en général, en créole on dit <i>kabrit</i> (p. 29) |
| <i>cabrouet</i> | chariot à deux roues tiré par des bœufs (P. 27) |
| <i>cocos</i> | mouvement des cacos, vers 1912, des centaines de paysans du Nord s'insurgent contre le pouvoir |

| | |
|----------------------|--|
| | central à Port-au-Prince, réclamant plus de justice sociale. Ils constituent une véritable force de résistance durant les premières années de l'occupation américaine (1915-1934) d'Haïti. Assimilés à des bandits, ils sont anéantis par les forces de l'occupation. Les leaders du mouvement, Charlemagne Peralte, Benoît Batraville, sont lâchement assassinés, (p. 40) |
| <i>calebasse</i> | fruit non comestible du calebassier ; récipient qu'on obtient après avoir vidé le fruit (p. 10) |
| <i>calebassier</i> | arbre dont le fruit est la calebasse (P. 33) |
| <i>campêcher</i> | arbre tropical (p. 35) |
| <i>canne à sucre</i> | plante tropicale, haute de trois à quatre mètres, cultivée pour le suc extrait de sa tige (p. 14) |
| [164] | |
| <i>capon</i> | peureux (p. 40) |
| <i>caraban</i> | piège (P. 71) |
| <i>caraco</i> | blouse de femme, droite et assez ample (p. 81) |
| <i>carolus</i> | ancienne monnaie espagnole en or qui avait cours à Saint-Domingue. Les carolus est les doublons formaient tout ou une partie des prétendus trésors enfouis dans de grandes jarres de grès par les colons fugitifs (Faine, 1974) (P. 77) |
| <i>carreau</i> | le carreau de terre est de 14 arpents carrés (P. 106) |
| <i>case</i> | (voir <i>ajoupa</i>) habitation traditionnelle des paysans antillais, généralement construite en planches, avec un toit de roseau ou de canne (p. 5) |
| <i>cassave</i> | galette de manioc (P. 32) |
| <i>causer</i> | conversation (p. 58) |
| <i>chabraise</i> | housse (p. 107) |
| <i>chandelier</i> | cactus, généralement on dit <i>candélabre</i> (p. 5) |

| | |
|---------------------------------|--|
| <i>choux caraïbes</i> | plantes dont la racine féculente est fort appréciée (P. 77) |
| <i>clairin</i> | rum blanc, alcool de canne à sucre (P. 24) |
| <i>commère</i> | amie, camarade (P. 7) |
| <i>compère</i> | ami, camarade (P. 7) |
| <i>contraraison</i> | contrariété (p. 144) |
| <i>coumbite</i> | travail agricole collectif (p. 7) |
| <i>créole</i> | le mot créole désigne la langue créole, mais l'adjectif désigne plutôt tout ce qui est né dans les colonies, par exemple : plante créole, cochons créoles, chansons créoles. Le mot créole est donc synonyme d'indigène, (P. 29) |
| <i>déparler</i> | délirer (p. 25) |
| <i>dérespecter</i> | manquer de respect (p. 61) |
| <i>don</i> (de l'espagnol) | gros propriétaire terrien, on dit généralement en créole <i>gran don.</i> (P. 40) |
| <i>drète</i> | droit (P. 54) |
| <i>emporte-bouche</i> (à 1') | se dit d'un plat très épice (P. 12) |
| <i>enfoudroyé</i> | terrassé, accablé (P. 129) |
| <i>éperlin</i> (à 1') | avec un piège, une trappe (p. 35) |
| <i>espérer</i> | attendre (P. 58) |
| <i>figuier-maudit</i> | variété de figuier des Antilles appelé <i>figuier-maudit</i> parce qu'il a tendance à parasiter son entourage et à étouffer tout ce qui est dans son voisinage (P. 79) |
| <i>flamboyant</i> | grand arbre tropical à fleurs rouges (P. 9) |
| <i>gaguière</i> | arène où ont lieu les combats de coqs (P. 37) |
| <i>gaule</i> | cueiloir, longue perche (P. 40) |
| <i>gommier</i> | arbre au bois plutôt blanc dont le tronc, évidé, sert à construire des embarcations légères (P. 78) |

| | |
|-----------------------------|--|
| <i>gourmer(se)</i> | se battre (P. 50) |
| <i>graffigné</i> | graffigné, égratigné (P. 76) |
| <i>grilleau</i> | viande de porc en morceaux matinée et frite (P. 12) |
| <i>hallier</i> | groupe de buissons serrés et touffus (P. 16) |
| <i>herbes de Guinée</i> | plantes parasites des champs de canne (p. 48) |
| <i>houngan</i> | prêtre dans le culte vaudou (p. 42) |
| <i>hounsi</i> | initiée du vaudou, servante du <i>houngan</i> (p. 42) |
| <i>huelga</i> (espagnol) | grève (P. 19) |
| <i>igname</i> | plante tropicale vivace et grimpante, à gros tubercules farineux, comestibles (P. 71) |
| <i>indigoterie</i> | manufacture d'indigo (p. 77) |
| <i>insolenceté</i> | insolence (p. 30) |
| [165] | |
| <i>jeunesse</i> (une) | prostituée (p. 69) |
| <i>jouquer</i> | jucher (p. 79) |
| <i>koklo</i> | nom rituel du coq sacrifié (p. 46) |
| <i>latanier</i> | plante dont les feuilles servent à fabriquer des chapeaux, des balais, des éventails (P. 17) |
| <i>loa</i> | dieu du panthéon vaudou (p. 33) |
| <i>loup-garou</i> | dans la mythologie haïtienne, personne investie de pouvoirs maléfiques (p. 57) |
| <i>mabouya</i> | lézard (p. 107) |
| <i>macaquerie</i> | singerie, bêtise (P. 28) |
| <i>machette</i> | grand coutelas (p. 28) |
| <i>macoute</i> | gros sac en fibre végétale qu'utilisent généralement les paysans (P. 44) |

| | |
|-----------------------|--|
| <i>madras</i> | tissu de coton coloré et carreauté, que portent souvent les Antillaises à la taille ou qu'elles nouent sur leur tête (p. 56) |
| <i>malanga</i> | tubercule comestible qui pousse dans les marécages (p. 79) |
| <i>malédictionné</i> | sur qui pèse une malédiction (p. 74) |
| <i>mango</i> | mangue (p. 29) |
| <i>manguier</i> | arbre tropical dont le fruit est la mangue (p. 25) |
| <i>marigot</i> | mare, trou d'eau (p. 33) |
| <i>maringouin</i> | moustique (p. 33) |
| <i>marron</i> (nègre) | fugitif qui échappait à l'horreur de l'esclavage et qui se réfugiait dans les <i>mornes</i> (p. 76) |
| <i>mitan</i> | milieu (p. 16) |
| <i>mombin</i> | grand arbre à petites fleurs réunies en grappes (p. 108) |
| <i>fi</i> | fils ou fille (p. 22) |
| <i>morne</i> | colline arrondie (p. 7) |
| <i>pitite</i> | fils ou fille, petit ou petite (p. 21) |
| <i>nago</i> | danse rituelle du vaudou qui transmet la puissance aux combattants ; la danse nago aurait insufflé la vaillance et la force aux esclaves d'Haïti dans leur lutte de libération qui a débouché sur l'indépendance du pays en 1804 (p. 47) |
| <i>natif-natal</i> | originaire du pays (p. 16) |
| <i>palma-christi</i> | nom donné au ricin à cause de la forme de ses feuilles (p. 111) |
| <i>palmiste</i> | variété de palmier (p. 29) |
| <i>peintelé</i> | taché de blanc (p. 52) |
| <i>petit-mil</i> | millet (p. 5) |
| placer (placage) | vivre en concubinage (p. 28) |

| | |
|---------------------|---|
| <i>platon</i> | terrain plat sur une élévation (P. 109) |
| <i>pois-congo</i> | petits haricots verts commercialisés sous le nom de pois pigeon (p. 6) |
| <i>pour sûr</i> | assurément (p. 6) |
| <i>poux de bois</i> | termites (P. 131) |
| <i>prolétateur</i> | proléttaire (P. 64) |
| <i>properter</i> | nettoyer (p. 54) |
| <i>ramier</i> | gros pigeon sauvage qui niche dans les arbres (P. 17) |
| <i>salvation</i> | salut (p. 38) |
| <i>sans-honte</i> | sans-gêne, on dit <i>sans-honte sans-sentiment</i> pour désigner une personne vile (P. 82) |
| <i>père-savane</i> | amateur sans formation imitant les religieux, il fait office de prêtre dans les campagnes (P. 127) |
| <i>sermenter</i> | préter serment (p. 95) |
| <i>simidor</i> | conteur populaire qui officie généralement dans les veillées (P. 7) |
| [166] | |
| <i>soulaison</i> | soûlerie (P. 75) |
| <i>tafia</i> | synonyme de <i>clairin</i> , eau-de-vie faite à base de canne à sucre (P. 95) |
| <i>tamarinier</i> | grand arbre à fleurs en grappes dont le fruit est le tamarin (p. 19) |
| <i>temps</i> | jadis (p. 19) |
| <i>longtemps</i> | |
| <i>télégueul</i> | rumeur publique, mode de propagation rapide de nouvelles de bouche à oreille (p. 97) |
| <i>vèvè</i> | dessin tracé sur le sol par le <i>houngan</i> avec de la farine et représentant un <i>loa</i> (P. 43) |

[167]

Table des matières

Gouverneurs de la rosée [5]

Annexe [148]

biographie [149]

Lexique [163]

Fin du texte